

rada.
$1.00

LE CANADA

Empire des bois et des blés

COLLECTION

“ Les Pays Modernes ”

L’Amérique au Travail, par JOHN FOSTER FRASER traduit de l’anglais par Maurice Saville. Un vol. in-8 écu, avec 32 planches hors texte (10e *éd.*). Broché. **4** fr.

L’Allemagne au Travail, par VICTOR CAMBON, ingénieur des Arts et Manufactures. Un vol. in-8 écu, 20 planches hors texte (6e *édition*). Broché . . **4** fr.

L’Argentine moderne, par W.-H. KŒBEL, traduit de l’anglais par M. Saville et G. Feuilloy. Un vol. in-8 écu, avec 20 planches hors texte (4e *édition*). Broché . . . . **4** fr.

Le Mexique moderne, par RAOUL BIGOT, ingénieur des Arts et Manufactures. Un vol. in-8 écu, avec 20 planches hors texte (3e *édition*). Broché. . . **4** fr.

La Belgique au Travail, par J. IZART. Un vol. in-8 écu, avec 20 planches hors texte (2e *édition*). Broché **4** fr.

PARAITRONT SUCCESSIVEMENT :

La Hollande moderne, Le Réveil de l’Autriche, Le Japon au Travail, La France au Travail.

A.-G. Bradley

LE CANADA

Empire des bois et des blés

Adapté de l'anglais

PAR

GEORGES FEUILLOY

---

20 PLANCHES HORS TEXTE

PARIS

PIERRE ROGER & Cie, ÉDITEURS

54, RUE JACOB, 54

1910



Vue générale de Québec.

LE CANADA

Empire des bois et des blés

CHAPITRE PREMIER

Paquebots américains et canadiens. — En vue de la terre. — Belle Isle. — Les pêcheurs de Terre-Neuve. — Le *French Shore*. — Dans le golfe du Saint-Laurent. — Débarquement à Québec. — Les hôtels.

La première fois que l'on visite le Canada, soit comme touriste, soit avec l'intention de s'y établir, on ne devrait jamais s'y rendre que par le Saint-Laurent, pendant les six mois environ qu'il est libre. Cette route offre au voyageur le spectacle d'une des régions les plus belles et les plus impressionnantes de l'Amérique du Nord D'ailleurs, cet itinéraire, de deux jours plus long, occasionne moins d'ennuis et de frais que le trajet banal et relativement peu attrayant par New-York, et s'il n'est pas à recommander aux gens pour qui chaque minute représente des dollars, il intéressera beaucoup les personnes moins pressées, et qui peuvent se passer des somptueuses installations offertes par certains transatlantiques de la ligne de New-York pour s'assurer la clientèle des millionnaires.

D'ailleurs, aujourd'hui, des paquebots de cinq ou six mille tonneaux et plus, pourvus de tout le confort moderne, remontent le Saint-Laurent.

Qu'il nous soit permis à ce propos, en nous fondant sur notre longue expérience, de dire un mot des avantages d'un paquebot portant quatre-vingts passagers de

première sur celui qui en porte cinq cents et du vaisseau qui fait treize à quinze nœuds sur celui qui en fait vingt. Avec un nombre restreint de passagers, la vie commune est plus agréable; la durée du voyage permet aussi aux gens qui ont des goûts communs de sympathiser et de se créer des relations qui peuvent être très utiles plus tard, surtout si l'on a l'intention de s'établir. Enfin, il ne faut pas oublier que plus la vitesse est grande, plus il fait froid et plus l'on est mouillé sur le pont, et que même par une mer calme d'été, en filant vingt nœuds, on est désagréablement secoué.

Au point de vue cuisine, il nous suffira de dire que la nourriture sur les bateaux canadiens est tout à fait satisfaisante tant au point de vue de la qualité que de la variété : le touriste qui ferait déjà le difficile devrait s'attendre à être bien malheureux dans ses voyages dans l'Ouest, et le futur colon qui se montrerait exigeant s'est évidemment mépris sur sa vocation, comme il ne manquera sans doute pas de s'en apercevoir bientôt. En ce qui concerne l'aménagement des premières, la moyenne des paquebots canadiens donne, pour dix à quinze guinées, le même confort que ceux de New-York pour dix-huit à vingt et une.

En somme, le voyage à Montréal par New-York, si l'on tient compte du tarif plus élevé, des frais de séjour, du billet de chemin de fer, du supplément pour le wagon-lit et des repas, revient à environ 250 francs de plus que la route par mer, et pour beaucoup de voyageurs, même pour les émigrants les plus aisés, 250 francs sont toujours une somme.

On pénètre dans le golfe du Saint Laurent en passant soit par le nord, soit par le sud de Terre-Neuve. La première de ces routes, qui est la plus courte, n'est

praticable que lorsque l'été est déjà assez avancé, à cause des glaces, mais elle possède un charme tout particulier. On se trouve en effet complètement en dehors des grandes voies habituelles de la navigation; on effleure les mystérieuses mers arctiques que ne fend jamais la coque des paquebots ou des bateaux de commerce; on se sent en quelque sorte en marge des régions civilisées de la mer, devant des étendues désertes que traversent seulement des baleiniers et d'aventureux marins; on n'est qu'à un jour de la côte du Groenland, et, bien que l'on croise aussi des icebergs en allant sur New-York, ceux que l'on aperçoit dans ces parages septentrionaux, étincelant au soleil ou glissant comme des fantômes sous la lumière blanche de la lune, semblent mieux dans leur cadre; enfin, quand les hauteurs désolées de Terre-Neuve dressent leurs crêtes dénudées comme des ombres pâles au-dessus de l'horizon, on ressent une tout autre impression que devant les rivages bas, encombrés et vulgaires, et les eaux sillonnées de navires qui précèdent New-York. Et pourtant, ces côtes lugubres et inhospitalières furent celles qui réjouirent le cœur de Sébastien Cabot lorsque, il y a quatre cents ans, la ville de Bristol envoya l'aventureux Génois avec dix-huit matelots anglais à la découverte de cette Amérique du Nord dont nous approchons maintenant.

Le détroit de Belle-Isle, entre l'île de ce nom et les hauteurs de Terre-Neuve, qui, même à nous, semble si proche des mers polaires, est la route par où gagnèrent le Canada tous ces héros du seizième siècle dont nous verrons les statues dans les rues de Québec et de Montréal. N'y a-t-il pas quelque ironie à songer que ces régions sauvages, où l'on aperçoit à peine des traces de vie humaine, sont

les avant-postes par où des milliers d'émigrants pénètrent dans une terre toute d'abondance et de prospérité. En jetant les yeux vers le pont des troisièmes sur lequel trois à quatre cents êtres malpropres, vêtus le plus souvent des étranges costumes du sud-est de l'Europe, sont couchés docilement, on se demande ce qu'ils peuvent penser de cette étendue de désolation effrayante dans laquelle ils vont entrer. Quelques-uns remuent un peu et vont s'accouder au bastingage, car même les représentants les moins civilisés de la race humaine ne peuvent apercevoir pour la première fois la terre sur laquelle ils passeront leur vie et laisseront leurs os sans manifester quelque intérêt, jusqu'au moment où le passage d'une baleine, rejetant l'eau par ses évents, absorbe leur attention et la détourne du spectacle grandiose qu'ils ont devant eux.

Il nous est arrivé de pénétrer dans le détroit de Belle-Isle par une calme nuit d'automne, le ciel tout scintillant du reflet des lueurs magnétiques du nord, et nous n'oublierons pas ce merveilleux spectacle; nous l'avons encore franchi par un après-midi d'été sans une brise et l'on voyait glisser les icebergs sur une mer unie comme un miroir, tandis que les côtes désolées de Terre-Neuve et du Labrador s'allongeaient sous nos yeux avec une précision étonnante et dévoilaient à la lorgnette leurs moindres détails, depuis la montagne, couverte de pins ou dénudée, jusqu'aux criques battues par les flots.

L'entrée du détroit est gardée par l'île dont il porte le nom, dune couverte d'herbe surmontant des falaises de granit et longue de 13 à 14 kilomètres. Un phare perché sur sa pointe méridionale, avec un petit coin de jardin, est la sauvegarde des nombreux vapeurs chargés des blés de l'Ouest ou d'autres cargaisons qui

empruntent maintenant ce parcours. En face de Belle-Isle, à environ 16 kilomètres vers le sud, se dressent majestueusement les pics abrupts et les plateaux élevés qui entourent le cap Bauld. C'est l'extrême pointe septentrionale de Terre-Neuve, l'*Ultima Thule* d'une île beaucoup plus grande que l'Irlande, la terre promise, il y a quatre siècles, des premiers aventuriers de l'Ouest, qui, aujourd'hui encore, est en grande partie une solitude déserte. C'est la presqu'île de Petit-Nord que nous apercevons, longue de plus de 150 kilomètres, véritable désert de rocs et de forêts, à part quelques sécheries de poissons et deux ou trois usines de conserve de homards cachées au fond des fjords, au pied des montagnes dénudées et sauvages.

Les premiers explorateurs appelaient Belle-Isle l'île des démons, et ce nom figurait même sur les cartes. Son aspect morne et mystérieux semble avoir frappé l'imagination de ces aventuriers intrépides du seizième siècle qui affrontaient les terreurs de ces régions dans des bateaux de vingt ou trente tonneaux. On croit que les bruits infernaux qu'y entendaient les marins étaient produits par le grincement des champs de glace et des icebergs par les mauvais temps. Selon la légende, un des premiers gouverneurs français, ayant surpris au cours de la traversée la liaison de sa nièce avec un jeune officier du bord, fut saisi d'une telle colère qu'il les déposa tous deux dans Belle-Isle avec une servante et les y abandonna à leur sort.

Après avoir dépassé Terre-Neuve, la côte du Labrador se détache plus nettement aux yeux : c'est un merveilleux panorama de baies et de collines arrondies, et qui, parfois, aux rayons du soleil couchant, se revêtent de teintes très chaudes et semblent couvertes de verdoyants pâturages. Ses limites s'étendent loin

vers le pôle, pourtant, sa population est insignifiante; il ne possède ni routes ni moyens de communication : des camps de bûcherons ou des amas de huttes de pêcheurs rompent de loin en loin la solitude. Des missionnaires visitent ses fjords et des flottilles de pêche se rassemblent parfois dans ses ports naturels jusque dans les régions des Esquimaux.

Nous longeons maintenant la côte de Terre-Neuve qui perd bientôt sa majesté et s'enfonce au niveau de la mer en de longs déserts marécageux s'étendant jusqu'au pied de hauteurs couronnées d'épinettes ou de pins : c'est bien le plus morne pays qu'on puisse imaginer. Un hangar de séchage rappelle de temps à autre qu'il y a pourtant des êtres humains perdus dans cette solitude. C'est le fameux *French Shore*, qui a suscité autrefois tant de difficultés aux Etats européens.

L'antique colonie de Terre-Neuve n'a aucunement profité de l'énorme courant d'émigration qui s'est déversé au siècle dernier sur l'Amérique du Nord; en même temps que la plus ancienne des possessions anglaises dans ces parages, c'est pourtant la plus rapprochée. On a essayé faiblement de protester à plusieurs reprises, dans la presse et ailleurs, contre ce dédain, mais sans succès. La seule chance que Terre-Neuve ait eue d'attirer des colons agricoles se présenta il y a trente-cinq ans, avant le défrichement de l'Ouest et au moment où les meilleures terres des provinces du vieux Canada étaient déjà occupées. Mais maintenant, quand on voit l'émigrant dédaigner les terres meilleures et encore assez bon marché du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse, le Terre-Neuvien le plus optimiste a dû abandonner son rêve et se consoler en songeant à l'avenir que son île réserve au

mineur, au bûcheron et au manufacturier. Terre-Neuve reste encore en dehors du Dominion et toute son histoire est distincte de celle du Canada. Ses habitants semblent éprouver une véritable répulsion à subir cette sorte d'amoindrissement qu'implique l'entrée dans la Confédération ; pourtant, sa réunion au Canada semble inévitable et avant très longtemps Terre-Neuve cessera vraisemblablement d'occuper cette situation un peu anormale qui l'exclut de la constitution politique du Dominion.

Si l'on se tourne encore un moment vers la côte qui lui fait face, on aperçoit la partie orientale du Labrador qui appartient à Terre-Neuve. Chaque printemps, quatre à cinq mille personnes, hommes, femmes et enfants, venus de Terre-Neuve, abordent sur cette côte désolée pour y pêcher la morue. Ils y endurent les privations et les rigueurs les plus pénibles pendant cinq ou six mois, secourus par des missions. Les schooners qui les transportent n'ont pas assez de place pour se charger d'autre chose que des gens eux-mêmes ; privés des plus élémentaires commodités de la vie, avec peu de vêtements, ils doivent supporter la saison inclémente de ce climat septentrional, sans autre abri que de grossières baraques. Ils n'ont que quelques animaux domestiques pour leur donner de la viande ou des laitages. Les femmes sont constamment occupées avec les enfants à vider et à dépecer le poisson, redoutant toujours les tempêtes soudaines qui les obligent à porter en hâte le produit de leur travail sous des abris, sans compter l'anxiété perpétuelle où elles se trouvent au sujet de leurs maris et de leurs fils partis au large.

Au matin, si le temps est beau, le soleil éclaire la côte nord, non moins désolée, d'Anticosti : c'est

presque une reproduction exacte de celle de Terre-Neuve. Il y a tout juste quelques centaines d'habitants éparpillés sur environ 500 kilomètres de côte; pourtant Anticosti a peut-être de l'avenir. M. Ménier, en achetant l'île inopinément, il y a une quinzaine d'années, jeta l'effroi parmi les patriotes canadiens : ils ne pouvaient se faire à l'idée qu'un aussi gros morceau du Canada pût appartenir à un Français, mais, bien qu'il ait fait partir un grand nombre de colons, M. Ménier ne complotait rien contre la sûreté de l'Empire britannique et ne songeait même pas à se faire de l'île un séjour d'été, car les moustiques y font rage. Anticosti pourra sans doute se développer au point de vue commercial, comme tous les pays qui contiennent du bois de bonne qualité, du poisson en abondance et, vraisemblablement, des minerais; en fait, on s'y est déjà mis au travail : il est à souhaiter qu'il soit fructueux, bien que la côte se trouve, paraît-il, presque dépourvue de ports.

Par les mauvais temps, les navires passent au sud de l'île et frôlent le pied des hautes falaises de Gaspé et du Nouveau-Brunswick. Celles-ci, sur une longue étendue, s'élèvent comme une muraille au-dessus des flots et semblent à un moment presque surplomber le bateau, tandis qu'il file rapidement et silencieusement sur l'eau sombre et profonde. C'est la plus pittoresque des deux routes, surtout à l'automne, lorsque les chênes, les érables et les bouleaux jettent des taches d'or bruni sur les bois de pins qui s'accrochent au flanc de la muraille. De place en place, dans la trouée creusée par un cours d'eau, un petit village apparaît, avec son église et ses maisons blanches, blotti sur le rivage ou grimpant un peu sur la pente. Ces bourgades de pêcheurs sont très espacées; elles semblent isolées et

séparées du monde qui s'étend derrière elles par des plateaux rocheux, inhabités et couverts seulement d'épinettes.

Lorsque l'on se rend au Canada sans pouvoir s'arrêter en route, il serait très regrettable de faire les 200 derniers kilomètres de nuit, car, si le voyageur ne doit pas voir les abords de Québec autrement que du navire, il se trouvera certainement satisfait du spectacle, à condition que le temps soit propice. En effet, à mesure que le fleuve se resserre, on distingue mieux le caractère si différent des deux rives : celle du nord, constituée par un mur presque continu de montagnes ; celle du sud, verte, fertile et basse, semée de nombreuses fermes, de villages et de bourgs franco-canadiens aux couleurs vives, se détachant sur un fond de collines doucement ondulées. Puis ce sont les 30 derniers kilomètres, entre la terre ferme et la belle île d'Orléans qui, il y a cent cinquante ans déjà, enchantait les Anglais envahisseurs par sa grasse fertilité et ses fermes riantes ; enfin, l'on se trouve brusquement en présence de la noble cité, perchée sur son roc, qui, par tant de côtés, contraste si étrangement avec l'immense empire de progrès matériel qui s'étend à l'ouest derrière elle.

Le panorama de Québec, lorsque l'on contourne la pointe d'Orléans pour s'avancer lentement jusqu'au pied de ses murs, vaut bien à lui seul le voyage. Au-dessus des mâts et des entrepôts qui entourent la ville basse, ce ne sont que toits aux pignons aigus, tours et clochers d'églises, de monastères et de monuments publics, d'un style très éloigné de la civilisation américaine moderne et qui rappelle d'autres âges et d'autres pays, s'élevant en étages le long des pentes

rapides du roc puissant, jusqu'aux batteries de la citadelle qui le couronnent majestueusement. Des rangées de hautes collines encadrent à quelque distance cet admirable port où cuirassés et paquebots sont ancrés côte à côte au milieu d'une foule active de bateaux plus petits, tandis qu'une chaîne de villages entourés de bois borde le rivage et que les chutes de Montmorency, se précipitant des hauteurs boisées sur l'extrême-droite, forment un cadre digne de l'un des plus beaux spectacles du monde.

La douane canadienne, soit à Montréal, soit à Québec, n'est pas terrible pour les étrangers. La liste des objets soumis aux droits est formidable sur le papier, mais le bon sens aide à interpréter la loi pour l'inspection des bagages. L'émigrant et le touriste sont les bienvenus au Canada et ils peuvent apporter tout ce qui leur plaît pourvu que ce soit évidemment pour leur usage personnel. La douane réserve sa surveillance pour les Canadiens revenant d'Europe, que l'on peut justement soupçonner d'avoir fait des provisions de vêtements à Londres au détriment de leurs fabricants nationaux. A vrai dire cependant, les douanes canadiennes sont partout très raisonnables et l'on ne voit pas se produire à Québec ou à Montréal ces scènes entre élégantes et douaniers qui égaient si souvent les débarcadères de New-York.

La plupart des touristes vont, cela se conçoit, au château Frontenac, magnifique hôtel construit par le *Pacifique Canadien* sur la terrasse, au pied de la citadelle. Il est naturellement plus cher que les anciens hôtels, par exemple le Clarendon qui, pour deux ou trois dollars par jour, est excellent et se trouve dans un site très agréable. Il ne sera peut-être pas inopportun de dire, à ce propos, un mot des hôtels canadiens,

puisque, parmi nos lecteurs, un certain nombre feront probablement leur connaissance. En général, ils suivent le système américain. On paie tant par jour pour la chambre et trois repas, et l'on ne vous fait aucune réduction si vous manquez à l'un d'eux. Le prix correspond presque partout à la situation de la chambre qui, pour bien des voyageurs, n'a guère d'importance. Dans les principaux hôtels des grandes villes, le tarif varie, en conséquence, de trois à cinq dollars par jour; dans de moins grands hôtels et dans les meilleurs hôtels de province, de deux à trois dollars.

Le système américain de pension complète est, en général, très commode, mais il y a des cas où il ne l'est plus du tout, par exemple lorsque l'on doit prendre beaucoup de repas au dehors.

De même pour les voitures : on en trouve bien aux gares canadiennes, mais leurs prix sont peu abordables et elles ne veulent pas se charger de gros bagages. Il faut donc les faire expédier par un camionneur, les attendre et payer 1 fr. 25 par colis. Le désagrément et la dépense diminuent un peu si l'on se rend directement à l'hôtel, car des omnibus font le service des voyageurs, sans toutefois se charger des colis.

Les heures de repas des hôtels sont assez larges, mais il ne faut pas oublier qu'une fois les portes fermées, il ne reste rien d'autre à faire que d'aller se restaurer au dehors. Inutile de regimber et de crier réforme. Le système américain a des avantages et des désagréments, mais ses usages sont immuables. Du reste, l'expérience montre vite au voyageur que chemins de fer et paquebots remédient à ces inconvénients, et qu'il n'a pas souvent à se mettre en quête d'un restaurant à des heures tardives.

CHAPITRE II

Fondation de Québec par Champlain. — Le régime français. — Perte du Canada par les Français. — Québec. — Richesse de l'Église canadienne. — Deux monuments historiques. — Point de vue de la terrasse Dufferin. — La citadelle. — La confédération. — Les touristes américains. — Le siège de Québec. — Le monument de Wolfe.

Québec fut fondé en 1608 par Champlain et il est intéressant de se rappeler que cette date coïncide à peu près avec celle de l'arrivée de John Smith en Virginie et du débarquement des Puritains dans la Nouvelle-Angleterre. Les trois principaux groupes entre lesquels on peut diviser la colonisation nord-américaine furent donc établis à peu près simultanément.

Jacques Cartier était bien venu à Québec soixante-dix ans environ avant que Champlain s'y installât définitivement, mais Cartier devait manquer de cet esprit de colonisation qui distinguait Smith et Champlain, car, au lieu de se concilier l'amitié des Indiens à ce moment décisif, il répondit à leur accueil pacifique en emmenant en France leurs principaux chefs pour les y montrer comme des curiosités. Quand il revint à Québec, quatre ans plus tard, il fut reçu plutôt froidement; pourtant, il éleva un fort près de Cap Rouge, où il séjourna pendant l'hiver de 1541-1542. Il repartit dès que les glaces le lui permirent, mais rencontra, dans les eaux de Terre Neuve, de Roberval, chargé par François I[er] de prendre possession de ce nouveau pays.

Toutefois, il faut croire que Champlain ne se souciait pas de rester sous ses ordres ou de retourner encore à Québec, car, abandonnant son supérieur, il cingla vers la France.

On ne fit pas de nouvelles tentatives de colonisation dans la Nouvelle-France, juqu'au moment où Champlain organisa un établissement permanent sur la bande qui s'allonge à l'embouchure du Saint-Charles, dans le Saint-Laurent, au pied du rocher de Québec.

Champlain était un homme pratique, et, durant trente ans, sauf un court intervalle pendant lequel une troupe anglaise s'empara de Québec pour le rendre aussitôt par traité, il administra la jeune colonie avec sagesse. C'était le débouché de toutes les stations pour le trafic des fourrures, établies au loin sur le fleuve par les négociants de Rouen et de Saint-Malo. Champlain fut réellement un grand homme et on le regarde, à juste titre, comme le fondateur du Canada. Il laissa le commerce des fourrures aux trafiquants et s'employa avec énergie à étendre et à fortifier l'occupation française dans le pays. Explorateur infatigable, il traversa le désert, qui est devenu l'Ontario, et atteignit même les rivages éloignés du lac Supérieur. Envoyés par lui, des hommes de Québec traversèrent la Rivière Rouge du Nord et aperçurent dans le lointain les sommets neigeux des Montagnes Rocheuses.

En 1641, une troupe d'explorateurs à demi visionnaires et de soldats français remonta le Saint-Laurent et planta la croix et le drapeau fleurdelisé là où s'élève maintenant Montréal. Cependant, le développement de la colonie, formée surtout de missionnaires et de chercheurs de fourrures, était si lent qu'en 1661, lorsqu'on retira à la Compagnie du Nord-Ouest son privilège et

que la contrée fut officiellement acquise par la couronne, il n'y avait pas 3 000 habitants dans toute la Nouvelle-France. Ce fut alors que le jeune Louis XIV se prit d'un bel enthousiasme pour la colonisation du Canada, entreprise dans laquelle il fut remarquablement secondé par trois hommes célèbres, le ministre Colbert, le vice-roi Frontenac et l'intendant Talon.

Le régiment de Carignan, qui s'était distingué dans les guerres, fut récompensé par des concessions de terre au Canada : presque tous les hommes et la plupart de leurs officiers saisirent l'occasion, s'embarquèrent pour Québec et s'établirent aux alentours de la ville. On divisa le pays, d'après le système féodal, en seigneuries, étroites bandes de terre aboutissant au fleuve : les officiers devinrent les seigneurs et leurs soldats, leurs vassaux. L'émigration civile fut répartie de la même façon et l'on créa une noblesse, composée en partie de gens de naissance, en partie de ceux qui purent, d'une façon ou d'une autre, acquérir un privilège. Il fallait maintenant leur trouver des femmes : le jeune roi se montra à la hauteur des circonstances; il prit même un très vif intérêt personnel à toute l'affaire. On expédia à destination du Canada des cargaisons de jeunes filles accompagnées de religieuses, et Québec devint un véritable marché matrimonial officiel, sous les auspices de l'Eglise et dirigé de la façon la plus correcte. Il était même si bien approvisionné qu'il y avait des femmes pour tout le monde : les célibataires qui ne se mariaient pas étaient l'objet de la disgrâce royale; une abstention persistante était punie par des vexations, tandis que, pour récompenser les autres, on accordait des largesses aux chefs de nombreuses familles. Des ordres religieux pleins d'enthousiasme s'établirent à Québec; grâce à des donations

pieuses venues de France furent alors fondées des institutions qui sont encore prospères et puissantes à l'heure actuelle. Laval, premier évêque de Québec, par exemple, fonda le collège qui, devenu une grande université possédant d'immenses domaines, porte encore son nom.

Pourtant, malgré l'ardeur du jeune roi, la colonie ne prospérait pas. Le système féodal ne supporte pas d'être transplanté dans un pays neuf, où l'on a de la terre en abondance et à bon marché, et surtout lorsqu'elle est couverte de forêts sauvages que le premier occupant doit défricher au prix d'un grand labeur. Les revenus domaniaux des seigneurs étaient généralement infimes. La noblesse, pauvre et déguenillée, dans des manoirs primitifs et médiocres, ne vivait guère mieux que ses tenanciers. Aussi préférait-elle la vie libre des bois, la chasse, l'exploration et le trafic des fourrures, bien que prohibé depuis qu'il était devenu privilège de la couronne. Mauvais fermiers, ces nobles étaient d'admirables chefs de bandes quand il fallait attaquer les Indiens ou les Anglais. Braves, intrépides même, familiers avec toutes les ruses de la guerre des bois, ils possédaient aussi la confiance entière de leurs partisans qui en savaient assez pour apprécier leurs qualités.

Mais le moment allait venir où un ennemi plus dangereux que les Iroquois eux-mêmes allait éprouver leur valeur. Les Anglais et les Hollandais avaient toujours fourni des armes aux ennemis de Québec, et, à la fin du dix-septième siècle, les frontières de la Nouvelle-Angleterre s'étaient beaucoup trop rapprochées du Canada au gré de ses gouvernants; le comte de Frontenac, fameux et bouillant soldat, qui venait d'être nommé gouverneur, résolut de donner aux Anglais

une série de leçons qui les écarteraient des territoires voisins du Canada. Il lança alors des bandes faisant la petite guerre : les uns après les autres, les établissements anglais proches de la frontière furent incendiés et leurs habitants massacrés. La Nouvelle-Angleterre envoya en représailles Sir William Phips, qui remonta le Saint-Laurent avec une flotte et trois mille hommes et mit le siège devant Québec. Il y eut de vifs engagements sur le rivage : la tentative de ces soldats anglais encore mal formés échoua, mais les gens de Québec en furent très effrayés pendant longtemps : ils élevèrent l'église du Bon-Secours, que l'on voit encore dans la ville basse, en témoignage de gratitude de leur délivrance.

Le commerce des fourrures, monopole royal, était très florissant, mais l'agriculture faisait peu de progrès. Pourtant, la colonisation s'étendait peu à peu le long du fleuve de Québec à Montréal et en aval, sur la rive méridionale, sur plus de 150 kilomètres. Les descendants du régiment de Carignan et des *Filles du Roy*, comme on les appelait, étaient une race solide, d'origine normande ou bretonne pour la plupart, et, bien qu'un grand nombre se fût répandu dans les bois pour y jouir d'une vie plus libre, il en restait assez sur place pour défricher progressivement le bord du fleuve et pour faire espérer que le pays revêtirait plus tard l'aspect prospère qu'il porte aujourd'hui.

La première moitié du dix-huitième siècle vit se dérouler beaucoup d'incidents à Québec, mais nous ne pouvons nous attarder à leur récit dans cet ouvrage. Les gouverneurs et le clergé envoyés de France, contrairement à ce qui se passait pour les colonies anglaises, étaient souvent des hommes de valeur et presque toujours pleins de zèle. L'Eglise étendait de



Cathédrale et marché en plein air.

plus en plus son pouvoir et son influence. La milice et les réguliers de la colonie étaient bien entraînés. Pourtant, quand éclata, en 1755, la guerre qui devait régler le sort du Canada, sa population ne dépassait pas 60 000 âmes après un siècle et demi de domination française; et même, cette petite communauté, ayant à sa disposition des terres fertiles d'une étendue illimitée, avec du poisson et du gibier à foison, devait souvent avoir recours à la France pour ne pas mourir de faim.

Toutes les vertus et tous les vices fleurissaient à Québec, excepté ceux qui peuvent contribuer à l'essor de la colonisation. Les paysans, qui auraient dû être les principaux instruments de ce développement, n'étaient ni libres, ni propriétaires : ce n'étaient pas des serfs, ils vivaient probablement heureux et le cœur léger, mais on les tenait en lisière, et ceux qui les tenaient ainsi savaient mieux faire des rêves d'empire que les réaliser. La corruption aussi s'était glissée dans tous les rouages de la justice et avait empoisonné les sources de l'honneur dans le gouvernement de Québec. Les sommes considérables envoyées par le roi, même avant la guerre finale, avaient été détournées pour des usages personnels et parfois déshonorants. L'Eglise, du moins, restait pure, bien qu'arbitraire et arrogante; les vice-rois non plus n'étaient probablement pas compromis, mais toute l'administration canadienne, depuis l'intendant jusqu'au bas de l'échelle, était corrompue jusqu'à la moelle. Le souvenir du dernier intendant Bigot et de sa bande, qui s'engraissèrent de la misère du pays, tandis qu'il luttait pour l'existence durant la guerre de Sept ans, est encore gravé sur les pierres du vieux Québec.

Bien que l'on eût envoyé pour gouverner la Nouvelle-France quelques hommes de caractère et d'énergie, leurs ambitions, hardies mais évidemment légitimes, causèrent la ruine de ce pays. Au lieu de s'occuper de développer les ressources du vaste territoire dont on avait encore si peu tiré parti, ils bâtissaient des plans pour étouffer l'activité commerciale des Anglais qu'ils auraient bien mieux fait d'imiter, et rêvaient d'annexer tout le nord de l'Amérique, à l'ouest des Alleghanys. Comment ils élevèrent des forts jusque sur l'Ohio et plantèrent des drapeaux pour révéler leurs intentions aux Anglais, comment ceux-ci se rendirent compte tout à coup de la situation, comment éclata la guerre qui se termina, non par le triomphe des projets français dans l'Ouest, mais par la perte du Canada, tous ces épisodes dramatiques ne sauraient être retracés ici en détail. On ne se souvient plus assez peut-être de la superbe résistance de la France, mais personne, aux Etats-Unis et au Canada, n'a oublié le siège de Québec et la victoire de la petite armée de Wolfe. Le récit de la reconstruction de la ville, renaissant de ses ruines plus belle que jamais, et de sa destinée plus heureuse et infiniment plus prospère serait plus long et moins émouvant.

La sagesse et la libéralité du gouvernement anglais à l'égard de cette nation française furent pleinement reconnues par elle : elle conservait ses lois, sa langue et sa religion; elle goûtait la liberté pour la première fois et savait apprécier ce bonheur. Aussi, cette conduite porta-t-elle ses fruits au moment où éclata le soulèvement des colonies américaines; lorsque Québec dut subir le quatrième siège de son histoire, les Français, sous les ordres d'un général anglais, résistèrent avec autant de vaillance que naguère sous Montcalm.

Les Américains échouèrent et regagnèrent leur territoire, laissant en arrière le corps de leur général Montgomery, tué dans un assaut malheureux.

Québec fut peu mêlé à la guerre anglo-américaine de 1812, étant à l'écart du principal théâtre de la lutte. Mais il prit, au contraire, une grande part à la courte rébellion de 1838 qui agita tout le Canada. La raison profonde de ce conflit se trouvait dans ce fait que le gouvernement des provinces canadiennes était tombé, avec tous les postes et bénéfices qu'il comportait, entre les mains d'un groupe de familles qui étaient naturellement presque toutes anglaises. Ce genre d'oligarchie était, à vrai dire, presque inévitable dans une jeune colonie à l'existence de laquelle importaient surtout des relations étroites avec la mère patrie et des témoignages incessants de loyalisme aux institutions monarchiques. Cette sorte de coalition fut enfin détruite. En 1841, l'Ontario, qui avait été colonisé par des réfugiés loyalistes lors de la guerre de l'Indépendance américaine, et Québec furent réunis et, en 1867, au moment où la Confédération fut constituée, formèrent les deux provinces les plus importantes du Dominion canadien.

Québec, dont la population atteint actuellement 75 000 habitants, a complètement renoncé à lutter avec Montréal pour rester la capitale commerciale et le port principal du Canada ; il est maintenant dépassé de loin par son rival, par Toronto et même par Ottawa. Depuis vingt ans, Québec a cessé d'être le point d'attache des services transatlantiques, et, de cette époque, date sa décadence relative. Rien cependant ne saurait abattre sa dignité et diminuer son importance qui n'est fondée ni sur ses dollars ni sur le chiffre de sa population ou sur ses manufactures.

Puisse Québec rester tel et ne jamais se prendre de la folie des constructions et des grandes agglomérations ! Rien ne s'oppose à ce que n'importe quelle autre ville canadienne s'en donne à cœur joie avec des millions d'habitants et des dizaines de kilomètres carrés de pierre et de brique, mais il n'est pas une personne tant soit peu éclairée, dans l'Amérique du Nord, qui ne soit prête à faire un léger sacrifice personnel afin d'empêcher une transformation qui serait pour Québec une vraie catastrophe. Il n'est pas une ville du Dominion qui, au point de vue de la tradition, de l'aspect ou de la situation, ressemble à la vieille cité française ou qui puisse seulement se comparer avec elle ; et il y aura toujours aux Etats-Unis et au Canada des millions de gens pour qui la vue de Québec et de ses environs sera toujours une noble joie, une échappée sur un autre monde et le monument d'impérissables souvenirs.

Heureusement, il n'y a pas de menaces d'un sérieux danger. Une énorme et laide filature a beaucoup gâté la noble perspective de la chute de Montmorency vue du fleuve et un peu réduit la cataracte elle-même, mais il ne semble pas qu'il y ait aux alentours de ces terrains tout désignés pour des « usines à millions de dollars » et ces faubourgs d'ignobles maisons qui, fatalement, les entourent. D'ailleurs, la ville basse, avec ses entrepôts, ses docks et ses rues resserrées à l'ancienne mode, couvre la bande étroite qui s'étend au pied du rocher et longe le fleuve. Par suite, le niveau très bas du sol de ces quartiers en dérobe les détails assez peu agréables lorsqu'on s'en approche et il met mieux en valeur la pente abrupte qui s'élève derrière et sur laquelle s'étagent les uns sur les autres, jusqu'aux hauteurs crénelées de Cap Diamant, les rues et les

monuments qui donnent à la ville son caractère et font revivre si éloquemment le passé aux yeux de ceux qui se soucient de l'évoquer.

D'autres causes encore que l'ouverture du fleuve à la navigation jusqu'à Montréal ont également contribué à la décadence commerciale de Québec. L'établissement de la Confédération en 1867, plaçant le siège du gouvernement central à Ottawa, et le retrait de la garnison anglaise, qui avait donné une note particulière au vieux Québec, furent pour beaucoup dans l'arrêt de sa prospérité. L'importante colonie de négociants anglais qui y florissait a presque complètement disparu : c'est maintenant une ville presque aussi française que la province elle-même. Il y a encore, il est vrai, à Québec, trois ou quatre mille résidents d'origine britannique qui fréquentent librement les meilleures familles françaises, et c'est là une circonstance qui contribue à conserver les meilleures traditions anglo-françaises de la ville. Tandis qu'à Montréal, les deux races sont à forces égales et se mêlent à peine, comme nous le verrons plus loin, à Québec, au contraire, le petit nombre de la colonie anglaise est cause de la facilité des relations. On y est aussi moins préoccupé des ambitions et des questions de fortune. Tout le monde se connaît plus ou moins et connaît à peu près la position de chacun. De plus, les Québecquois instruits parlent habituellement les deux langues, ce qui donne plus d'activité aux relations mondaines. Québec est donc devenu, en fait, une ville française. On y cause français dans la rue, dans les intérieurs; le français est la langue habituelle des affaires, bien qu'on parle généralement anglais dans les grands magasins et les hôtels où beaucoup de clients de passage viennent des provinces anglaises ou

des Etats-Unis. Le patois employé dans le peuple est le français que l'on parlait en Normandie avant la Révolution, panaché naturellement de mots anglais corrompus, tandis que les classes instruites parlent un français correct.

Des trams électriques filent le long des rues escarpées, montant et descendant entre la ville haute et la ville basse et jetant une note un peu discordante. Mais on peut faire la montée à pied, si l'on préfère, par maintes ruelles bizarres et tortueuses, aidé de place en place par de longs escaliers. On peut encore gagner la ville haute en usant de ce véhicule particulier à Québec et au Bas-Canada, la *calèche*, sorte de cabriolet suspendu très haut à des courroies que tendent des ressorts métalliques et monté sur deux roues. Il y a en avant une étroite banquette pour le cocher qui fait trotter son robuste poney avec une insouciance et une ardeur endiablées. On file par les rues escarpées et cahoteuses à une allure folle, destinée sans doute, dans l'esprit du conducteur, à éprouver votre sang-froid si vous êtes étranger, ou bien à vous montrer qu'il veut vous faire honneur. A en juger par le visage contracté et l'attitude mal à l'aise des touristes que l'on voit ainsi gaiement ballottés, beaucoup se dispenseraient volontiers de cette marque d'attention.

Québec, est-il besoin de le dire, est bâti sans ordre ni méthode. Son passé et sa topographie s'y opposent : la ville ne s'est jamais prêtée à cette disposition en damier qui rend les cités de l'Amérique du Nord si commodes à habiter, mais d'un aspect si monotone. Rues et constructions, quand elles n'ont pas survécu sous leur aspect original, suivent les contours de celles qui les ont précédées et reposent sur leurs fondations; or, ces contours présentent des sinuosités bizarres par

suite de la situation accidentée de la ville : ils forment des angles aigus en rencontrant les bâtiments ecclésiastiques, antiques et énormes, avec leurs cours et leurs jardins, occupant les terrains dont ils furent autrefois généreusement dotés pour se développer. Sûrs de la confiance et de l'affection de tous les Franco-Canadiens, ces édifices vénérables défient les menaces des embellisseurs à outrance et des constructeurs à la grosse.

La grande Université Laval, le couvent des Ursulines, l'Hôtel-Dieu et d'autres fondations moins importantes occupent des espaces considérables dans la ville haute. En montant peu à peu de biais sur le flanc du roc par Mountain street, après avoir dépassé de solides demeures aux fenêtres s'ouvrant à la française et aux pignons à pic, dont l'une abrita quelque temps Montcalm, on voit la masse des bâtiments de Laval, antiques et modernes, se dresser au-dessus de soi ; un mur vénérable de mortier blanchi à la chaux, recouvert d'un chapeau de tuiles, comme on en rencontre dans les villages normands, dérobe aux regards son enceinte ombragée. A gauche, on frôle la rangée de canons appelée la Grande Batterie et dont les pièces, allongeant leurs gueules au-dessus de l'abîme, dominent la ville basse et par delà le fleuve jusqu'aux hauteurs de Lévis. Quoique moins étendue que de la citadelle, la vue que l'on a sur le port d'entre ces vieux murs et ces charmilles monastiques, près de ces canons, sous le carillon des cloches, charme les visiteurs plus peut-être qu'aucune autre.

On a appelé avec raison Laval le fondateur et le père de l'Eglise canadienne. Issu de l'illustre famille des Montmorency, il arriva dans la colonie en 1663 comme légat du Pape et fut, en fait, son premier évêque. Cons-

tamment et victorieusement en lutte de préséance et d'autorité avec le pouvoir civil dans la personne du gouverneur et de l'intendant, il avait réussi, avant la fin de son séjour au Canada, à faire nommer un gouverneur à sa discrétion. Des nombreuses concessions de territoires qu'il arracha à la couronne de France, le séminaire reçut la meilleure part, un très vaste domaine sur la rive nord du Saint-Laurent, en aval de Québec; il appartient encore en grande partie à l'Université, ce qui explique la richesse de celle-ci. Le séminaire était destiné, dans l'esprit de son fondateur, à donner l'instruction à la jeunesse et à préparer les adultes au sacerdoce, tout en subvenant aux besoins des pauvres paroisses de campagne. L'Université, qui est née, il y a une soixantaine d'années, du vieux séminaire, forme avec ce dernier le foyer intellectuel et religieux du Canada français. Quatre ou cinq cents élèves suivent ses classes et presque autant d'étudiants fréquentent les cours de littérature, théologie, droit, science et médecine, sans parler de la succursale plus récemment fondée à Montréal. L'un des bâtiments contient la plus belle collection de tableaux du Canada, ainsi que des bibliothèques et musées.

Québec n'est pas fait seulement de rues tortueuses et de coins pittoresques : au centre de la ville haute, sur le versant du plateau, s'étend une très vaste esplanade, égayée de gazon bien tenu et de plates-bandes fleuries, bordée sur trois côtés de larges voies animées. *Calèches*, voitures particulières, cabs, charrettes esquivent les trams électriques qui glissent rapides sur la chaussée large et bien pavée. C'est un spectacle très plaisant par un beau jour d'été. Les rangées d'hôtels, de magasins et de bureaux qui longent cette verte esplanade sont coquettes et gaies avec leurs toits en

pente, leurs fenêtres à la française et leurs volets extérieurs. Sur les trottoirs, se presse une foule variée, comme on n'a sans doute nulle part l'occasion d'en voir une semblable en Amérique : prêtres et moines, religieuses, soldats aux uniformes bleus ou rouges, jeunes gens au physique très français, mais aux vêtements anglais, campagnards avec des paniers, Indiens, touristes américains ou anglais, le guide et le kodak à la main.

C'est là que s'élève, plein de dignité, l'Hôtel de Ville, massif dans son manteau de pierre grise ; de l'autre côté, dans l'angle, derrière le marché en plein air, se trouve la basilique, la cathédrale française, qui, au dix-huitième siècle, fut reconstruite sur les cendres de l'ancienne. Dans un autre coin, se dresse, entourée de vieux arbres, la cathédrale anglaise, voisine du grand couvent des Ursulines, fondé en 1639, avec ses nombreux corps de bâtiments et ses enclos ombragés. C'est là, sous les dalles de la chapelle, récemment restaurée, que fut enterré Montcalm, dans un trou creusé par l'explosion d'un boulet anglais.

A l'est de la cathédrale anglaise s'étend la place d'Armes : elle rejoint la grande plate-forme qui, pendant quatre cents mètres environ, surplombe la muraille de roc et forme l'une des plus imposantes promenades du monde. Là s'élevait autrefois le château Saint-Louis, résidence officielle des vice-rois ; à sa place se trouve maintenant, portant le nom du plus célèbre d'entre eux et bâti sur le modèle d'un castel crénelé, l'hôtel le plus vaste, le plus luxueux et le mieux situé du Canada, le château Frontenac.

A l'extrémité nord de la terrasse Dufferin, on a érigé une grande statue de Champlain, et c'est peut-être de ce point qu'on a la plus belle vue. Par delà le fleuve

imposant, qui se resserre un moment pour s'élargir ensuite et former le vaste port, on découvre les hauteurs de Lévis, tapissées de bois aux teintes riches, parsemées de cottages et de villas qui se groupent peu à peu pour former la ville de Lévis dont les couvents et les jardins recouvrent les batteries de Monckton qui détruisirent Québec il y a cent cinquante ans.

Au delà s'allongent bois et champs, villages et maisons de campagne; tandis que, vers l'est et le sud, se déroule un monde de paysages variés sur un fond de montagnes, les unes estompées et lointaines comme les Adirondacks, les autres plus rapprochées, montrant nettement leur vêtement boisé. De l'autre côté du port, à 8 kilomètres environ en aval, la pointe de la riante île d'Orléans, avec ses fermes et ses vergers, semble presque remplir le lit du fleuve puissant qui l'étreint. De grands bâtiments sont à l'ancre : transatlantiques, croiseurs et canonnières, vaisseaux de commerce et bateaux chargés de bois venant des lacs; tandis que caboteurs, chaloupes et transbordeurs à vapeur se faufilent au milieu d'eux.

A gauche, en face de l'île d'Orléans et des falaises du haut desquelles se précipite, neigeuse, la Montmorency, les hauteurs verdoyantes de Beauport dessinent avec précision les lignes de la célèbre défense de Montcalm. Plus loin, en aval, leurs ondulations fuyant vers le nord, leurs versants couverts de champs parsemés de fermes et leurs sommets abrupts se découpant sur le ciel, les Laurentides ferment le demi-cercle que l'œil parcourt avec joie, des masses sombres du mont Tourmente aux pentes boisées qui s'élèvent derrière Lorette.

Québec, lui-même, est situé sur l'extrémité d'une longue arête élevée : une de ses faces tombe à pic dans le Saint-Laurent, tandis que l'autre descend en pente

douce vers le Saint-Charles qui, après avoir couru en maints détours à travers les prairies fertiles, arrive du nord-ouest pour se jeter dans le fleuve près de la ville basse. Les murs de la vieille cité, passant par-dessus la crête, vont de la citadelle jusqu'aux bas-fonds près du Saint-Charles : ils la gardaient ainsi de toute attaque venant de la terre. Deux des portes, celles de Saint-Louis et de Saint-Jean, élargies et restaurées de manière à ne pas gêner la circulation, existent encore. Beaucoup de touristes, arrivant du château Frontenac et de la place d'Armes, montent à pied ou en voiture la longue pente de la rue Saint-Louis, se rendant aux fameuses plaines d'Abraham. En gravissant cette rue étroite et rapide qui conduit à la porte par laquelle revint Montcalm, mortellement blessé, on passe devant la petite maison où on l'étendit tout d'abord en attendant un chirurgien. Plus haut, on arrive dans la partie de la ville qu'animait jadis la garnison avant que les troupes anglaises eussent été retirées du Canada. Tout à fait au-dessus, s'élève le vaste bâtiment du cercle des officiers, qui est encore l'un des plus confortables et plus agréables du Canada, mais l'élément civil y domine maintenant. En été, il ne se passe pas de jour que des bandes de touristes, surtout des Américains, ne circulent sur l'esplanade de la citadelle, ou ne s'arrêtent devant les canons dont la gueule domine le fleuve de trois ou quatre cents pieds. Au milieu de l'esplanade, un petit canon, avec une inscription mentionnant qu'il fut pris à Bunker's Hill (1), semble vouloir provoquer les plaisanteries faciles des Yankees. Il peut arriver que l'on soit conduit dans cette

(1) Plateau situé au nord de Boston et maintenant compris dans la ville de Charlestown. Les Américains y livrèrent aux Anglais un combat victorieux le 17 juin 1775. (N. du t.)

visite par un sergent français, revêtu de l'uniforme de l'artillerie royale, mais ne parlant que très peu l'anglais; en s'arrêtant à côté de lui, sur la batterie, pour contempler cette vaste vallée où les deux peuples se livrèrent des combats si acharnés, on se prend à songer aux vicissitudes des choses humaines.

La rue Saint-Louis, en sortant de la porte du même nom, devient la route Saint-Louis ou la Grande Allée. Large, bordée d'arbres et d'agréables habitations, elle se dirige en droite ligne vers le fameux champ de bataille. Aussitôt après les anciens murs sur lesquels court parmi le gazon une promenade presque continue, s'élève le palais du Parlement de la province, belle masse de pierre grise dans le style de la Renaissance française, édifié il y a trente-cinq ans. Il y a à Québec une Chambre haute ou Conseil législatif, nommée à vie par le gouverneur, et une Chambre basse ou Chambre des députés qui est élue. Les deux langues sont employées dans les débats, mais, comme les sept huitièmes des députés sont français, leur langue prévaut naturellement. Ces deux Chambres, où l'on discute avec une grande volubilité les affaires locales sous l'égide des armes royales, seraient dignes l'une et l'autre, tant par leurs dimensions que par leur décoration, des plus hautes assemblées.

Le palais abrite également les bureaux du lieutenant-gouverneur; c'est, enfin, le siège des ministères : justice, instruction publique, agriculture. Une collection de portraits de notabilités du temps passé et d'aujourd'hui, qui ont contribué à diriger les destinées de la province de Québec, remplit un certain nombre de salles; les escaliers sont également ornés de panneaux représentant les armes des grandes familles franco-canadiennes : ces emblèmes montrent qu'un certain

orgueil de race survit encore, bien que la politique soit, en réalité, absolument démocratique.

Sur la façade des bâtiments sont commémorées les gloires de Champlain, de Cartier, de Maisonneuve et de Frontenac. Là, parmi les employés, les secrétaires, les hommes de loi et les ministres qui circulent dans les couloirs, on n'entend guère parler anglais : on s'aperçoit qu'on est bien dans une province française gouvernée par des Français. Et il en est mieux ainsi que s'il y avait dans le pays une minorité de langue anglaise d'une certaine importance qui devrait être représentée. Dans les conditions présentes, il ne peut y avoir de froissement sérieux entre les deux races dans la province. Sur une population d'un million et demi, les cinq sixièmes environ sont Français, et la majeure partie de la minorité de langue anglaise habite soit Montréal, soit le district connu sous le nom de Cantons de l'Est et dont nous aurons l'occasion de reparler.

En outre, il y a parmi eux un élément important d'Irlandais catholiques qui semblent occuper au Canada une situation anormale, sans contact avec leurs coreligionnaires français, ne frayant guère non plus avec les protestants anglais et pourtant assez forts pour se permettre de prendre l'attitude qui fait la joie du politicien de profession aux Etats-Unis, mais le désespoir de l'Américain instruit et patriote. « Nous ne comprenons pas ces Irlandais, nous disait un député français d'une ville de la province de Québec. Nous entendons et nous lisons partout qu'ils éprouvent à l'égard de l'Angleterre une haine indéracinable. En arrivant ici, ils secouent de leurs semelles la poussière du *vieux pays*, et, quand ils sont établis, ils ne se mêlent pas aux nôtres, bien qu'ils soient catholiques : ils ont l'air

de préférer rester avec les Anglais qu'ils ont passé leur vie à haïr. Au fond, ajoutait notre ami, cela ne tire pas à conséquence, mais cela étonne beaucoup nos Français. »

Quand on établit la Confédération du Canada en 1867, on prit naturellement sur un grand nombre de points la constitution américaine pour modèle; mais, au lieu de laisser dans le vague l'autorité et les droits des provinces, en définissant seulement ceux du gouvernement central comme aux Etats-Unis, on adopta le principe contraire, le gouvernement d'Ottawa assumant tous les pouvoirs qui n'ont pas été expressément attribués aux provinces. Québec, qui est en somme homogène, conserve la vieille coutume française avec des modifications et son Eglise provinciale qui est, en fait, officielle, sans qu'aucune charge retombe sur la minorité non française.

On pourrait croire que l'instruction publique est l'occasion de grosses difficultés dans une société ainsi constituée; il semble, au contraire, que ces difficultés sont surmontées. Il y a un Conseil général divisé en deux comités, l'un catholique, l'autre protestant, ayant chacun un secrétaire perpétuel agissant en leur nom; les subventions de l'Etat sont réparties au prorata entre les deux confessions. Les écoles lèvent des taxes dans toutes les municipalités, mais une minorité appartenant à l'autre confession peut toujours exiger et établir une école, alimentée par les taxes scolaires de ses membres, et nommer l'instituteur. Le système paraît fonctionner admirablement.

Au coin où les trams électriques quittent la route Saint-Louis pour se diriger vers la vallée du Saint-Charles et le faubourg de Saint-Roch en terminant le tour de Québec, se trouve une station de voitures dont la présence en cet endroit isolé pourrait étonner le

voyageur : c'est de là que l'on se rend au monument de Wolfe, simple obélisque qui marque le point exact où il tomba prématurément. Il n'y a sans doute pas d'autre champ de bataille au monde, excepté Waterloo, qui soit ainsi desservi par une station de voitures. Nous avons été à Waterloo en été et en hiver et nous croyons qu'il y a encore plus de visiteurs sur les plaines d'Abraham que sur le champ de bataille, pourtant plus accessible et surtout plus fameux, qui avoisine Bruxelles. Ce n'est pas, en effet, un paradoxe de dire que la victoire anglaise devant Québec était plus grosse de conséquences. Si Napoléon avait réussi à battre les Alliés en 1815, cinq cent mille Russes et Autrichiens arrivaient à leur secours ; au contraire, si Wolfe avait échoué, le Canada serait certainement resté français, les colonies américaines n'auraient jamais songé à leur indépendance, et toute l'histoire de l'Amérique du Nord eût été changée : il est impossible de prévoir ce qu'elle aurait été.

C'est pourtant le côté dramatique de cette lutte qui attire de plus en plus de milliers de visiteurs chaque été sur les plaines d'Abraham. Ce n'est pas qu'on y rencontre des excursions organisées de touristes et d'écoliers. Ceux qui y viennent en pèlerinage sont plutôt des voyageurs isolés, et surtout des Américains, pour cette bonne raison qu'il y a beaucoup plus d'Américains voyageant en été au Canada que de Canadiens. Nous en avons vu souvent sur le champ de bataille ou aux alentours, les uns à pied le guide à la main, comme des gens raisonnables, les autres en groupes, conduits par des Canadiens français ou des Irlandais qui font de cette lutte mémorable un récit plus ou moins fantaisiste. Le chiffre des voyageurs américains au Canada pendant les vacances augmente chaque année d'une

façon extraordinaire : ils s'intéressent de plus en plus aux incidents et aux scènes de leur histoire et aucun endroit ne les attire autant que celui-ci, bien qu'il se trouve sur le sol anglais.

Cette attraction est assurément prodigieuse, pour le plus grand bien de Québec, qui en retire naturellement de gros avantages matériels. La route Saint-Louis traverse le champ de bataille dans toute sa longueur : tout le terrain situé entre elle et l'abîme du Saint-Laurent a été donné par le gouvernement fédéral à la ville de Québec et l'on ne peut y toucher. Sur la droite de la route qui passe perpendiculairement à peu près au milieu des positions des deux armées, on a élevé plusieurs bâtiments ; un très grand couvent occupe le centre probable de la bataille. L'obélisque très simple, portant l'inscription « Ici mourut Wolfe victorieux », se dresse à peu près à moitié chemin entre la route et les falaises du Saint-Laurent et à environ 1 200 mètres des ouvrages extérieurs de la citadelle qui, du temps des Français, s'avançaient plus loin qu'aujourd'hui.

Nous ne nous proposons pas de relater tout au long le siège dramatique et la prise de la ville. Pourtant, il serait impardonnable de ne pas consacrer à l'histoire de Québec la place qui lui revient dans une étude d'ensemble de la Confédération canadienne. Du reste, c'est surtout au point de vue de ses souvenirs que le voyageur s'intéresse au Bas-Canada ; c'est dans un esprit et dans un but différents que l'on se tourne vers l'Ontario et le Nord-Ouest.

Après la prise de Louisbourg en 1758, qui avait été le premier succès notable des Anglais au bout de trois années de guerre, Pitt chargea le jeune général Wolfe, qui s'y était particulièrement distingué, d'une expédition plus importante sur Québec. C'est à la fin de



Les chutes de Montmorency.

juin 1759, accompagné de l'amiral Saunders et de la flotte anglaise, qu'il arriva devant la ville. Il amenait huit à neuf mille hommes, qui étaient pour la plupart des vétérans des campagnes de l'Amérique du Nord. La tâche difficile de faire remonter le Saint-Laurent à une grande flotte avait été habilement exécutée, bien qu'on l'eût regardée jusqu'alors comme presque irréalisable. Le jour de l'arrivée, survint une violente tempête d'été; la nuit suivante, les Français lancèrent sur l'ennemi une flottille de brûlots dont le courage et l'énergie des matelots anglais vinrent à bout.

Montcalm retrancha son armée sur ce que l'on appelle les lignes de Beauport, occupant les dix kilomètres de rivage sinueux qui s'étendent de l'embouchure du Saint-Charles, au pied de Québec, jusqu'aux chutes de Montmorency dont l'abîme protégeait suffisamment son flanc gauche. De Beauport au Saint-Charles, des terrains marécageux et des bas-fonds noyés d'eau, couverts par des batteries fixes et flottantes, formaient une défense efficace. Derrière ces retranchements étaient massées les troupes françaises, soit environ seize mille hommes, parmi lesquels trois mille réguliers vétérans et le reste, des miliciens ayant déjà combattu. Lévis n'étant pas sérieusement occupé, Wolfe y installa sans grande résistance ses principales batteries qui, pendant tout le siège, criblèrent de mitraille et de boulets la ville basse et une partie de la ville haute. Le gros du camp anglais fut établi de l'autre côté du ravin de la Montmorency, à portée de mousquet de l'extrême-gauche française.

Rarement avait été confiée à un général une tâche aussi difficile que celle qui incombait à Wolfe. La position de Montcalm, tant qu'il la conserverait, paraissait imprenable, et ce soldat, froid et habile,

n'avait nullement l'intention de la compromettre. Un mois passa en reconnaissances et en opérations secondaires; il fallait pourtant faire un mouvement, et le 31 juillet eut lieu la fameuse attaque des lignes de Beauport. Elle fut désastreuse. Plusieurs semaines s'écoulèrent encore. Wolfe, gravement malade, était couché dans une ferme voisine de Montmorency, dévoré d'impatience et désespéré de ne pouvoir rien faire avec de si belles troupes contre des défenses qui ne présentaient aucun point vulnérable. Québec tombait lentement en ruine sous le feu des batteries de Lévis, mais sans que cela avançât ses affaires. Montcalm ne bougeait pas. Ainsi que ses officiers, il était plein de confiance, et l'hiver approchait.

En septembre se tint le fameux conseil de guerre, auprès du lit de Wolfe, où l'on décida de transporter en amont quatre mille hommes par terre et par eau, mouvement si habilement combiné que Montcalm ne devina pas leur nombre ni leur intention. L'anse du Foulon, entre la ville et le Cap Rouge, fut choisie pour y faire une attaque désespérée, et dans la nuit les troupes y abordèrent, escaladant la falaise et bousculant le poste qui y était établi. Elles se mirent en marche à l'aube vers les plaines d'Abraham et tombèrent sur l'armée française. Environ trois mille cinq cents Français, réguliers et milices, et quinze cents tireurs des bois et Indiens, qui étaient postés sur les flancs, vinrent à la rencontre des Anglais; à 50 mètres, ils reçurent une terrible décharge qui ébranla tellement leurs colonnes que les Anglais eurent le temps de recharger et de s'élancer à la baïonnette après une seconde décharge. Wolfe, déjà frappé au poignet, reçut encore deux blessures; la dernière, aux poumons, le jeta par terre, malgré ses efforts pour se relever.

On l'emporta à l'arrière. Après avoir appris que la journée était gagnée et donné avec peine un ordre suprême pour couper les fuyards, il perdit connaissance et peu d'instants après, à l'endroit où s'élève son monument, « il rendit l'âme, comme dit Pitt dans son éloge funèbre, au moment où commençait sa gloire ».

Les Français furent rejetés pêle-mêle dans la ville et sur le Saint-Charles, et Montcalm fut aussi mortellement blessé. Cinq jours plus tard, Québec capitulait. L'hiver suivant, il eut à subir un nouveau siège, les Français ayant voulu reprendre la ville, mais elle fut délivrée par la flotte dans le courant de l'été. Les quelques Français résistant encore à Montréal se rendirent, et le Canada tout entier capitula officiellement.

Cette longue lutte pour la suprématie dans l'Amérique du Nord, si dramatique, pittoresque et à la fois grosse de conséquences, est pourtant généralement peu connue. Il en rejaillit un égal honneur sur les deux peuples, vainqueur et vaincu.

CHAPITRE III

Aux portes de Québec. — Les chutes de Montmorency. — Sainte-Anne de Beaupré. — En descendant le Saint-Laurent. — Une station estivale très fréquentée. — Modes américaines. — Histoire de Murray Bay. — En villégiature sur les bords du Saint-Laurent. — En remontant la Murray. — Scènes champêtres. — L'église paroissiale. — Le clergé canadien.

Ce n'est pas seulement le charme de Québec lui-même, avec son site incomparable, qui captive l'imagination, mais peut-être autant celui de ses environs qui se découvrent si plaisamment à de grandes distances et presque dans toutes les directions, lorsque l'on se promène dans la ville haute et ses alentours. Tous ces paysages fuyant au loin sont naturellement beaux, mais, différant en cela de beaucoup de régions de l'Amérique du Nord, ils sont comme enrichis et rendus plus agréables par la présence d'une race que ne tourmente pas la soif de la prospérité matérielle comme ses voisins, et dont le caractère, par compensation, trouve un plaisir égal ou supérieur à jouir autrement de la vie.

Les villages gais, pimpants, qui parsèment les ondulations du paysage autour de Québec, sont habités par de bonnes gens qui s'entêtent à perdre leur temps et leur argent à peindre et à blanchir leurs demeures, excitant le mépris et la dérision du petit fermier de l'Ontario, à qui la nature a refusé ou chez qui le sang

écossais a oblitéré ce sens primitif de l'harmonie qui est si répandu chez le paysan de l'Europe continentale. Insouciant de la critique, le Franco-Canadien continue à bâtir des maisons d'un étage avec de longs toits recourbés dépassant largement les murs et formant souvent l'abri d'une large véranda. Il raffole aussi des lucarnes et de tous ces détails de construction pittoresques, mais coûteux, honnis du colon anglo-saxon qui sait que la maison rectiligne à deux étages, avec une porte au milieu et le moins de toit possible, est le seul modèle qu'un homme pratique et sensé puisse approuver : le fermier d'origine anglaise pousse même l'amour de la laideur jusqu'à laisser sa vilaine bâtisse supporter les intempéries sans peinture ni blanc de chaux, ce qui va justement à l'encontre de son esprit d'économie. Dans certains districts primitifs de l'Ontario oriental, on voit des régions entières couvertes d'affreuses baraques à côté desquelles les cabanes moins prétentieuses en troncs d'arbres paraissent presque jolies. L'*habitant* franco-canadien est peut-être ignorant et réfractaire au progrès, mais il a du moins meilleur goût. A la ville, au village et à la campagne, il n'épargne pas les couleurs et, généralement, l'effet produit est charmant.

Un des détails les plus suggestifs de Québec est le Chien d'Or, représenté sur la façade d'une maison de Mountain street, au centre de la ville haute, mordant un os, avec la devise :

> Je suis un chien qui ronge l'os :
> En le rongeant je prends mon repos.
> Un temps viendra qui n'est pas venu
> Que je mordrai qui m'aura mordu.

On raconte que cet emblème fut placé d'abord au-

dessus de sa porte par un riche négociant du nom de Philibert, à l'intention de l'intendant Bigot et de sa bande. L'os représentait naturellement la situation du Canada à cette époque et le chien figurait Bigot et ses rapaces associés. Bigot se vengea en faisant assassiner Philibert.

Nous n'avons pas encore parlé des allées ombreuses et des verts gazons des Jardins du Gouverneur, promenade publique qui domine la terrasse Dufferin et où s'élève le monument qui unit si éloquemment les mémoires glorieuses de Wolfe et de Montcalm ; ni de l'Hôtel-Dieu, cet énorme bâtiment fondé en 1654 par la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, mais construit à plusieurs époques, moitié couvent, moitié hôpital, où des religieuses soignent chaque année des milliers de malades ; nous devons mentionner aussi l'Hôpital général, au nom plus prosaïque, mais qui est pourtant une antique et importante fondation, élevée sur le terrain où les Récollets reçurent les missionnaires jésuites en 1625. Situé au delà de la ville basse, près du Saint-Charles, il joua un grand rôle lors du siège de la ville, recevant les malades et les blessés des deux armées qui y étaient soignés avec un égal dévouement.

Québec est bien desservi par les chemins de fer. Sur la rive septentrionale se trouve le terminus du *Pacifique Canadien* (C. P. R.) qui arrive à Montréal ; puis la ligne du lac Saint-Jean qui s'en va vers le nord-est dans le cœur de la province ; un petit chemin de fer suit le fleuve jusqu'à Montmorency et Saint-Anne, pèlerinage fameux. Sur la rive méridionale, le *Grand Tronc* rivalise avec le *Pacifique Canadien*, mais sa route est plus sinueuse : il se termine à Lévis d'où part l'*Intercolonial* vers le Nouveau-Brunswick et la Nou-

velle-Ecosse. Une troisième ligne part de Lévis vers le sud, dans la direction de Sherbrooke et des Cantons de l'Est.

Quant aux grandes routes rayonnant autour de Québec, elles sont convenables, mais au delà des faubourgs, elles sont meilleures pour les voitures que pour les cyclistes. La plus fréquentée est la route Saint-Louis qui, comme nous l'avons vu plus haut, traverse les plaines d'Abraham et se dirige vers Sillery et Cap Rouge. De plus, pendant sept ou huit kilomètres encore, elle est bordée de délicieuses propriétés, vastes et boisées, s'étendant généralement jusqu'aux rives à pic du Saint-Laurent et d'où l'on jouit de magnifiques points de vue sur le fleuve, en amont et en aval.

Il y a, au Canada, quantité d'agréables résidences champêtres, généralement modernes, et dans des sites choisis pour leur beauté, mais qui ne vivent jamais, il faut se le rappeler, du rapport des champs avoisinants. Entre toutes, les vieilles demeures près du Saint-Laurent, au-dessus de Québec, en dehors de leur situation unique, ont un caractère particulier ; un certain nombre d'entre elles remontent au dix-huitième siècle et sont le foyer d'hommes et de familles qui ont joué un rôle dans la vie politique et sociale du pays depuis la conquête anglaise.

La Grande Allée sur laquelle s'ouvre l'entrée de la plupart de ces domaines se transforme bientôt en route rurale au delà des plaines d'Abraham. On peut faire une agréable excursion d'une vingtaine de kilomètres en allant en voiture à Cap Rouge et en revenant par le village de Sainte-Foy et la porte de Kent. La route est charmante, surtout aux premiers jours de l'automne. L'épinette, peut-être parfois un peu trop dominante dans les paysages du Bas-Canada, cède ici assez

souvent la place au feuillage plus riche de l'érable et de l'orme, du frène et du chêne qui ombragent la route. On aperçoit de place en place le fleuve par des échappées traversant les bois et les parcs. Cette longue promenade fait passer le visiteur dans la région la plus anciennement colonisée du pays. En revenant vers Québec, on distingue, par delà les détours du Saint-Charles, les villages de Lorette et de Charlesbourg, groupés sur le vert tapis de la vallée, les hauteurs boisées des Laurentides, s'élevant derrière et fuyant ondulées vers la région des lacs et des cours d'eau.

Lévis, qui garde l'autre rive à l'étranglement du fleuve, est, au contraire, en fait, une ville neuve et comprend avec ses faubourg plus de dix mille habitants. D'immenses bâtiments religieux, séminaires, monastères et églises semblent dominer même cette ruche d'industrie moderne qui s'occupe surtout du commerce des bois. Des bacs relient constamment les deux villes; mais le but principal d'une visite à Lévis, si ce n'est d'aller voir les chutes de Chaudière, situées à une dizaine de kilomètres, est de contempler le panorama saisissant qu'offre Québec de ce point de vue.

La rive nord, à partir de l'embouchure du Saint-Charles, est occupée par la vieille seignerie de Beauport; des trains fréquents mènent au village de ce nom, où l'on peut visiter l'emplacement du vieux manoir, maintenant incendié, qui abrita le quartier général de Montcalm pendant tout le siège.

Si les chutes de Montmorency se trouvaient au milieu d'un désert et ne rappelaient aucun souvenir historique, elles seraient tout de même fameuses : c'est un magnifique spectacle que cette rivière tumultueuse se précipitant du haut d'une falaise de 80 mètres dans une cuvette bouillonnante. De la plate-forme bâtie pour

les nombreux touristes, à peu près à mi-hauteur de l'abime, on a une vue superbe de la cataracte. Au temps où Québec était dans tout l'éclat de sa vie mondaine, les chutes de Montmorency étaient un lieu de réunion très fréquenté en hiver, et les cônes de glace, formés par l'écume s'élevant à une grande hauteur, faisaient la joie des tobogannistes; mais on détourne maintenant de la rivière, pour alimenter l'électricité de la ville, une masse d'eau assez grande pour rendre ces cônes insignifiants.

Au-dessus des chutes se trouve un pont sur lequel passe la grand'route qui va vers Sainte-Anne; si on le traverse et que l'on se promène sur la droite dans les champs qui descendent en une pente verdoyante vers le Saint-Laurent, on retrouve des traces du camp de Wolfe. Au milieu de maisons plus modernes, s'élève la ferme dans laquelle le jeune général passa de longs jours, consumé par la fièvre et l'impatience, avant de décider ce mouvement par le fleuve qui retourna complètement la situation et changea peut-être l'histoire du monde. On ne connaît généralement pas cette chaumière longue et basse, type d'habitation franco-canadienne, qui n'est pas mentionnée dans les guides; mais on la retrouve facilement sur les vieux plans militaires et on la reconnaît à ce fait que c'est la seule vieille maison de la localité. La même famille l'a toujours habitée depuis cette époque et, bien que ce soient des paysans sans instruction, ils ont suffisamment conservé la tradition de cet épisode pour vous montrer l'endroit où se trouvait le lit du général, dans un immense grenier, sous un toit de poutres antiques, dans un fouillis pittoresque de rouets et autres vieilleries rustiques.

Au delà de ce pont, la Montmorency est une rivière

large, rocheuse et agitée, bordée de bois et qui coule dans un très joli paysage.

Après Montmorency, le petit chemin de fer suit la rive du Saint-Laurent vers Sainte-Anne-de-Beaupré, à 24 kilomètres plus loin, lieu célèbre dans l'histoire de l'Eglise franco-canadienne et pèlerinage bien connu dans toute l'Amérique du Nord. Sainte-Anne est un bourg situé juste en face de la pointe la plus éloignée de l'île d'Orléans. L'église, où défilent annuellement environ cent cinquante mille pèlerins qui viennent y chercher la guérison de leurs maux, est moderne mais belle. Elle est pleine de béquilles et d'ex-voto. Le jour de la fête de la sainte, une foule énorme, venue par chemin de fer ou à pied, remplit le pays; mais il faut dire qu'elle est très mélangée et que fidèles et profanes, paysans superstitieux et curieux incrédules se mêlent en une seule foule remuante.

Tout autour de Sainte-Anne s'étend un charmant pays, arrosé de jolis cours d'eau rapides qui descendent des Laurentides, couvert de champs, de vergers, de pâturages et de fermes, appartenant depuis des générations aux mêmes propriétaires dépourvus d'ambition et contents de leur sort, et donnant, comme tout le Canada français, cette impression qu'il est occupé par une race qui appartient au sol.

Le Canada anglais se plaint que les Français prennent pour eux seuls, dans leur langage habituel, le nom de Canadiens; ce fait est, du reste, exact, mais on ne peut guère s'attendre à voir un peuple renoncer à cette appellation antique après l'avoir portée si longtemps exclusivement. Le patriotisme de l'Anglo-Canadien n'a rien de local, il n'a de limites que celles de la Confédération : il ne s'attache guère à son village, et le sol ou la force hydraulique de la Colombie britannique lui

semblent aussi bons que ceux de l'Ontario s'ils répondent mieux à ses besoins. Pour le plus illettré des Anglo-Canadiens, le *vieux pays* d'où est venu son grand-père représente quelque chose. Au contraire, le Franco-Canadien a perdu tout lien avec sa race originaire : l'*habitant* n'a pas de *vieux pays*. On a essayé par des moyens artificiels, mais en vain, de lui prouver qu'il devrait s'intéresser à ce qui se passe à Paris et dans la France moderne ; mais si l'on songe dans quelles conditions et par qui le Canada français fut colonisé et comment la France le traita jadis, si l'on se rappelle qu'il n'y eut plus d'immigration effective après le dix-septième siècle, si l'on évoque la conquête anglaise et, enfin, la Révolution française, il faut bien reconnaître la force des liens qui unissent les classes actives de l'Ontario avec la Grande-Bretagne et l'absence complète de semblables liens entre le Canada français et la France. Quand un Anglais, du type qui ne saurait s'acclimater, arrive au Canada, il est souvent en butte à des plaisanteries ; mais dans les rares occasions où un représentant de la vieille France et surtout un Parisien se rend dans les districts ruraux de la province de Québec, les critiques dont il est l'objet et celles que ce milieu lui inspire sont bien autre chose encore.

Il ne saurait être question de décrire ici avec quelque détail une province grande comme l'Angleterre et la France réunies, mais la vie champêtre y est assez uniforme pour nous permettre d'en donner une idée générale. Embarquons-nous donc de Québec sur un grand vapeur de la Compagnie Richelieu et Ontario, et descendons le fleuve pendant 150 kilomètres jusqu'à la baie Murray.

Le panorama le plus saisissant de la vieille cité est

celui que l'on a de la rivière, surtout le soir, alors que ses tours, ses clochers et ses remparts se détachent haut dans le ciel sur le fond embrasé du soleil couchant et que les détails moins pittoresques sont noyés dans une ombre favorable. Mais le coup d'œil est très beau aussi par un matin d'été, alors que l'on glisse vers l'île d'Orléans sur le pont d'un des confortables vapeurs de cette ligne qu'empruntent la plupart des voyageurs qui descendent le fleuve. C'est un bateau du genre américain, sorte d'hôtel flottant, permettant de ne pas se soucier du froid ou de la pluie ; toutefois, on ne peut éviter le mal de mer si l'on y est sujet, mais le mauvais temps est rare par la belle saison.

Le bateau longe d'abord les rives fertiles de l'île d'Orléans, couvertes de villages aux vives couleurs, d'églises imposantes et de bois touffus. Derrière, sur les pentes, on aperçoit des fermes bien tenues et riches, d'aspect pittoresque et prenant souvent l'allure de vieux manoirs seigneuriaux. Dépassant les marécages de la pointe de l'île, le vapeur se rapproche de la rive nord du fleuve : pendant une cinquantaine de kilomètres, les Laurentides, couvertes d'un épais manteau d'épinettes, de bouleaux et de cèdres, semblent sortir de l'eau et s'élèvent à des hauteurs imposantes : le Mont Tourmente et le cap Gribaune atteignent 600 mètres, et plus loin Les Eboulements dépassent cette altitude.

Elles sont sauvages et imposantes, ces murailles de calcaire, auxquelles les résineux s'agrippent si denses qu'ils laissent à peine entrevoir de place en place le roc dénudé et les minces cascades qui semblent suspendues à leur flanc comme des fils d'argent. Plus loin, la rive opposée devient indistincte et disparaît derrière l'Ile aux Coudres, que cultivent

des fermiers de l'Université Laval à qui elle appartient ainsi que toute la rive jusqu'à l'île d'Orléans : ces gens passent pour être encore plus en retard que le reste de leurs compatriotes. A la baie Saint-Paul, la muraille s'entr'ouvre et laisse apercevoir une ville importante et des plateaux couverts de fermes, s'étendant au loin vers les montagnes bleuâtres. Encore 40 kilomètres et la Malbaie, comme la dénomma Champlain, la baie Murray, comme on l'appelle aujourd'hui, s'ouvre aux regards, peuplée de villas d'été de tout genre, depuis la cabane en bois à deux pièces jusqu'au château imposant du riche Américain.

Au milieu, là où la rivière Murray, claire et rapide, se précipite dans des bas-fonds, se trouve le village; derrière, dans la campagne, des fermes parsèment les collines; au loin, se déroulent les chaînes des Laurentides, merveilleux pays que traverse un lacis d'étangs remplis de truites, de rivières et de forêts sauvages où l'on rencontre en grand nombre l'ours et le caribou. Mais ce qui est plus intéressant encore que le poisson ou le gibier à Murray Bay, c'est qu'on y trouve, par un piquant contraste, l'*habitant* franco-canadien encore très fruste à côté de l'Anglo-Canadien et de l'Américain qui représentent l'extrême opposé.

Murray Bay n'est pas une station balnéaire à proprement parler, car l'eau y est trop froide. On y jouit, l'été, d'un climat frais et vivifiant sous un ciel parfois couvert. On y voit surtout des Canadiens et des Américain aisés qui viennent y prendre de l'exercice et se refaire après les grandes chaleurs de Toronto et de New-York. Toutes ces stations des bords du Saint Laurent étaient autrefois fréquentées exclusivement par des Canadiens de bon ton, mais sans prétention, qui voulaient seulement se dérober quelque temps aux cor-

vées et à l'étiquette mondaines, se reposer des fatigues de la ville et vivre simplement. L'arrivée de l'élément américain dans ces dernières années a beaucoup modifié cet état de choses; étant généralement plus riche, il a imposé la mode et donné une allure plus recherchée à la vie mondaine. Le quartier de Pointe au Pic, sur le versant ouest, s'étale sur les pentes boisées qui encerclent la vallée : il est couvert de villas coquettes et variées, entourées de pelouses ombragées qui s'étendent jusqu'à la route et à ses contre-allées plantées d'arbres; plus haut, se trouvent les propriétés plus importantes des gens qui viennent passer là régulièrement leurs vacances, et ce sont principalement des Américains. La plupart de ces villas sont en bois et construites avec cet heureux mélange d'élégance et de simplicité qui distingue les créations d'architectes américains : de profondes vérandas en sont le caractère le plus apparent. Les revêtements en bois du pays qui couvrent les murs et les plafonds rappellent à l'intérieur de ces charmantes résidences d'été l'atmosphère environnante. Le terrain légèrement en pente se prête aux plantations d'arbres et au jardinage; des balcons, on découvre une jolie vue sur la baie, les promontoires qui l'encadrent, les collines et les villages éloignés de l'autre rive, et le fleuve où passent les paquebots en route pour Liverpool ou Québec.

La vie mondaine est naturellement très active, comme partout où il y a une colonie estivale permanente; deux grands hôtels offrent leurs agréments à la clientèle exotique qui vient y chercher des distractions et la santé. Les manies et les modes américaines règnent tellement dans ces stations du Bas-Canada que nous ne pourrions nous y arrêter sans nous écarter de notre sujet. Les Canadiens, tout en déplorant que la simpli-

cité ait disparu de leurs vieux coins favoris, se mettent aussi peu à peu sur les rangs.

Quand les Américains prennent un genre, ils le poussent à l'extrême : depuis quelques années, hommes et femmes au-dessous de cinquante ans, lorsqu'ils sont à la campagne, ne mettent pas de chapeaux six jours sur sept ; on les voit non seulement se promener nu-tête dans les rues et sur les coteaux, mais encore parcourir ainsi la campagne, à cheval ou en *calèche.* L'équitation est devenue depuis quelque temps très à la mode dans la haute société américaine. On recherche beaucoup les chevaux franco-canadiens, mal nourris mais robustes, et des bandes de jeunes mondains en chemise de tennis, en culotte et les cheveux embroussaillés, soulèvent la poussière sur les routes en compagnie de jeunes amazones. Ce n'est pas là la simplicité d'enfants des prairies, mais tout le contraire ; et cette mode n'a rien à voir avec le climat qui, à Murray bay, est à peu près le même que celui du sud de l'Angleterre. Ce n'est qu'une pose qui sera sans doute remplacée par une autre exagération. Ce ne sera plus alors l'équitation, mais on mettra des chapeaux hauts de forme pour jouer au golf ou des voiles d'auto pour marcher sur les trottoirs. Les vieux golfeurs écossais, qui respectent les saintes traditions de leur jeu favori, frémissent en voyant comment les Américains les outragent en venant jouer sans casquette et les manches de chemise roulées jusqu'aux épaules comme pour un match de boxe ou un concours de tennis.

Pourtant, il faut dire qu'on rencontre dans toutes ces villes d'eaux une société charmante et que beaucoup des plus agréables familles de Québec, de Montréal ou de Toronto viennent s'y retrouver. Le drapeau étoilé et l'Union Jack flottent alternativement sur le

toit des chalets ou au-dessus des pelouses. Les Canadiens anglais et les Américains vont aux mêmes églises, jouent sur les mêmes links, prennent part aux mêmes pique-niques; mais le Franco-Canadien est beaucoup moins en évidence, surtout dans cette classe sociale : la scission entre les deux races persiste même pendant les vacances; elles ne fréquentent pas dans des endroits différents, mais dans des points différents des mêmes endroits. Il s'est produit quelquefois de pénibles incidents en plusieurs localités, parce qu'on a arboré le drapeau tricolore très en vue à des moments inopportuns : les Anglais peuvent justement ressentir cette provocation, étant donnée l'attitude bienveillante qu'a toujours eue l'Angleterre à l'égard des Franco-Canadiens. Le drapeau tricolore considéré en lui-même comme un emblème fait plutôt sourire ici, car il symbolise exactement le contraire de ce qu'est un Franco-Canadien; lui donner le sens d'une manifestation serait plutôt mesquin.

L'histoire du vieux village de Murray Bay et de ses alentours est excessivement pittoresque. Lors de l'annexion du Canada à l'Empire britannique, c'était une seigneurie assez peu peuplée qui, par suite du départ ou de la mort de son seigneur, était devenue bien de la couronne d'Angleterre. Aucun autre domaine ne fut octroyé, après cette date, sous le régime féodal, et les seigneuries de la Malbaie furent, avec l'exception de celles de Gaspé, les seules qui revinrent jamais au roi d'Angleterre. Elles furent concédées par le général Murray, qui commandait alors Québec, à des officiers écossais de la garnison, le lieutenant Nairn et le major Fraser. L'un eut en partage la rive occidentale de la Murray, l'autre la rive orientale, chaque seigneurie ayant environ trois lieues de large et sept de profon-



La baie Murray.

deur. Ils élevèrent chacun leur manoir de chaque côté du petit port vers 1761, et, jusqu'à ces dernières années, leurs descendants ou héritiers les habitaient encore. Les bâtiments ont été reconstruits en totalité ou en partie, mais le décor n'a pas changé, et les grands arbres qui les entourent conservent à ces demeures reliques de la féodalité canadienne, leur dignité et leur intérêt.

Mais l'histoire offre un côté plus curieux encore. Lorsque les deux officiers vinrent s'installer dans la Malbaie, il n'y avait là qu'une population française très clairsemée; aussi, lorsqu'ils quittèrent l'armée, beaucoup de leurs hommes les accompagnèrent; ils leur accordèrent volontiers des terres sur leurs domaines. Ces sous-officiers et caporaux dévoués, presque tous Ecossais et célibataires, s'établirent dans cette vallée écartée au milieu des habitants français et naturellement y recrutèrent bien vite des épouses. Leurs enfants et surtout leurs petits-enfants, comme il était inévitable, oublièrent la langue de leurs pères et devinrent de vrais Franco-Canadiens. Les familles, dont tous les noms existent encore, furent complètement absorbées par leurs voisins français. Le principal notaire de Murray Bay, en même temps député du district à la Chambre basse d'Ottawa, nous a montré les vieux plans des deux seigneuries, avec les premiers cadastres; à ce propos, il est bon de rappeler au lecteur que le caractère principal du paysage franco-canadien est l'étroitesse et la longueur des champs et des propriétés. Le système français de cadastre et de répartition différait complètement de celui qui a été pratiqué depuis au Canada anglais et aux Etats-Unis. Ce dernier divise le terrain en carrés, de sorte que les fermes qui se trouvent généralement vers le milieu sont isolées

les unes des autres. Les Français, au contraire, avaient divisé le pays comme on lotit une ville : une façade étroite sur la route ou sur le fleuve, avec une bande étroite et très longue s'étendant par derrière, méthode qui est très favorable au développement des relations sociales, mais gênante pour la culture. Quand ces premiers lots, qui bordaient la route ou la rivière, étaient complètement occupés et défrichés, on ouvrait à leur extrémité une route de l'autre côté de laquelle on divisait de nouveau le terrain. Comme les Franco-Canadiens n'émigrent pas, on a dû, en raison de l'accroissement de la population, subdiviser les domaines, de sorte qu'en suivant les routes, on aperçoit de chaque côté des bandes très étroites disparaissant au loin. Cette méthode a le grand avantage d'éviter cette impression réellement pénible de solitude que l'on éprouve dans les régions neuves de la colonisation anglo-canadienne

Le système seigneurial, qui comportait beaucoup de complications, languissait encore en 1857, époque à laquelle il fut aboli par une loi, contre des compensations. D'ailleurs, peu de seigneurs avaient conservé, dans la première moitié du dix-neuvième siècle, le genre de vie conforme à leur qualité : quelques-uns étaient bien à la tête de la société de Québec ou de Montréal (il n'y eut jamais de vie mondaine dans les campagnes), mais beaucoup étaient hommes de loi, meuniers ou boutiquiers; certains travaillaient à la terre ou étaient ouvriers. « La noblesse et les seigneurs, écrit M. Lambert qui est une grande autorité en ce qui concerne les premières années du dix-neuvième siècle dans le Bas-Canada, avaient presque complètement disparu dans la masse du vulgaire; leurs domaines et leurs seigneuries avaient été partagés entre leurs enfants ou

étaient tombés entre les mains de riches négociants anglais. »

Sans exposer ici les mystères du franc-alleu et de la censive, des propres, des lods et ventes, nous dirons seulement que le seigneur avait un moulin où ses tenanciers venaient moudre leur grain contre une redevance d'un quatorzième; il possédait des terres non louées dont il pouvait disposer à son gré, les laisser en friche ou les cultiver, et des terres qu'il louait contre une somme très minime qui lui était versée en espèces ou en nature. Quand cette situation désuète et presque grotesque fut abolie, les tenanciers purent se libérer de leurs loyers pour une somme fixe, généralement très basse, en moyenne cent vingt-cinq francs environ. Pourtant, un certain nombre de fermiers ne voulurent pas devenir propriétaires à si peu de frais et préférèrent continuer de payer le loyer annuel de leur ferme à leur seigneur, en moyenne cinq francs par an, redevance qu'il est encore, paraît-il, très difficile de toucher, non pas pourtant que ces fermiers soient pauvres.

Le vieux village de Murray Bay, reverni à neuf par les dollars américains et canadiens, est formé d'une rue le long de la rivière, bordée de boutiques, de bureaux et de maisons particulières d'un coup d'œil pittoresque avec leurs couleurs variées, leurs pignons et leurs galeries que frôlent les branches feuillues des érables; les habitants regardent placidement passer les touristes anglo-saxons se rendant à la Pointe au Pic, avec une expression impénétrable. Au-dessus de la porte du pharmacien se balance encore l'enseigne du pilon et du mortier; la boutique du tailleur est indiquée par une paire de ciseaux peinte en noir sur une plaque jaune. Même les notables du bourg ont beau-

coup de mal à parler anglais; quant à la population, elle ne prétend même pas en avoir une idée.

De l'autre côté de la rivière que traverse un pont suspendu, les collines que longe la route riveraine sont revêtues de bois magnifiques qui entourent les demeures seigneuriales de Cap à l'Aigle. Le village du même nom rappelle sur une échelle plus modeste Murray Bay ou plutôt Pointe au Pic. L'endroit est moins à la mode et, par suite, certains le trouvent plus agréable, d'autant que la vue, de ces hauteurs, y est encore plus belle. Il est fréquenté presque exclusivement par des Canadiens, et le drapeau anglais flotte presque sur toutes les villas et les habitations. On fait, le soir, sur le Saint-Laurent, beaucoup de pique-niques d'où l'on revient au clair de lune. Dans ces occasions, on prépare sur le rivage de grands feux de joie, faits des débris de bois flottants que le fleuve y dépose, et lorsque le brasier éclaire de son flamboiement la surface de l'eau et les bois, en même temps que les canots qui se pressent au bord de la rive, il se trouve toujours des amateurs pour chanter tout un répertoire de ballades franco-canadiennes. Puis l'on revient à la rame ou à la pagaie, sous les étoiles, à l'ombre de la falaise qui surplombe. Voilà, avec bien d'autres distractions encore, la vie que l'on mène sur les bords du Saint-Laurent au moment des vacances.

La province de Québec offre des ressources inépuisables pour la pêche; ses rivières à saumon se louent aussi cher que celles d'Ecosse ou de Norvège; d'immenses étendues de forêts vierges, coupées de cours d'eau et de lacs remplis de truites, dans la région qui s'étend au nord du Saint-Laurent, sont louées par des clubs canadiens ou américains qui y construisent des pavillons. Il est difficile de se rendre compte de

l'énorme étendue d'eau regorgeant de truites qui existe dans la province de Québec. Non seulement il y a des quantités de lacs dans lesquels on n'a jamais pêché encore, mais il y en a beaucoup que nul n'a jamais vus et qui ne figurent sur aucune carte. On y rencontre des ours, des daims et aussi des élans (les chasseurs n'ont le droit d'en abattre que deux par saison); quant au gibier ailé, à part le canard, moins bon d'ailleurs que dans l'Ontario et le Grand-Ouest, et la fausse perdrix, il ne compte guère dans la province, pas plus qu'en général, dans les forêts canadiennes.

Montons en *calèche*, quittons la côte avec sa population cosmopolite et prenons une des routes abruptes qui remontent à travers champs la vallée de la Murray. C'est un tableau d'un caractère bien franco-canadien : la rivière limpide et agitée court sur des rapides ou tourbillonne en de sombres cuvettes, entre des rives escarpées couvertes d'aunes, d'épinettes et de saules; elle emporte de loin en loin des troncs d'arbres ou des bandes d'écorce qui tournoient dans les remous, rappelant la grande industrie canadienne et le voisinage des scieries. Des fermes bordent la route; leur aspect est peu varié : elles ont presque toujours un étage sous comble avec le toit débordant et les lucarnes. Elles sont généralement peintes en blanc avec les portes et fenêtres en couleurs vives; quelques-unes en bleu, safran ou même en vert clair. Les toits sont en bois de cèdre et souvent peints en rouge foncé. Des plantes grimpantes s'enroulent aux vérandas. Les jardins, petits, mais pleins de légumes, de fleurs et de fruits variés, sont luxuriants et revêtus de teintes vives au mois d'août; ils contiennent toujours le petit carré de tabac que chaque *habitant* fait pousser pour sa consommation personnelle. Mais c'est surtout du foin qu'on

récolte dans les champs voisins. On entend parfois le cliquetis d'une faucheuse à travers les herbes et le trèfle; pourtant, dans ces cantons arriérés, on voit plutôt les hommes se courber sur la faux de l'ancien temps et les femmes lier le foin en petites bottes sur la prairie. Les granges et les fours à cuire en plein air sont très pittoresques et uniques en leur genre dans l'Amérique du Nord : les granges, faites de troncs d'arbres, sont longues et basses et couvertes de roseaux qui ressemblent à du chaume; le four, souvent construit en face de la maison, de l'autre côté de la route, est d'une forme étrange et fait songer à un mammouth qui se serait glissé sous un abri en plein vent il y a des siècles et s'y serait pétrifié.

Le pays est presque complètement déboisé jusqu'au pied et même parfois presque jusqu'au sommet des collines. Mais alors commencent d'immenses forêts de pins qui, couvrant toutes les ondulations du terrain de leur vert manteau, ne se fondent au loin en teintes grises et bleuâtres que là où de plus hautes montagnes se découpent sur le bleu étincelant du ciel canadien. Le premier plan a l'aspect des vieilles civilisations. Les prés tranquilles, dépouillés depuis des générations de la rudesse des terres nouvellement défrichées; les petites fermes pittoresques, où une propreté très digne s'allie à des conceptions primitives; les mœurs figées, en quelque sorte, des gens qui les habitent, tout cela ne fait que donner plus de grandeur à ces montagnes sauvages et mystérieuses et les rendre plus impressionnantes.

Les routes sont acceptables par un temps sec, mais, après la pluie, elles sont gluantes et les pentes sont extrêmement rapides. Ici, de même que dans les provinces anglaises, les fermiers ne vont pas à cheval

comme en Angleterre; l'*habitant* et sa femme circulent en *calèche* ou en buggy, et tout le travail de la ferme se fait sur de petites charrettes à deux roues. Au mois d'août, on en rencontre des files, chargées de caisses pleines de myrtilles et conduites par leurs petits propriétaires nerveux, aux cheveux bruns, se rendant de la campagne aux stations balnéaires. Ces *habitants* ont la politesse dans le sang, et la façon dont ils soulèvent leur chapeau en disant bonjour à un étranger est bien faite pour surprendre l'Américain ou le Canadien anglais habitué aux manières brusques de l'Ouest. On voit aussi des hommes et des femmes faire la moisson avec les antiques faucilles. Bien mieux, nous avons rencontré un colporteur qui se traînait de maison en maison, courbé sous une cargaison de rouets; du reste, le drap tissé par les habitants trouve beaucoup d'amateurs parmi les étrangers. C'est peut-être là, à quelques kilomètres dans l'intérieur des terres, que l'on rencontre la naïveté provinciale la plus parfaite de toute l'Amérique du Nord. On raconte qu'un habitant d'un village de ces cantons retirés, apprenant que le roi Edouard venait de monter sur le trône, s'écria : « Mon Dieu, il va avoir du fil à retordre avec Laurier! » Que l'anecdote soit plus ou moins authentique, elle est cependant absolument typique.

La qualité du terrain est de second et même de troisième ordre dans toute cette région située au nord du fleuve : en général, elle n'égale pas celle de la rive méridionale ou du haut Saint-Laurent; on y récolte surtout du foin, comme nous l'avons dit plus haut. Les émigrants anglais ne s'y arrêtent naturellement pas. Il est curieux de remarquer, au point de vue de la situation économique du Canada rural, que beaucoup de propriétés sont hypothéquées et souvent au profit d'un

voisin plus prospère. On ne peut évidemment tirer une règle générale de quelques cas particuliers, mais on peut se risquer ici plus sûrement à le faire que dans la plupart des autres pays. Les Canadiens français sont des fermiers quelconques. L'*habitant* est loin d'être paresseux; il est même assez industrieux, mais il travaille à sa façon : il n'a pas l'idolâtrie du travail manuel et ne se fait pas un crime de se reposer un instant comme l'ont toujours fait les fermiers de l'Ontario pour leur bien, mais quelquefois aussi à leur détriment. D'avril à octobre, c'est-à-dire tant que la saison le lui permet, il travaille à la ferme du matin au soir, mais cependant moins vite et pas aussi habilement que l'Ecossais de l'Ontario. En hiver, la rigueur de la température lui interdit toute occupation extérieure. Il a relativement peu de bétail à soigner et il ne quitte pas sa maison pour chercher du travail dans les chantiers d'abatis avec ses chevaux, comme le font si souvent ses voisins anglais. Il y a des milliers de Franco-Canadiens, il est vrai, dans le commerce des bois et des milliers vont chercher un travail régulier dans les usines et manufactures de la Nouvelle-Angleterre; mais le fils de fermier, qui hérite de la ferme paternelle, regarde l'hiver comme une saison de repos et de distractions.

Il n'y a peut-être pas de gens qui se laissent autant vivre que les Canadiens français : d'abord, ils se contentent de ce qu'ils ont, ce qui est naturellement un grave défaut aux yeux des Américains; de plus, ils n'ont guère d'instruction. On dit qu'ils se chauffent trop en hiver, avec de grands poêles dans de petites pièces et sans aucun souci de la ventilation. Des Canadiens anglais qui y vont au printemps répètent que leurs enfants sont pâles et ont l'air maladif à cause de cela, après

l'hiver; la petite vérole, quoique bénigne, y est extrêmement répandue. Ils ne lisent pas, mais passent les longues soirées d'hiver à chanter et à danser; le répertoire de chansons, quoique assez restreint, ne lasse jamais le villageois prisonnier de la neige. « La claire fontaine » a toujours sa vogue de jadis et même « Malbrouck s'en va-t-en guerre », apporté sans doute par les soldats de Louis XV.

L'église paroissiale est presque aussi grande et décorée dans ces cantons perdus que dans les villes des bords du Saint-Laurent. Quels que soient la pauvreté du sol ou l'éloignement, du moment qu'il se trouve des fidèles, elle se dresse imposante et bien en vue, avec son clocher doré et son large toit, ses murs soigneusement peints à l'extérieur et couverts de peintures ou de boiseries sculptées à l'intérieur. Le clergé lève sa dîme, dont la perception est contrôlée par l'Etat.

Mais, dans un pays où toute la population rurale est ardemment catholique, il y a, pour recueillir les taxes, est-il besoin de le dire, des moyens presque aussi efficaces que l'action judiciaire.

La dîme fut, dans les premiers temps, réduite au vingt-sixième des grains. Les paysans, naturellement, cherchèrent à tourner la difficulté en faisant pousser du foin, mais l'Eglise riposta à cette ruse en faisant étendre la taxe non seulement au foin, mais encore au bétail. Toutefois, le curé et ses ouailles peuvent s'entendre autrement si les ressources sont limitées, d'autant que le clergé reçoit de nombreuses subventions sans parler des revenus de l'Eglise en fonds d'Etat. Il y a, en outre, une taxe de deux dollars sur les adultes qui ne possèdent pas de propriété imposable. Les Anglo-Canadiens répètent souvent que la moitié

des fermes du Bas-Canada a été hypothéquée pour bâtir les églises. C'est là l'exagération d'un fait réel. Il est vrai que l'Eglise canadienne a prélevé et prélève toujours beaucoup d'argent à cet effet parmi les fidèles, mais sa domination, quoique très effective, semble offrir peu de prise à la critique. Comme on ne rencontre pas dans ces provinces d'indigence véritable et que les produits nécessaires à la vie s'y trouvent en abondance, l'habitant arrive tant bien que mal à payer ses redevances à l'Eglise, mais il ne faut pas oublier que sa religion, ou du moins les formes qu'elle revêt, font partie de sa vie : c'est surtout le protestant à demi instruit qui, par ignorance et manque d'imagination, se complaît à s'apitoyer sur son sort.

En tout cas, la réputation du clergé franco-canadien, malgré ses préjugés et quelque étroitesse d'esprit, est excellente. Comme ceux d'Irlande, les prêtres canadiens sont presque tous d'origine rurale. Ils sont plus instruits, croyons-nous, que leurs collègues irlandais : ils mènent leurs ouailles comme ceux-ci, mais sans agir dans une atmosphère d'âpre lutte de parti, car ils ont le champ libre. Les mènent-ils avec la sympathie loyale que la bienveillante attitude de l'Angleterre devrait leur inspirer ? Cette question se rattache à celle très vaste et complexe des sentiments franco-canadiens à l'égard de la métropole, question que nous examinerons plus loin.

CHAPITRE IV

Une population attachée à son sol. — L'émigration franco-canadienne. — La pêche au saumon et à la truite. — Les pulperies. — Les ouvriers des chantiers. — Les *Cantons de l'Est*. — De Québec à Montréal. — Trois Rivières.

Les propriétaires actuels de ce qui reste des anciennes seigneuries, qui leur appartiennent par héritage ou vente, possèdent souvent encore les terres non défrichées et forestières de ces domaines. Des amateurs de chasse, locataires des forêts de l'Etat, viennent souvent aussi leur louer les parties éloignées de ces propriétés. L'Eglise, de son côté, possède environ un tiers des terres les plus accessibles de la province, estimation approximative qui donnera au lecteur une idée de sa richesse; pourtant, lorsque l'on se propose d'édifier une nouvelle église, c'est toujours au paysan que l'on demande la plus grande partie des fonds. Un *referendum* a lieu dans la paroisse ou le canton et, si la majorité est favorable, les autres doivent obéir sans se plaindre et payer. Ces subventions, quoique équitablement réparties, sont forcément assez lourdes : le seul moyen de les éviter est de se faire protestant, expédient auquel, nous sommes heureux de le reconnaître, l'habitant a rarement recours. Toutefois, il y a quelques

années le fait se produisit d'une façon très en vue un seigneur avait voté avec la minorité dans un cas semblable; mais comme, circonstance devenue très rare maintenant, il possédait presque tout le pays que l'église projetée devait desservir, c'est à lui qu'incombait la charge de verser presque tout l'argent. Si jamais il y eut une excuse à une défection, c'était bien dans cette circonstance. En tout cas, le seigneur se fit protestant et laissa en plan le clergé du pays n'ayant pour fiche de consolation que le souvenir de l'éphémère majorité.

Il y a un nombre considérable de catholiques irlandais dans la province : nous avons déjà décrit leur attitude envers les Français dans le précédent chapitre. Ils ne se mêlent guère à eux et ils ont généralement leurs propres prêtres sous un évêque français.

Un des traits caractéristiques de la vie franco-canadienne que nous n'avons pas encore mentionné est l'émigration continue de l'excédent de la population vers les manufactures de la Nouvelle-Angleterre; la fecondité des familles est, en effet, proverbiale. Etre père de vingt-deux enfants n'est pas considéré comme une chose extraordinaire. La recommandation faite par Louis XIV aux colons de croître et de se multiplier s'est transmise de générations en générations, et il y a quelques années une loi a été votée, renouvelée d'une autre très ancienne, qui concède quarante hectares de terre à tout citoyen père de douze enfants. Comme la race est très sociable, les Canadiens français n'ont jamais beaucoup aimé à déserter les champs de leurs ancêtres et à s'enfoncer pour toujours dans les bois, loin de leurs amis et de leurs prêtres, comme les Anglais. Aussi la propriété est-elle très divisée. Toutefois, le morcellement des terres est beaucoup moins prononcé

qu'en France, et il en résulte une émigration immense vers les camps d'abatis du Canada et les villes de la Nouvelle Angleterre, où ils vivent groupés, conservant leur langue et leurs coutumes. Une de ces villes en abrite une colonie de neuf mille sur une totalité de douze mille habitants. Mais ils ne disent jamais adieu à leur pays natal comme les Anglo-Saxons ou les Anglo-Canadiens qui émigrent aux Etats-Unis, et ils ne se font généralement pas citoyens américains. Ils restent attachés de cœur aux grands pâturages, aux villages et aux clochers de leur vieux Québec. Quand ils ont dans leur poche la paye de quelques mois, il leur arrive de revenir voir leurs amis pour s'amuser un peu avec eux, et lorsqu'ils ont mis de côté une bonne partie de leur salaire de plusieurs années, ils reviennent définitivement. D'autres partent seulement pour gagner de quoi libérer les champs paternels d'une hypothèque; ils louent la terre à un voisin, ferment la maison, vont travailler dans la Nouvelle-Angleterre et reviennent, lorsqu'ils peuvent payer leurs dettes, reprendre leur ancienne vie dans leur vieille maison. On voit assez fréquemment des demeures fermées et désertes pour cette raison. Bien que frugal et assez économe, l'habitant a, en effet, le défaut de s'endetter facilement.

A propos de la division extrême des propriétés, nous savons que l'on a beaucoup exagéré cette particularité, surtout dans les livres des écrivains pittoresques traitant du Bas-Canada. Il est probable que le vieux système de cadastre français a frappé beaucoup de voyageurs de passage, la plupart des fermes n'ayant guère jamais plus d'un arpent et demi de façade sur la route. Chaque membre de la famille reçoit ou est supposé recevoir sa part de la propriété. « Je pense que

votre frère va avoir sa part », disait un de nos amis à un riche fermier, vivant à une cinquantaine de kilomètres de Québec, en parlant d'un jeune homme qui allait quitter la famille. Sur sa réponse affirmative et comme il était assez familier avec lui, il lui demanda à combien s'élèverait approximativement cette part : « Ma foi, répondit le fermier, je pense qu'il sera content avec cinq dollars. » Et ces gens, quoique illettrés, étaient très à leur aise, possédant plus de cent hectares. L'habitant, loin du voisinage immédiat des villes, ne manie jamais en espèces que des sommes infimes. L'attitude du jeune homme en question paraîtra peut-être grotesque au lecteur, mais elle est assez typique, car l'habitant arrange sa vie de telle façon qu'un billet de cinq dollars prend à ses yeux une valeur tout à fait disproportionnée avec ce qu'il représente réellement.

Cet amour du sol natal et du foyer n'est-il pas admirable? Le patriotisme dans le Haut-Canada est, certes, très vif et se développe toujours, mais il ne s'attache pas à la vallée ou aux champs des ancêtres. Aussi est-il très heureux que ce soient les Franco-Canadiens qui occupent la province de Québec. C'est très bien de sourire de leur manque d'initiative et de leur esprit arriéré, mais, en somme, leur pays qui ne peut produire que du foin a atteint un état de prospérité satisfaisant. Bien qu'il y ait de notables exceptions, la qualité du sol est quelconque et si c'étaient les Anglais qui eussent colonisé Québec dans les premiers temps, il est bien probable qu'ils l'auraient déserté en si grand nombre pour se rendre dans l'Ouest que la province se trouverait dans un triste état. En outre, les Français ont donné à ce pays un caractère et un charme tout particuliers qui sont inappréciables pour le touriste, le chasseur et tous ceux qui viennent y passer l'été.

On peut diviser en gros la province en trois régions : l'une au nord du fleuve en aval de Québec, l'autre en face, le long de la frontière américaine, la troisième à l'est de Québec, de chaque côté du Saint-Laurent. La première zone se perd au nord et à l'est dans un désert immense, couvert de montagnes et de lacs ; la deuxième forme une bande assez étroite, souvent coupée et accidentée, mais relativement assez peuplée ; la troisième, entre Québec et Montréal, comprend du côté du Nord une région sauvage et peu connue, mais elle contient les plus belles terres de fermages, mises en valeur par les fermiers franco-canadiens les plus au courant.

En visitant la vallée inférieure du Saint-Laurent, on ne doit pas négliger l'excursion du Saguenay que l'on remonte avec les vapeurs de la Compagnie Richelieu. Il y a environ 150 kilomètres de l'embouchure du Saguenay au lac Saint-Jean d'où il sort. Cette rivière fougueuse, qui a environ 1 600 mètres de large et dont la profondeur est presque inconnue, coule entre de sombres précipices qui atteignent 500 mètres de haut et qui sont trop sauvages pour porter la moindre végétation. Aucun être humain, au pied de ces murailles, ne vient rompre la solitude qui plane sur leurs flancs désolés. Aucun poisson, sauf parfois un marsouin, ne se montre à la surface de ces eaux glacées ; même les oiseaux de mer et le gibier d'eau semblent fuir l'atmosphère lugubre de la rivière. On n'y voit guère de bateaux. L'impression de grandeur atteint son plus haut point devant les deux caps Eternité et Trinité qui se dressent dénudés hors de l'eau à une hauteur de 600 mètres.

Le paysage s'adoucit aux approches de Chicoutimi où l'on prend le chemin de fer pour se rendre au lac. Celui-ci a une trentaine de kilomètres dans les deux

sens; autour de ses bords habite une population de quatre mille habitants, surtout des Français parmi lesquels beaucoup de riches fermiers. Une colonie de Finlandais s'y est aussi établie et il y a dans le voisinage une réserve d'Indiens Montaignais. La pêche y est abondante, les hôtels sont excellents et l'on y trouve des canots équipés et des guides, si l'on veut se risquer dans le labyrinthe des cours d'eau environnants. Un chemin de fer reliant le lac à la baie d'Hudson est à l'étude.

Chicoutimi est la seule ville dans cette immense région; c'est une active petite localité de six mille âmes qui se livre à l'industrie du bois; c'est également un centre ecclésiastique. Au-dessus des scieries et des chantiers, on voit s'élever, par un contraste bizarre, une cathédrale, un palais épiscopal, un grand couvent, un séminaire et un hôpital maritime. C'est un lieu de retraite et d'étude très fréquenté par le clergé canadien.

A Chicoutimi se trouve l'une des grandes usines de pulpe de bois qui, dans ces dernières années, ont tant contribué à accroître la richesse du Canada et surtout celle du Bas-Canada, moins favorisé de la nature que l'Ontario. Il y a peu d'années encore, on considérait comme sans valeur la masse énorme d'épinettes qui couvre les régions moins fertiles du pays. Pour l'industrie du bois, les communications par eau sont indispensables, pour pouvoir faire sortir les poutres des forêts par flottage, et cette industrie a toujours été l'un des gros commerces canadiens. Avant le moment où il commença à y avoir dans les prairies de l'Ouest quelques grands éleveurs et de grands agriculteurs, il n'y avait pas de rois du bétail ou du blé au Canada, mais il a eu de tout temps ses rois du bois. A l'époque



Rendez-vous de pêche.

où l'on ne s'occupait que des arbres propres à débiter en poutres et en charpentes, comme les grands pins et certaines essences de bois durs, les forêts les plus rapprochées furent vite attaquées. D'immenses surfaces furent ainsi dépouillées, non de tous leurs arbres, mais de tous ceux qui avaient une valeur marchande à cette époque.

Les chantiers s'enfonçaient toujours de plus en plus dans l'intérieur du pays qui, heureusement, est presque partout un véritable réseau de rivières et de lacs. Suivant les fluctuations du cours des bois, la grande vague de destruction avançait par bonds ou restait presque sur place. Sur ces entrefaites, les Américains commencèrent à chercher de la pulpe pour la fabrication du papier; l'industrie prit un nouvel essor. C'est de l'épinette qu'il fallait; or, il n'en restait plus guère au sud de la frontière canadienne. Les Américains commencèrent donc à en importer du Canada, ce que le gouvernement du Dominion voulut, avec une juste prévoyance, empêcher par sa législation. Les capitalistes américains, en certains endroits avec l'appoint de financiers canadiens, se mirent à construire des usines en territoire canadien, ce qui était déjà un progrès. Ils en ont établi non seulement au nord du Saint-Laurent, en aval et en amont de Québec, mais encore dans l'Ontario et même dans la Colombie britannique, représentant des millions de dollars, pour exploiter les inépuisables forêts d'épinettes. Quelques-unes fabriquent non seulement la pâte, mais le papier, ce qui est encore plus avantageux pour les Canadiens. Le marché américain est, pour ainsi dire, illimité, et déjà un ou deux journaux de Londres se fournissent directement de papier au Canada. Ce commerce de pâte de bois et de papier est l'une des plus brillantes parmi les nom-

breuses industries qui ont contribué, dans ces derniers temps, au développement tout à fait surprenant du Canada. Ces usines sont dirigées principalement par des Américains ; la masse des ouvriers est naturellement canadienne. L'énorme usine de Grand'Mère, derrière Trois-Rivières, à moitié chemin entre Québec et Montréal, emploie constamment trois cents chevaux et deux mille ouvriers. La plupart d'entre eux sont des Français, mais, ainsi que dans toutes les exploitations forestières, il y a une forte proportion d'Anglais : ils embrassent volontiers une profession pour laquelle, dans ses différentes phases, il faut une assez grande habileté. Comme pour l'abatage des bois de charpente, on les divise en camps de quarante à cinquante hommes qui tiennent les troncs prêts pour le moment où la fin de l'hiver dégage les rivières et les lacs. On les paie aussitôt après et la plupart s'en vont dépenser leur argent en libations à Trois-Rivières, Québec ou Montréal. La tempérance a fait d'énormes progrès au Canada, au cours de ces vingt-cinq dernières années, dans les autres classes de la population, mais les ouvriers des chantiers, au cœur léger, sont restés plutôt conservateurs à cet égard. On embauche alors d'autres hommes, car le flottage et la conduite des trains de bois exigent un personnel spécial.

Il existe des contrastes très intéressants entre les Français de l'Ottawa, les Franco-Canadiens et ceux des provinces éloignées de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick, les Acadiens de jadis. Ces derniers sont de braves gens, mais les Français de Québec ne comprennent pas très bien leur parler, et l'étude comparée des deux dialectes, à cause de leurs lointaines origines et des raisons romanesques de leur différence, serait très attravante pour un philologue français.

Les Français de l'Ottawa sont répandus selon les nécessités de leur profession sur près de 3 000 kilomètres, entre Halifax et Winnipeg. Tout ce qu'il peut y avoir d'insouciance, d'humeur batailleuse et débridée, et aussi de rude bonté chez un conducteur de trains de bois, trouve sa plus complète expression dans cette race errante. Leur vie tient le milieu entre celle du manœuvre et celle du matelot, avec tout ce que celle-ci comporte de romanesque, puisqu'elle se passe presque continuellement dans le désert et à lutter contre les eaux souvent impétueuses. Les batailles, quoique moins fréquentes qu'autrefois, font toujours partie de la vie de ces hommes. Ils doivent être toujours prêts à engager la lutte et ces sortes de rencontres ne sont guère moins sauvages maintenant qu'il y a trente ans. Toutefois, les Français se battent par bandes, ou si l'un d'eux est seul à se battre, il veut avoir ses amis autour de lui, non pas nécessairement pour le secourir, mais pour le soutenir moralement. Ce sont les Ecossais ou les Anglais qui vident leurs querelles sans témoins et s'adossent contre un mur pour se battre.

A l'embouchure du Saguenay est Tadousac, qui était déjà occupé par les Français avant la fondation de Québec comme poste de commerce : c'est maintenant une station balnéaire florissante avec deux ou trois pulperies, et l'extrême-pointe de la civilisation sur la rive nord du Saint-Laurent. Au sud du Saint-Laurent, au contraire, dans la grande presqu'île, elle s'étend beaucoup plus à l'est, et nulle part la vieille vie française n'est restée aussi bien conservée que dans les cantons des prospères petites villes de Rivière de Loup, Kamarouska, Cacouna et Rimouski ; la plupart de ces petites stations de la côte sont des débouchés du commerce des bois, avec des gares sur le chemin de fer inter-

colonial, derrière lequel court la chaîne assez longue mais peu élevée qu'on appelle généralement les monts Notre-Dame; plus bas encore, le long de la frontière du Maine et du Vermont, se trouve le district si particulier des *Cantons de l'Est*, sorte de morceau de Canada anglais en plein pays français, avec Sherbrooke et Richmond, deux petites villes florissantes au milieu d'un pays ondulé, couvert de merveilleuses prairies, arrosé de cours d'eau limpides et traversé par les derniers contreforts des verdoyantes montagnes du Vermont.

Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, cette région, qui ne renferme pas de grande vallée et n'est pas très heureusement située, avait été laissée en friche par les Français; le gouvernement anglais en fit établir le cadastre et la divisa en sections et en cantons formant damier, comme l'Ontario; peuplée progressivement par des loyalistes de l'Union réfugiés des Etats-Unis et par des colons d'origine anglaise, elle devint bientôt et resta une sorte d'enclave britannique au milieu de la province française de Québec, connue sous le nom de Cantons de l'Est. On y voit même encore quelques-unes des plus belles fermes du Canada, bien que l'ancienne renommée des Cantons soit un peu tombée. Comme dans l'Ontario, beaucoup d'Anglais de bonne famille et instruits s'y établirent de bonne heure; des églises, des collèges, des écoles et des villes s'élevèrent; l'étroite mais belle vallée du Saint-François se couvrit de prés et de champs de trèfle, tandis que les forêts disparaissaient des plateaux, chassées par les blés et les pâturages

Un grand nombre de fermiers américains, au début du dix-huitième siècle, attirés par ce charmant pays, arrivèrent du Maine ou du Vermont et se firent Cana-

diens. Les gens du peuple y ressemblent davantage, même maintenant, à des Américains de l'Est que ceux de l'Ontario. Le pays avait et a toujours de grands charmes ; le contour du paysage est très joli : les collines sont souvent élevées et couvertes de bois de frênes, de chênes, d'érables ou d'épinettes qui font valoir les verts pâturages qui s'étalent à leurs pieds et les fermes agréables qui les parsèment. De longues rangées de saules géants et d'ormes ombragent les routes ; en passant sur les crêtes, on aperçoit, dans différentes directions, des montagnes qui s'estompent au loin et vers le sud, à une grande distance, le fameux lac de Memphramagog, à l'ombre des pics les plus élevés du Bas-Canada. C'était, au milieu du siècle dernier, une région favorite, non seulement du fermier propriétaire de terres d'importance moyenne, mais aussi du gentleman farmer qui possède plus de terrain et une agréable maison de campagne, car le blé se vendait bien et la main-d'œuvre était abondante et assez bon marché. C'était un pays commode et plaisant pour passer sa vie au grand air, à proximité de montagnes, de forêts, de lacs et de rivières propices à la chasse et à la pêche. Mais les temps ont beaucoup changé, et les Cantons de l'Est ne sont plus aussi anglais qu'ils l'étaient il y a cinquante ans. Les jeunes gens sont partis à l'ouest vers des terres plus riches et des Français sont venus occuper toutes les fermes ainsi abandonnées. Ce n'est un secret pour personne que l'Eglise canadienne a l'ambition de recouvrer ainsi cette partie de la province au profit de la race et de la religion, pour la rendre complètement homogène.

Cette tentative semble devoir réussir en ce qui concerne la culture et les fermes ; mais Sherbrooke est tout entier adonné à la fabrication des lainages et des

toiles, et, dans ce genre d'industrie, le Franco-Canadien a moins de succès. Toutefois, une des expositions agricoles les plus fréquentées du Canada entretient toujours à Sherbrooke la vieille réputation de la culture locale. Tout près se trouve Lennoxville, joli village ombragé dans la même vallée du Saint-François, siège du collège Bishop et d'une école moderne qui a à peu près au Canada la même réputation que les écoles publiques d'Angleterre.

Les fermes sont divisées comme dans l'Ontario et non d'après le vieux système français. Les fermiers anglais n'ont plus grand profit à s'y établir, car ils réussiraient aussi bien dans l'Ontario qui a l'avantage de subir des hivers moins rigoureux que ceux de la province de Québec. Quant au gentleman émigrant qui vise surtout à vivre à la campagne sur un petit revenu, les Cantons lui offrent encore des attractions au point de vue mondain autour de Sherbrooke et de Lennoxville, au point de vue du paysage partout, au point de vue sportif également, car la chasse et la pêche y sont généralement agréables. On n'est qu'à trois ou quatre heures de Montréal par chemin de fer, à cinq heures de Québec.

Le touriste, qui connait déjà le trajet en remontant le fleuve de Québec à Montréal, peut faire un détour intéressant, en visitant la région du lac François, puis Sherbrooke, le lac Memphramagog avec son décor de montagnes, jusqu'à Montréal. Après Richmond, on traverse un beau pays plat, fertile et exclusivement français; on franchit la rivière Richelieu qui séparait les deux empires anglais et français et dont les rives furent si souvent le théâtre de luttes sanglantes. Ces terres riches et unies furent d'abord colonisées par le régiment de Carignan ou plutôt par

la seule compagnie qui resta sur place quand il revint en France en 1669. Lorsque, par un beau matin d'août, on aperçoit les vertes prairies se dérouler jusqu'au pied des collines ombreuses, comme un tapis, rayées et mouchetées des taches d'or des moutardes ou des bandes pourpres de sarrasin, avec la note gaie des fermes blanches aux toits rouges et des clochers dorés des églises villageoises, c'est un délicieux spectacle pour le voyageur. La plus grande partie du pays au sud et à l'est de Montréal offre cet aspect. Autrefois, c'était une vaste étendue de champs de blé qui approvisionnait tout le Canada et le nord-est des Etats-Unis; maintenant c'est un véritable tapis de verdure, et quand on traverse ces prairies grasses et soignées, où court entre des clôtures bien entretenues du bétail en bon état et où retentit le cliquetis des faucheuses, on ne voit pas en quoi ces régions peuvent souffrir d'être entre les mains d'un peuple soi-disant retardataire.

Sur la rive nord du Saint-Laurent également et dans le pays que le C. P. R. traverse entre Québec et Montréal, on voit beaucoup ce genre de pays plat et fertile qui porte cette empreinte non méconnaissable de l'occupation française. Les Laurentides, après s'être approchées assez près de Québec pour donner encore plus de distinction à son site, s'écartent ensuite du fleuve, en se dirigeant vers l'Ottawa, derrière Montréal. Il y a bien évidemment de loin en loin quelques terres pauvres, accidentées et sableuses, mais généralement, surtout aux alentours de Trois Rivières, on voit sans discontinuer les étroites prairies, longues de quinze cents mètres, s'éloigner de chaque côté de la route, formant des bandes de moins de deux cents mètres de large. Avoine, foin, pâturages, pâturages, avoine, foin, tel est le refrain que le train semble murmurer en roulant

à l'extrémité de ces champs. A l'autre bout, on aperçoit les maisons blanches, roses ou jaunâtres auxquelles ils appartiennent; tandis qu'à l'horizon surgissent du feuillage les clochers brillants des églises ou encore de longues rangées de peupliers de Lombardie qui dessinent au loin le contour du Saint-Laurent dont on distingue de place en place la nappe bleue sur laquelle se profile le paysage. De temps en temps, nous traversons des forêts, domaines ecclésiastiques sans doute ou portions non défrichées d'anciennes seigneuries. Puis aux alentours de Sainte-Anne, de Batiscan et de Champlain, les plaines parcourues par la brise s'étalent de nouveau pendant des kilomètres sous le ciel; le soleil fait avec les nuages des jeux d'ombre sur les étendues parallèles vertes ou dorées, illumine d'autres clochers étincelants et d'autres villages blancs; et le même refrain se poursuit, foin, avoine, pâturages, tandis que les poteaux et les clôtures des champs ouvrent et ferment brusquement à la vue leurs échappées. Beaucoup de ces petites propriétés sont dans la même famille depuis près de trois cents ans : il n'y a absolument aucune ferme anglaise dans ces régions en dehors des Cantons de l'Est, excepté une colonie de Loyalistes de l'Union, près du lac Champlain.

Trois-Rivières, fondée en 1618, est la plus vieille cité du Bas-Canada après Québec; c'est la troisième ville pour la population après Sherbrooke, mais elle n'a que 13 000 habitants. Elle avait autrefois un gouverneur français particulier et on y voit encore de très vieilles maisons. Elle est située à l'embouchure du Saint-Maurice, à l'endroit où s'arrête la marée. Les Laurentides, qui ferment la vallée du Saint-Laurent, sont à une cinquantaine de kilomètres au nord : c'est le commencement d'une région très riche en bois de charpente, dont

Trois-Rivières est le grand entrepôt. Le chasseur et le touriste peuvent faire également de cette ville le point de départ d'un grand nombre d'excursions à travers des contrées sauvages aux paysages admirables. Trois-Rivières est enfin le centre de grands gisements de minerai de fer, et il est permis de penser que cette circonstance lui fera prendre, quoique tardivement, un grand développement. C'est une ville très française; la population anglaise, que l'on rencontre généralement très nombreuse là où font prime l'énergie et les capacités commerciales, atteint à peine cinq cents habitants.

CHAPITRE V

Montréal. — Ses banques. — Les hivers canadiens. — Les Ecossais au Canada. — Français et Anglais à Montréal. — Les Franco-Canadiens et l'Angleterre. — Agréments de la vie mondaine. — La vie de campagne autour de Montréal. — Les rapides de Lachine.

Différant en cela de son ancienne rivale, Montréal s'étend presque en entier sur une pente douce, mais sa situation est, dans son genre, presque aussi belle que celle de Québec, car, bien qu'il touche le fleuve, ses quartiers modernes commencent à s'élever sur le versant du Mont Royal qui forme derrière lui un fond si pittoresque.

L'endroit où Montréal est établi fut découvert et même occupé un court espace de temps par Jacques Cartier en 1535. En 1611, au moment où Champlain fondait réellement le Canada français, il devint une station de commerce pour se transformer, en 1641, en un établissement définitif par l'initiative d'un groupe d'enthousiastes venus de France et qu'inspiraient des voix et des visions mystérieuses. Maisonneuve était leur chef, accompagné d'une femme dévouée à l'entreprise, Jeanne Mance, qui apportait une grosse somme qu'une bienfaitrice inconnue avait donnée pour fonder un hôpital destiné à soigner le corps et les âmes des sauvages. Environ une soixantaine, ils abordèrent au pied du Mont Royal et commencèrent leur œuvre religieuse

et philanthropique. Ainsi fut fondé Montréal. La communauté se développa de plus en plus, bien que ses intentions pieuses reçussent de rudes assauts de la part des sauvages; elle eut même, pendant une centaine d'années que dura la guerre sanglante contre les Cinq Nations, à en soutenir le principal choc. Cependant, les missions et le négoce des fourrures prospérèrent. Courageux soldats, femmes dévouées à la cause, clergé, outlaws, Indiens, chacun joua son rôle dans cette petite épopée dont la cathédrale Notre-Dame rappelle le théâtre, ainsi que la statue érigée à la mémoire de Maisonneuve et de ses braves compagnons. Les palissades furent remplacées plus tard par des bastions; les églises en bois par des édifices de pierre. Dans la première partie du dix-huitième siècle, des milliers d'Indiens campaient en dehors des murs lorsque les grands convois de fourrures arrivaient du Grand-Ouest; en 1760, au moment où Québec tomba au pouvoir des Anglais, Montréal possédait déjà sept à huit mille habitants.

Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, Montréal fut occupé par le général américain Montgomery qui voulut en faire la base d'une tentative sur le Canada; mais les Français refusèrent d'aider leurs anciens ennemis contre ceux qui, depuis, leur avaient fait tant de bien : Montgomery échoua.

Les annales de la cité abondent en incidents pittoresques et dramatiques. Le voyageur qui est tant soit peu attiré par l'histoire du vieux Canada ne saurait manquer de passer quelques heures au château de Ramesy, bâti, il y a deux cents ans, dans le style français et occupé d'abord par les gouverneurs français puis par leurs successeurs anglais. Véritable fantôme de l'ancien régime, au cœur de l'active et moderne cité, on a réuni

dans ses salles spacieuses une collection rare de portraits, de curiosités de toute sorte et de grande valeur, se rattachant à l'histoire de Montréal sous les Français et les Anglais.

Mais nous ne pouvons décrire Montréal au point de vue auquel nous nous sommes placés pour Québec. Peu de voyageurs songent à tout ce passé en y arrivant et ses habitants n'y pensent guère non plus. Ce qui nous intéresse surtout dans Montréal, c'est la capitale commerciale du Canada, avec ses quatre cent trente mille habitants, ses entrepôts superbes le long du fleuve et la flotte de voiliers et de paquebots qui s'y abrite. Montréal est la tête de différentes lignes de navigation et le débouché de tout l'Ouest. Le bord de l'eau n'y est pas gâté comme dans beaucoup de grands ports par de laides constructions maritimes : les bâtiments massifs de la ville s'avancent jusqu'au large quai qui borde le Saint-Laurent. De nouveaux docks et des embarcadères sont en cours de construction, qui gâteront peut-être leur effet, mais qui répondront aux besoins du trafic, et là où, il y a quelques années, un seul pont tubulaire franchissait les trois kilomètres qui séparent les deux rives du fleuve rapide, deux autres ponts beaucoup plus larges, ceux du *Grand Tronc* et du *Pacifique Canadien*, arrivent à peine à suffire à la circulation des trains de marchandises et de voyageurs.

Montréal est bâti naturellement en damier et s'élève doucement de la berge jusqu'au pied du Mont Royal qui lui donne son nom ; du magnifique parc qui le couronne, on jouit d'un panorama absolument unique. Des bords du fleuve, on aperçoit un si grand nombre de clochers d'églises que l'on pourrait se figurer que l'influence ecclésiastique est ici encore très grande et agit sur le développement matériel de la ville : il n'en est

rien, quoique la population française soit un peu en majorité. En arrivant une fois par le bateau, nous entendîmes des Américains échanger des remarques qui montrent bien leur ignorance extraordinaire de ce qu'est le Canada. « Eh bien! en voilà une ville, disait un jeune homme que la vue de Montréal semblait surprendre au plus haut point. — Il y a plus de clochers que de cheminées, repartit un autre. — Je vous crois, répliqua le mentor de la bande qui y avait déjà été auparavant, c'est une petite ville assez active, mais quand on sait s'y prendre, on peut voir tout ce qu'il y a à voir en une journée. » Il se mit alors à expliquer à ses compagnons comment on pouvait réaliser cet exploit, et nous les vîmes un peu plus tard, en voiture, exécuter à la lettre ce programme, à grande vitesse.

Les rues commerçantes sont étroites et un peu tristes, à cause des maisons hautes et massives qui les bordent, aux façades généralement revêtues du calcaire gris local, mais Montréal a été construit pour durer. Si l'on s'élève vers des rues plus gaies avec leurs magasins achalandés et leurs maisons d'habitation, on y retrouve la même impression de richesse, de solidité et de confiance dans la suprématie commerciale future de la ville.

Celle-ci contient d'ailleurs de remarquables monuments : la cathédrale catholique, immense et imposante, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome; l'Université Mac Gill, avec ses vastes terrains et ses longs corps de bâtiments, digne de la communauté religieuse la plus riche du Canada, les Presbytériens, et rivale de celle de Toronto. Orgueil de Montréal, elle a été dotée richement par nombre de Canadiens écossais; elle comprend des facultés de lettres, droit, médecine et science que fréquentent plus de mille étudiants; les médecins qu'elle forme sont très recherchés dans tout

le Canada. Les grandes artères, les rues Notre-Dame, Saint-Jacques et Craig, bordées de constructions en calcaire gris, massives et élevées, qui les font paraître étroites et d'un aspect un peu écrasant, sont sillonnées nuit et jour par des trams électriques. Banques, bureaux d'assurances et de navigation, magasins énormes se dressent en files interminables et presque fatigantes. Et pourtant c'est une ville dont la croissance a été normale et saine; son importance correspond aux six millions d'habitants qu'elle représente.

La législation canadienne s'est toujours opposée à l'entretien, dans les villes, d'une population ouvrière oisive et improductive comme en Australie, tandis qu'un continent entier, par derrière, manquait de bras : le Canada a traversé de rudes étapes et c'est son labeur acharné qui l'a sauvé; la vie d'autrefois dans les bois, les camps d'abatage, la prairie ont été pour lui un excellent apprentissage. L'ouvrier en état de travailler et surtout le vagabond qui viendrait mendier dans les villes ou demander du travail au gouvernement, quand il peut gagner sa vie dans les campagnes, serait plutôt mal reçu au Canada. Montréal échappe heureusement à cette plaie : sa prospérité repose sur des bases solides.

La Banque de Montréal est l'une des grandes banques privilégiées du monde entier : l'excellence des banques canadiennes est très connue, mais la Banque de Montréal est la plus vieille, la plus importante et la plus réputée; celles de Toronto et autres ont des succursales innombrables entre l'Atlantique et le Pacifique; elles sont exclusivement anglaises; il y a bien des banques françaises, mais, à part une exception, elles sont loin d'avoir la même importance.

Le visiteur éprouve une sorte de soulagement à sor-

tir de l'atmosphère un peu opprimante des quartiers d'affaires pour gagner les espaces libres que Montréal sait respecter. Les jardins Viger où la gare du C. P. R., grâce à la sobriété de son architecture, forme plutôt un ornement qu'une tache désagréable à l'œil; la place d'Armes, le Champ-de-Mars et le square du Dominion sont agrémentés de pelouses, d'arbres et de fleurs. Sur ce square se trouve également, en face de la statue du grand homme d'Etat, Sir John Mac Donald, l'énorme et moderne cathédrale de Saint-Jacques dont nous avons parlé, puis le palais de l'évêque catholique, l'Hôtel Windsor et l'autre gare du C. P. R., édifices imposants aux lignes élégantes. C'est dans ce square, si vert et si ombragé en été, que l'on construit en hiver les palais de glace qui sont devenus légendaires.

A ce propos, remarquons que le climat d'hiver est à peu près le même à Montréal qu'à Québec. Les deux villes sont plus froides, à part Ottawa, naturellement, que tous les autres centres de l'Ontario. Mais c'est un froid fixe, avec une neige et une gelée continuelles. Le ciel reste pur et le soleil brille presque tout le temps. Ce n'est guère, à vrai dire, que pour les gens de la campagne qu'il fait réellement froid, mais l'habitant sachant bien chauffer sa maison ne se plaint pas de l'hiver, car les routes sont bonnes pour aller en traîneau et il peut porter ses récoltes au marché sans difficulté; du reste, deux ou trois siècles d'hivers canadiens ne semblent pas avoir affaibli la race. Pour le citadin bien chauffé, un bon froid de 25 degrés, quand le ciel est bien clair, est une occasion de réjouissances. Les gens aisés à Montréal considèrent l'hiver comme une saison de distractions non seulement à l'intérieur, mais surtout en plein air : les courses en traîneaux, en raquettes, en toboggans, le patinage, le hockey sur la

glace et le *curling* sont le passe-temps quotidien des particuliers et d'innombrables clubs. Les classes ouvrières ont des maisons bien chaudes, elles travaillent dans des ateliers chauffés et ne restent guère jamais assez longtemps en plein air pour sentir le froid plus que les classes aisées. Bref, Montréal est beaucoup plus favorisé que Toronto qui a pourtant des hivers plus doux et interrompus.

En montant encore un peu, on arrive à Sherbrooke street, rue presque entièrement bordée d'habitations particulières et décoratives. De belles maisons de pierre, précédées de pelouses bien tenues, ouvertes sur la rue ombragée d'érables à la mode canadienne, se succèdent, avec de place en place des églises ou des bâtiments de grandes compagnies. Dans ces parages, on voit aussi en hiver les plus beaux traîneaux qui existent certainement. On remarque, du reste, beaucoup de signes extérieurs de richesse à Montréal ; mais, en général, la tendance au Canada n'est pas de bâtir, à la ville ou à la campagne, des demeures proportionnées, d'après les idées européennes, à la fortune de leur propriétaire, car il ne faut jamais perdre de vue la question si difficile des domestiques à laquelle nous reviendrons.

Parmi les facteurs qui ont le plus contribué à l'accroissement considérable de la richesse à Montréal, l'un des premiers est la construction du C. P. R. qui y a son administration et dans lequel beaucoup des principaux habitants de Montréal ont placé leurs capitaux.

Les millionnaires canadiens ne se sont pas laissé dépasser par les Américains au point de vue des donations à des institutions charitables et éducatives. L'Hôpital Royal Victoria, par exemple, dont les vastes bâtiments s'élèvent entre Sherbrooke street et le Mont, a été donné par lord Mountstephen et lord Strathcona : il a coûté



Montréal.

cinq millions. A quelque distance, curieux vestige du vieux Canada et en même temps très moderne, l'Hôtel-Dieu, dont la construction est récente, rappelle l'antique fondation de Jean de Mance et de Mme de Bullion en 1644. C'est actuellement un vaste hôpital où plus de cent religieuses donnent chaque année leurs soins à des milliers de malades.

La plupart des gens très riches de Montréal sont d'origine britannique et surtout écossaise, ce qui s'accorde d'ailleurs avec toutes les statistiques économiques et ethnologiques. D'une façon générale, en effet, s'il est venu trois Anglais au Canada contre un Ecossais, on peut dire que trois Ecossais sont *arrivés* contre un Anglais. Aussi, par suite de la prédominance des Ecossais dans les affaires commerciales, mondaines et religieuses, la société canadienne rappelle-t-elle davantage l'Ecosse que l'Angleterre. Et ce fait est d'autant plus curieux que le type de l'Ecossais industrieux et plein d'une heureuse initiative existait à peine depuis une cinquantaine d'années lorsque l'on commença à défricher et à coloniser le Haut-Canada. Les Ecossais, qui possèdent, pour ainsi dire, maintenant le Canada et d'autres bons morceaux de l'Empire britannique, étaient encore considérés au commencement du dix-huitième siècle, à tort ou à raison, par les autres peuples comme des fainéants arriérés; on a même dit que, sur leur petite population d'un million, deux cent mille mendiaient alors de porte en porte.

Mais ce qui rend surtout Montréal intéressant au point de vue ethnographique, c'est que Français et Anglais y sont en contact permanent et par centaines de mille, les premiers étant un peu plus nombreux. Montréal n'est, en effet, qu'à une soixantaine de kilomètres de la province de Québec, et la campagne envi-

ronnante est entièrement française. Le fait curieux est qu'Anglais et Français, quoique bons amis et forcés d'être en relations constantes d'affaires, n'ont, à Montréal, pour ainsi dire, aucun rapport social; c'est un spectacle assez étrange que ce manque absolu de sympathie entre les classes prospères d'une capitale moderne et amie du progrès; toujours est-il que, dans la vie privée, les deux races restent chacune de leur côté. On pourrait croire que c'est une ancienne noblesse qui boude ses vainqueurs, mais il n'en est rien : d'ailleurs, il n'y a guère que l'argent qui compte à Montréal et c'est certainement là une des causes de la situation. Il y a aussi la question de la langue, mais tous les Français instruits parlent les deux langues, ainsi que beaucoup d'Anglais, quoique ceux-ci soient moins en avance à cet égard. La religion est également pour beaucoup dans cet état de choses; les mariages mixtes sont fortement désapprouvés par l'Eglise canadienne et peu encouragés par les autres confessions. Cela suffit à refroidir les relations mondaines entre jeunes gens, et c'est peut-être là le fond de la question. De plus, comme nous l'avons dit, les Anglais ont pris la tête des affaires et sont relativement plus riches; enfin, il faut compter avec ce préjugé que partageaient encore beaucoup d'Anglais jusqu'à ces derniers temps à l'égard du tempérament français et que les Français, il faut le dire, leur rendaient avec usure.

Reste à examiner l'attitude du million et demi de Français habitant le Bas-Canada à l'égard des autres parties de l'Empire britannique et de la couronne. C'est une question très complexe qui a donné lieu à de fausses interprétations, entre autres à un optimisme exagéré de la part des voyageurs anglais de passage. Ce malentendu n'a jamais été si bien mis en lumière

que lors de la guerre anglo-boer. Les journaux de Londres se plaisaient à dépeindre les Franco-Canadiens comme d'ardents partisans de l'Angleterre au Transvaal, s'enrôlant en masse pour prendre part à la lutte. Une petite compagnie d'infanterie franco-canadienne prenait des proportions gigantesques, et ce qui n'était, en réalité, qu'une exception était représenté comme un fait général. On a compris depuis que l'élan de loyalisme qui emporta alors le Canada anglais s'était produit au moment où un Français, l'admirable Sir Wilfrid Laurier, était premier ministre à Ottawa. Le mouvement belliqueux était trop fort dans les provinces anglaises pour qu'un Premier pût lui résister et rester au pouvoir. Laurier, à l'encontre de son sentiment personnel et pour conserver la situation politique de son parti, fut contraint d'obéir aux bruyants appels des chauvins qui demandaient l'envoi de contingents canadiens en Afrique du Sud. Les Canadiens français acquiescèrent sans enthousiasme, mais sans manifester de mauvaise humeur et se remirent tranquillement à leurs affaires. Sur huit mille Canadiens qui formèrent les différents contingents, il y eut environ une centaine de Français. En fait, les Franco-Canadiens, surtout la masse rurale, s'intéressèrent fort peu à la guerre et n'y prirent pas part, et les Anglais ne sauraient raisonnablement les blâmer de leur indifférence. L'attitude de la population des villes fut plus variée : des relations de famille, d'amitié ou d'affaires attachaient, en effet, certains Français à la cause anglaise; par contre, on vit à Trois Rivières et à Montréal des foules conspuer et siffler les cérémonies patriotiques qui eurent lieu à l'occasion des victoires de Mafeking et de Ladysmith.

Planant au-dessus de ces préoccupations, se trouve

l'Eglise, plus ultramontaine, mieux sur ses gardes que jamais, tenant l'*habitant* dans le creux de la main, à peine défiée par le parti libéral des villes, encore restreint mais grandissant. Au Canada, l'Eglise n'est pas l'affaire des femmes et des enfants seulement, comme dans certains pays catholiques, mais de la nation tout entière. Elle a un revenu de plus de cinq millions de francs dans une province plutôt pauvre; elle ne verse pas d'impôts. L'*habitant*, il est vrai, comme nous l'avons vu, n'en paie pas moins cher sa religion et la redevance est perçue par l'Etat, au cas où l'Eglise échouerait. Quand on hypothèque sa ferme pour construire une église, cette hypothèque est privilégiée sur toute autre créance. Au point de vue de l'instruction, l'arrière-pensée du clergé est de le maintenir dans son état arriéré, ce qui lui est facile, puisqu'il a en son pouvoir les écoles. En somme, l'habitant est un être simple, ignorant, dévoué, réjoui et assez industrieux; il occupe, sans récrimination, des régions que ses voisins anglais auraient sans doute déjà abandonnées depuis longtemps. Si cet état de choses satisfait les Franco-Canadiens, il ne semble pas qu'il y ait grande raison de se plaindre.

En ce qui concerne l'émigration des Franco-Canadiens aux Etats-Unis, on peut dire que les prêtres ne l'aiment pas beaucoup : ils accompagnent autant que possible leurs troupeaux, car les Irlandais ne sauraient les remplacer, sans compter qu'ils sont républicains. Les émigrants ne perdent pas contact avec leur village natal; la plupart ne s'absentent que temporairement et font rentrer ainsi beaucoup d'argent au Canada. Ils en rapportent évidemment des idées plus larges et plus libres qu'ils échangent entre eux au coin du feu; le clergé lui-même commence à en être pénétré. Mais, en

somme, la lutte qu'il soutient pour conserver ses ouailles dans leur simplicité, leur ignorance, le contentement de leur sort et leur moralité est couronnée de succès.

Un grand nombre d'émigrants reviennent avec leur nom anglicisé : M. Blanc devient Mr White; Boulanger, Mr Baker; tandis que Roux devient Mr Wheeler Souvent, dans les camps d'abatage, les noms français sont anglicisés pour plus de commodité, non celle de ceux qui les portent, mais pour celle du contremaître anglais qui, voyant un nom français long ou peu familier, inscrit sur sa liste Smith ou Roberts, et il arrive que l'homme garde ce nom pour la vie. Du reste, les Franco-Canadiens ne montrent pas de répugnance à se servir du peu d'anglais qu'ils connaissent et ils sont assez fiers de le montrer; ils n'ont pas non plus, malgré les batailles fréquentes, de mauvais vouloir à l'égard des Anglais, et, bien qu'ils montrent peu d'enthousiasme pour les entreprises hasardeuses de l'Empire britannique, ils ont maintes fois donné l'assurance que si le Canada était attaqué par les Etats-Unis, la province de Québec serait la dernière à se rendre. « Nous sommes de loyaux sujets du roi, que Dieu garde ! nous disait un Franco-Canadien, mais nous ne voulons pas trop de Joe Chamberlain. » Cette parole résume peut-être l'attitude d'une nation qui, en fait, se soucie assez peu des affaires du dehors. A ce propos, on peut ajouter qu'en recevant l'excédent de la population du Bas-Canada, la Nouvelle-Angletere joue le rôle d'une soupape de sûreté. Il n'en résulte aucune situation nuisible à la paix intérieure du Dominion; au contraire, si plusieurs centaines de milliers de Franco-Canadiens se portaient par groupes vers l'ouest dans les provinces anglaises, accompagnés de leurs prêtres, on peut dire

qu'il en résulterait des froissements sérieux. Le quartier irlandais à Montréal, que l'on appelle Griffintown, est très peuplé, mais la rivalité ouvrière, jointe aux différences de langue et de race, neutralise la sympathie religieuse et empêche toute action combinée des Irlandais et des Français.

Le Mont boisé, au-dessus de Montréal, avec ses pentes inférieures gazonnées, bordant les quartiers élégants, forme un parc public et un terrain de sport qui n'a peut-être pas son égal dans aucune ville américaine. Une véritable forêt de chênes, d'érables et de pins, dont on a réussi à conserver la beauté primitive, couvre de son manteau de verdure la crête élevée qui domine la ville. D'excellentes allées carrossables montent en lacets sur ses hauteurs; d'innombrables sentiers traversent des vallons et des fourrés d'une réelle beauté sylvestre. Mais c'est le panorama que l'on découvre du belvédère, situé juste au-dessus de la ville et que l'on peut atteindre avec un funiculaire, qui est la vraie merveille. De la vaste plate-forme qui domine les étendues boisées, on distingue tous les quartiers de Montréal, les clochers, les tours, les dômes, les monuments, les squares, on peut suivre les grandes voies. Cela peut sembler plus curieux que pittoresque, mais, en réalité, par un beau jour ensoleillé, l'effet dépasse toute expression. La ville n'est d'ailleurs qu'un premier plan. Au delà, le fleuve, large de plus de 3 kilomètres, allonge son ruban bleu; plus loin, on voit les bois, les prés et les villages s'étendre vers le sud, en un paysage de verdure tacheté de fermes et de cultures jusqu'à la ligne lointaine et estompée des monts de New-York et du Vermont.

Ce panorama merveilleux tient sous le charme les multitudes d'employés et d'artisans qui viennent passer

leur dimanche sur le Mont et s'amusent à se montrer de loin le toit de leur maison. Tandis que buggies, dog carts, *calèches* se suivent à la file le long des allées sinueuses, les trams électriques y déversent leurs milliers de promeneurs des classes ouvrières qui peuvent ainsi se répandre en plein air sur d'énormes surfaces, pour le plus grand bien des familles. Les femmes d'ouvriers, d'artisans et de petits commerçants imitent ici, comme partout ailleurs au Canada, les manières et les réunions mondaines à un point insoupçonné en Europe. Le sourire vient aux lèvres de l'étranger, lorsqu'il entend en tramway ces honnêtes ménagères discuter les relations de leur entourage et échanger des cartes avec leur « jour ». Après tout, il y a là un effort pour agrémenter leur existence en y introduisant les raffinements des classes supérieures, et cela augmente le sentiment de la dignité.

Des grands hôtels de Montréal, comme le Windsor et le Viger, aucun n'est exploité d'après le système européen, et comme ce dernier peut rendre des services à plus d'un voyageur, il ne sera peut-être pas mauvais d'indiquer l'hôtel Carslake, tranquille et confortable, près des gares du *Grand Tronc* et du *C. P. R.*, où l'on trouve une chambre à partir d'un dollar avec la jouissance des commodités de l'hôtel, le restaurant étant à la carte et facultatif.

Montréal est situé sur une sorte d'île, entre les bouches de l'Ottawa et le Saint-Laurent; cette île est généralement plate et fertile; sur ses bords, par exemple autour du lac des Deux-Montagnes, où l'Ottawa s'élargit entre les bois avant de se précipiter dans le Saint-Laurent, le paysage est hardi et superbe. Beaucoup de Montréalais de marque y ont leurs résidences d'été. L'hiver est la saison gaie dans les villes;

au début de l'été, s'il y a encore des distractions mondaines, il n'y a plus beaucoup de devoirs mondains. La famille tout au moins peut s'établir à la campagne et son chef peut venir la retrouver tous les soirs ou encore pour le *week-end*. Les grandes nappes d'eau et les bois donnent beaucoup d'agrément et de caractère à la vie de campagne aux alentours de Montréal. On y voit de vastes châteaux de pierre grise entourés de gazons soignés et de fleurs, des cottages de bois ou de pierre, mais tous sont au large et se dressent sur des terrains qu'ombragent de vieux arbres et qui descendent en pente douce vers les rives rocheuses des lacs ou des rivières. Le canotage, la natation, la pêche et la chasse en font un paradis pour la jeunesse. Sur une pointe de terre, près de l'endroit où le lac se resserre, vers les rapides de Sainte-Anne et dans l'enceinte d'une charmante propriété, se dressent deux monuments curieux : l'un est la forteresse de Bois-Brûlé, construite jadis par les Français contre les incursions des Indiens, maintenant envahie par la végétation ; l'autre, une tour de guetteur sur la hauteur voisine.

Une excursion intéressante à faire de Montréal est celle qui consiste à descendre les rapides de Lachine, la dernière et la plus impétueuse des cataractes du Saint-Laurent. On se rend par le chemin de fer en une demi-heure à Lachine, d'où un vapeur vous ramène à Montréal en descendant les célèbres rapides. Ils ont environ quinze cents mètres de large ; pendant près de deux kilomètres, le bateau, rudement ballotté, s'enfonce parmi des rocs à fleur d'eau et des remous furieux, piloté avec l'habileté acquise par l'expérience d'une vie entière et semblant à chaque minute près de se briser.

Nous les avons traversés un de ces derniers étés, un jour où une bourrasque de l'est frappait droit sur les brisants et secouait terriblement le bateau. Il y avait peu de passagers à bord : parmi eux se trouvaient deux campagnards du Vermont formant un délicieux contraste : un fermier d'un certain âge, à la forte carrure, le visage frais et éclairé de bons yeux bleus, avec son fils âgé de vingt-cinq ans. C'étaient des gens qu'il était reposant de regarder car, quoique bien habillés et évidemment à leur affaire, ils n'étaient guère jamais sortis de leur coin de terre, se trouvant un beau jour délégués à Montréal pour y discuter des questions d'antialcoolisme. Ils n'auraient certainement pas pris le bateau, ni fait l'excursion des rapides, si le vieux s'était rendu compte de ce que c'était, car il voulait tout le temps s'en aller et retourner à terre chaque fois que nous plongions dans un nouveau remous. Nous regagnâmes avec eux notre hôtel qui se trouvait être également le leur. Le jeune homme ne s'était jamais vu auparavant dans une grande ville, et son père était superbe de rusticité. C'était une vraie comédie de voir le père et le fils faire des sauts effarés au milieu des voitures et des tramways dans les rues encombrées. Le vieux resta à l'hôtel pour se remettre des dangers auxquels il avait échappé sur terre et sur l'eau, tandis que l'autre partit visiter la ville. Il nous entretint avec bonheur de sa ferme qu'il avait quittée la veille à contrecœur, exprimant à sa façon son amour pour les verdoyantes collines du Vermont. Il nous raconta aussi qu'il avait essayé, en 1881, de s'établir dans les prairies du Minnesota et qu'il en avait eu assez au bout de deux ans. « Pour rien au monde, disait-il, on ne me ferait vivre dans un pays (c'est la prairie qu'il décrivait ainsi) où il faut mettre un écriteau sur sa ferme

en la quittant le matin, si on veut la reconnaître parmi les autres en revenant le soir. » Au bout d'une heure, comme il voulait partir à la recherche de son fils, nous lui fîmes remarquer combien cette entreprise nous paraissait hasardée dans la plus grande ville du Canada, objection qui parut avoir de l'effet sur lui. Bientôt après, le jeune homme revint de sa première promenade à travers la ville sur laquelle soufflait encore une brise violente. « Eh bien! lui dit le gérant de l'hôtel que ce couple original intéressait beaucoup; qu'est-ce que vous avez fait en ville? — Je crois bien, Monsieur, répondit le jeune homme en regardant d'un air désolé des taches de boue qui salissaient son feutre neuf, que j'ai passé mon temps à courir après mon chapeau depuis que j'ai quitté l'hôtel. » Cette réponse montrait que la vie champêtre n'émousse pas, du moins en Amérique, le sens de l'humour.

CHAPITRE VI

L'Ontario. — Les Loyalistes de l'Union. — La guerre de 1812. — Le développement de l'Ontario. — De Montréal à Ottawa. — Ottawa. — Son climat. — La vie mondaine. — Le Canada et la métropole. — Problèmes de l'avenir. — Les forces militaires.

L'Ontario, qui renferme les deux cinquièmes de la population du Dominion (2 350 000 habitants), en est province la plus importante. Il est entièrement anglais, à part quelques petites colonies françaises et autres : c'est le noyau et, pour ainsi dire, la souche du Canada, à la façon dont l'entendent les Anglais. La Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Edouard, que l'on désigne généralement sous le nom de Provinces Maritimes, sont aussi anglais que l'Ontario, mais, sans parler de l'infériorité collective de leur population, ces possessions sont moins *progressistes* et plus provinciales. Elles envoient au dehors plus d'émigrants qu'elles n'en reçoivent, ce qui peut paraître paradoxal dans une province comme le Nouveau-Brunswick, par exemple, qui renferme de grandes étendues encore non défrichées.

Il serait long d'expliquer cet état de choses : l'île du Prince-Edouard est un beau pays, bien cultivé; elle est occupée par une population anglaise très dense et prospère et dotée de deux Chambres; la Nouvelle-Ecosse est surtout anglaise, avec un élément assez con-

sidérable d'Ecossais, et principalement de Highlanders, parmi lesquels un certain nombre, à Cap Breton, parlent encore le gaélique; bien que ce soit un pays agréable et varié, il n'attire, en fait d'émigrants, que des mineurs. Les terres qui valaient la peine d'être défrichées, du moins au point de vue où se place l'émigrant moderne, le sont depuis longtemps, et Halifax, la seule ville des Provinces Maritimes dont le nom soit un peu connu au dehors, n'a pas cinquante mille habitants. Enfin, le Nouveau-Brunswick, qui renferme encore de vastes surfaces boisées qu'on défricherait à bon compte, voit les émigrants passer sans s'arrêter et aller occuper au loin, à l'intérieur du continent, des terres qui ne valent pas plus que les siennes.

Bref, l'Ontario est le cœur du Canada : avec ses industries variées et sa vie active, il attire l'étranger, à conditions égales, avec une force magnétique que ne possède aucune autre des anciennes provinces. Naturellement, les capitalistes qui recherchent le bois ou les gisements de minéraux s'établissent là où ils les trouvent, sans s'occuper du reste. Sydney, par exemple, dans Cap Breton, au nord de la Nouvelle-Ecosse, qui, jusqu'à ces derniers temps, était considéré comme un point extrême des provinces de l'Est, est devenu maintenant, avec ses industries se rattachant à la houille et à l'acier, un petit Newcastle. Mais ce sont là des points isolés, approvisionnés par mer de toutes les directions, et qui envoient leurs produits à travers le monde : ils ont peu d'influence sur les vastes territoires qui les entourent si rien ne vient les seconder. La Nouvelle-Ecosse est couverte de belles prairies, de fermes bien cultivées; elle produit les plus belles pommes du monde entier; on pourrait y acquérir de

bonnes fermes à meilleur compte que partout ailleurs au Canada ; mais personne ne vient guère du dehors les acheter.

L'Ontario a une superficie voisine de 580 000 kilomètres carrés, sa frontière méridionale est d'environ 900 kilomètres, tout entière en bordure du Saint-Laurent et des deux grands lacs Ontario et Erié ; son climat va en s'adoucissant, des environs de Montréal jusqu'à Détroit. Toutefois, la partie peuplée de l'Ontario n'est encore qu'une faible fraction de sa superficie géographique et consiste en une bande qui suit la rive sur une profondeur de 65 à 80 kilomètres ; à partir de Toronto, elle forme, entre les lacs Huron et Erié, une presqu'île dont les contours rappellent ceux du pays de Galles. Toute la région orientale ainsi que cette presqu'île, qui sont l'une et l'autre d'une fertilité moyenne remarquable, sont déjà en pleine exploitation depuis au moins trente-cinq ans, et une bonne partie en était colonisée depuis près de cinquante ans auparavant ; la valeur des bonnes fermes, à cette époque, était même supérieure à ce qu'elle est maintenant, à cause de la baisse des grains et du défrichement de l'Ouest.

On peut dire, en gros, que l'Ontario agricole ne s'est pas étendu depuis la dernière génération. La presqu'île, sa partie la plus importante et la plus fertile, est naturellement limitée ; quant à la zone située entre Toronto et Montréal, elle précède des étendues qui vont très loin vers le nord, mais elles sont généralement pauvres, sauvages et rocheuses, de sorte qu'elles ne valent pas la peine de les défricher. La civilisation, il y a trente-cinq ans, avait donc déjà atteint la limite des bonnes terres. La portion orientale ne s'est guère étendue vers le nord, et l'on peut y tuer des daims

à peu près aux mêmes endoits qu'à cette époque, alors qu'à côté de quelques fermes, on voyait une avant-garde de pauvres colons luttant parmi les clairières pleines de souches et les terrains pierreux, en travaillant de temps à autre dans les camps de bûcherons, pour augmenter leurs ressources. L'unité de propriété rurale s'est toujours maintenue, dans l'Ontario, entre 40 et 80 hectares : une terre de moins de 40 hectares ne permettrait pas à un fermier de prospérer avec sa famille ; l'exploitation d'un lot de plus de 80 hectares dépasse ses ressources habituelles.

Il y a trente-cinq ans, comme nous l'avons vu, tout ce qu'il y avait de terre bonne et facilement accessible était déjà occupé. Les fils cadets, qui ne rêvaient pas tant à la vie des villes que maintenant, n'avaient devant eux qu'une alternative : ou bien se créer une ferme dans les terres pauvres et rocailleuses des régions déshéritées, ou chercher leur vie dans la prairie américaine, ce que la plupart firent, d'ailleurs. Heureusement, l'émigration prolongée et regrettable des Anglo-Canadiens aux Etats-Unis s'est considérablement ralentie depuis une quinzaine d'années. On voit même, maintenant, avec plaisir les fils d'un grand nombre de ces exilés regagner le nord-ouest de leur pays d'origine. Vers 1875, au moment où l'on ouvrit aux colons ce Nord-Ouest canadien, tout le monde se tourna vers les grasses terres à blé de la Rivière Rouge ; cependant, tant que la question du Pacifique Canadien, qui résuma toute la politique canadienne pendant des années, ne fut pas réglée, l'émigration de l'est vers l'ouest fut restreinte et timide.

Mais lorsque l'on ouvrit définitivement à l'exploitation le Manitoba, les fermiers cessèrent naturellement de défricher les forêts de l'Ontario et déposèrent la

hache. Quand on put avoir, dans la prairie, des terres vierges d'une merveilleuse fertilité pour le même prix que des terrains boisés assez pauvres, ceux-ci furent naturellement délaissés. Par suite, l'Ontario n'a guère changé, dans ces trente-cinq dernières années, non pas au point de vue de la science agricole, qui y a fait, au contraire, de grands progrès, mais au point de vue de la superficie cultivée, tandis que des richesses d'une autre nature s'y sont amassées.

L'Ontario fut colonisé, à l'origine, par des réfugiés loyalistes qui s'enfuirent des colonies américaines, lors de la guerre de l'Indépendance. On calcule que 50 000 sujets anglais vinrent ainsi se réfugier dans les forêts canadiennes, les uns volontairement, les autres bannis; tous, en tout cas, proscrits et dépouillés de leurs biens. La moitié d'entre eux environ se porta vers les régions qui sont devenues l'Ontario, et y parvint après beaucoup de privations et de souffrances. Un grand nombre de ces réfugiés étaient des gens cultivés et qui avaient occupé de hautes situations dans les colonies : ils s'étaient, par ce fait, attiré la vengeance du parti populaire; le gouvernement anglais leur vota bien d'importants secours, mais ils arrivèrent trop tard et considérablement diminués; on leur donna des concessions gratuites de terres, mais dans des régions encore inexplorées, et presque tous, qu'ils eussent les mains blanches ou calleuses, les femmes délicates et les jeunes enfants durent commencer une nouvelle vie en plein désert, sans argent et sans aide. Vingt-cinq mille environ arrivèrent dans l'Ontario et fondèrent les établissements d'où sont sortis Kingston, Niagara et Toronto.

Ne pouvant se fusionner avec le Canada français, cette nouvelle province du Haut-Canada fut dotée

d'un gouverneur et d'une législature qui se réunissait dans une cabane en bois, là où s'élève maintenant la magnifique cité de Toronto. Les Loyalistes de l'Union suivant le nom que les premiers colons de l'Ontario se donnèrent fièrement, en souvenir des causes de leur exil, et que l'on donne encore à leurs descendants, conservèrent, au fond des bois, un loyalisme presque féroce, et un ressentiment acharné contre leurs persécuteurs. Ils comptaient parmi eux un petit nombre de colons hollandais et allemands, également attachés à la couronne d'Angleterre, et quelques émigrants anglais; aussi, quand éclata la guerre de 1812, entre les Etats-Unis et l'Angleterre, le Haut-Canada renfermait environ 70 000 habitants, tous anglais d'origine ou de cœur, et beaucoup d'Indiens fidèles.

Lorsque les Américains commencèrent à envahir le pays, il n'y avait, au Canada, qu'un régiment de troupes régulières, mais cette poignée de colons de l'Ontario courut aux armes pour le défendre. La première armée américaine fut faite prisonnière tout entière par des forces très inférieures; la seconde fut battue près de Niagara. La lutte continua encore quelques années, et son résultat le plus durable fut d'augmenter encore l'amertume des colons de l'Ontario contre leurs voisins du Sud, et la ferveur de leur patriotisme. La chaleur de ce patriotisme s'est conservée chez leurs descendants : elle étonne encore aujourd'hui les étrangers qui ne sont pas au courant de leur histoire. Après la fin des guerres napoléoniennes, beaucoup d'officiers anglais et de soldats furent attirés dans le Haut-Canada par des concessions, ou pour d'autres raisons. Ces officiers vinrent renforcer les rangs de l'aristocratie qui s'y était réfugiée et des quelques fils de famille qui avaient amené avec eux



Amas de bois flottés.

d'Angleterre des fermiers et des ouvriers. Cette aristocratie s'était groupée dans les villes et autour d'elles, à Niagara, Kingston, Toronto, car la vie de campagne n'a jamais réussi au Canada à retenir les hautes classes de la société.

En 1867 fut constituée la Confédération canadienne. Le gouvernement de l'Ontario, différant en cela de ceux de Québec et de la Nouvelle-Ecosse, repoussa l'idée d'une Chambre haute et se contenta d'une assemblée élective. Dans l'intervalle, l'émigration avait régulièrement déversé son flot dans le pays : elle venait surtout d'Angleterre, d'Ecosse et du nord de l'Irlande. On défricha rapidement les terres fertiles de l'est et de la presqu'île. C'est peut-être l'époque de la guerre de Crimée qui fut celle du défrichement et des progrès les plus rapides. Le blé avait un rendement magnifique; les fermiers mettaient de l'argent de côté : ils construisirent alors ces bonnes maison de pierre et de briques, ces belles granges que l'on y remarque encore. En 1870, il ne restait plus guère de terre de valeur qui ne fût pas cultivée. L'Ontario, au point de vue agricole, était presque complètement occupé; depuis ce temps, il s'est mis à changer ses méthodes de culture, il est devenu la principale province industrielle du Dominion, et il a fourni au Nord-Ouest ses colons les plus robustes et les plus heureux.

Les premiers temps de la colonisation de l'Ontario, les luttes des Loyalistes de l'Union dans les forêts que l'on peut évoquer, par contraste, sont un souvenir presque tragique. Ils n'avaient ni routes, ni écoles, ni médecins, rien des objets nécessaires à la vie, en dehors de ceux qu'ils pouvaient se procurer eux-mêmes. On comptait, parmi les réfugiés, des femmes délicates qui n'avaient pas la ressource de revenir en

arrière, comme elles pourraient le faire maintenant, si l'entreprise est au-dessus de leurs forces : tous avaient, en tout cas, à lutter, outre leur labeur quotidien, contre des tempêtes de neige furieuses en hiver, contre les fièvres et les moustiques en été, les incendies des forêts, les loups, et beaucoup d'autres maux encore. Il est difficile, lorsque l'on n'a pas une expérience personnelle de la vie des grands bois, de se rendre compte de ce que fut le défrichement de l'Ontario à cette époque. Même ceux qui connaissent bien cette vie ont peine à se figurer que le paysage assez agréable des alentours de Guelph, de Brantford ou d'Hamilton était autrefois un désert de bois, avec quelques clairières couvertes de souches et des cabanes autour desquelles les loups venaient rôder la nuit.

Le premier aperçu de l'Ontario et du Canada anglais, vus du chemin de fer, n'a rien de caractéristique : c'est tantôt un paysage français, comme à Rigaud, par exemple, que domine un vieux manoir et où se dressent plusieurs clochers dorés ; puis des cantons bien anglais, au contraire, avec leurs grandes maisons de bois, laides et mal entretenues, des champs carrés, entourés de clôtures en mauvais état : c'est, en général, un pays plat et peu attrayant. Toutefois, lorsqu'on le traverse en hiver, par un jour très froid, que les champs, couverts d'un blanc manteau de neige gelée, reflètent les rayons du soleil et que la vie semble suspendue dans la plaine silencieuse, autour des fermes d'où s'échappe un filet de fumée bleuâtre, ce tableau reste agréablement gravé dans le souvenir.

L'histoire d'Ottawa est assez romanesque : il y a une centaine d'années, il n'y avait, dans ce désert, qu'un seul colon, un Américain ; vingt ans après, fati-

gué, sans doute, de son isolement, il vendit la rive située en face de son domaine pour deux cents dollars : c'est l'emplacement où s'élève actuellement Ottawa. Quelques années plus tard, on construisit le canal Rideau, qui permit aux bateaux de passer d'un Canada dans l'autre, sans être arrêtés par les Américains en cas de guerre. Cette circonstance, et les progrès de l'industrie du bois, firent croître Bytown, comme on appelait alors le village dont la population atteignait dix mille habitants. Au moment de l'établissement de la Confédération, alors qu'on discutait chaudement sur le choix de la capitale fédérale, on décida de ne tenir compte que de la commodité générale, et de mettre d'accord les cités qui s'étaient mises sur les rangs, Montréal, Québec, Toronto, Kingston, en choisissant une ville neuve.

On lui donna le nom d'Ottawa et, en 1865, les édifices gouvernementaux, dont le roi Edouard VII, alors prince de Galles, avait posé la première pierre cinq ans auparavant, étaient inaugurés. Bâti sur une colline qui domine Ottawa, il n'existe peut-être pas au monde un siège de gouvernement plus fièrement situé. Construit en gothique moderne, de grès clair, mais déjà adouci par la patine des années, avec des revêtements de grès rouge autour des ouvertures, un bâtiment principal abrite le Sénat et la Chambre, avec leurs dépendances, tandis que dans des ailes séparées sont logés les différents ministères. La bibliothèque, de forme circulaire et très décorée, est superbe : elle contient environ 250 000 volumes, placés sur des rayons des bois canadiens les plus rares. Les bâtiments sont entourés de jardins d'où l'on a une vue magnifique.

En contemplant, de ce point, la rivière, on se rend compte de l'ampleur de l'industrie du bois à Ottawa :

on y débite près de cent mille kilomètres de troncs par an. La ville de Hull, sur la rive opposée, est entièrement occupée à la réception, au sciage et à l'embarquement des bois venus par flottage des forêts lointaines. En amont de la rivière, les deux villes semblent se confondre en un fouillis inextricable de piles de bois, de hangars, de scieries et de canaux aux eaux impétueuses. Les chutes de la Chaudière sont complètement divisées, enserrées et domestiquées pour fournir l'énergie électrique et la force motrice.

En hiver, toute la rivière, au pied du Parlement, est gelée : des foules de piétons et de voitures la traversent. La Chaudière présente alors un curieux spectacle, vue du pont qui relie Hull à Ottawa. L'eau, de ce brun sombre particulier aux rivières venant des forêts, surgit sous des cônes fantastiques et étincelants et coule impétueusement entre des stalactites gigantesques de glace, qui pendent des embarcadères et des arcs-boutants. Le climat d'hiver à Ottawa est rigoureux, mais beau et vivifiant. Comme l'élément aisé prédomine dans une population de près de 70 000 habitants, les routes d'alentour, qui allongent leurs rubans blancs dans la verdure des bois de pins, retentissent, les samedis après-midi et les dimanches, des clochettes des nombreux traîneaux, et l'on y entend sans relâche le bruit amorti du piétinement des chevaux, qui trottent rapidement, emportant sur la neige tassée leurs conducteurs couverts de fourrures. Pour les gens qui ont du loisir, qui font tous les jours de petites promenades, pour se rendre d'une maison bien chauffée dans une autre, s'arrêtent un instant à flâner au soleil dans un coin abrité, ou qui pratiquent le patinage ou les raquettes, c'est une saison délicieuse. Reste à savoir si les ouvriers occupés en plein air à des travaux sédentaires et les fermiers qui

rentrent leurs fourrages sont aussi enthousiastes du froid.

Le Parlement fédéral se réunit à la fin de février, pour une session dont la durée dépend des travaux inscrits à son programme. Le Sénat comprend environ soixante-dix membres, élus à vie; la Chambre basse environ deux cent trente. Le ministère, organisé à peu près sur les mêmes bases que celui de Westminster, représente le parti au pouvoir : il est responsable envers le pays. Ottawa, avec son nombreux personnel gouvernemental et administratif, sans parler du monde des affaires, ne manque jamais d'animation et c'est même, pendant la session législative, une ville très gaie.

Le quartier des maisons particulières, qui est très vaste, s'étend derrière les deux grandes rues commerçantes, en un damier d'avenues ombragées. La ville et les faubourgs sont desservis par un admirable réseau de trams électriques. Au bas du plateau sur lequel s'élève la plus grande partie de la ville, coulent, à quelque distance l'un de l'autre, et viennent se jeter dans l'Ottawa, la rivière et le canal de Rideau. Au loin, de l'autre côté du fleuve, et presque dans la campagne, se dresse Rideau Hall, résidence du gouverneur général, château simple, mais vaste, situé au milieu de pentes boisées. C'est le grand rendez-vous de la société d'Ottawa, célèbre par les fêtes données sur le rink voisin. Les premiers patineurs du Canada s'y rencontrent de temps à autre, mais la valse et le hockey ont maintenant à peu près détrôné le patinage de figures, autrefois si en vogue.

Au point de vue politique, bien qu'il ne s'agisse, au fond, que de légères divergences sur les questions douanières, la vieille rivalité, parfois pleine de rancœur, qui divise les deux partis, semble n'avoir rien

perdu de son acuité. Les accusations de malversation qu'ils se jettent à la tête laissent toujours beaucoup d'amertume, parmi les politiciens. Si on les en croyait, les bâtiments du Parlement d'Ottawa seraient mûrs, comme Sodome, pour un terrible châtiment du ciel. Les gens qui ne s'occupent pas de politique ne prétendent pas y connaître grand'chose : leurs affaires les occupent trop; mais ils se montrent généralement pessimistes, quand on les presse de faire connaître leur avis, ou même s'ils vous le disent de leur propre mouvement. L'opinion de personnes qui sont certainement bons juges, est que les principes des membres de la Chambre basse s'affaiblissent sensiblement; le niveau de la culture des représentants a baissé; mais les députés français sont, sous ce rapport, supérieurs aux anglais, pour la bonne raison qu'un plus grand nombre d'entre eux a reçu une instruction classique; il n'en est pas moins vrai que les affaires du pays sont administrées, en somme, avec efficacité et ne reviennent pas trop cher, quoiqu'il se passe des choses, aux élections, dont le simple soupçon, en Angleterre, ferait *bondir* tout le pays.

Il semble que des questions plus graves qu'il ne s'en est jamais posé vont maintenant passionner les Canadiens. Il est évident que l'organisation des moyens de défense dans l'Empire britannique, le protectionnisme, les relations commerciales entre possessions anglaises, sont maintenant au premier plan de leurs préoccupations. Il ne faut pas oublier aussi que les Canadiens ont chacun leur opinion personnelle, et qu'il est enfantin de donner une interview de Sir Wilfrid Laurier, sur une question internationale, comme traduisant l'ensemble de l'opinion canadienne. Il est certain, en tout cas, que l'attachement du Canada anglais à la mère-

patrie est très ardent, plus vif qu'il ne l'était, sans doute, il y a trente-cinq ans, mais le Canadien, en général, ne se sent guère attiré par des complications et des engagements déterminés, et se soucie peu, habituellement, de discuter les affaires de l'empire. Il est comme absorbé par son propre pays, dont il est plus fier que jamais. Il le considère plus comme une nation indépendante que comme faisant partie de l'Empire britannique. Après avoir travaillé très dur, sans grand profit, pendant plusieurs générations, il croit que son heure est venue. Son vaste territoire s'est révélé plus grand encore, plus fertile et plus habitable qu'il ne l'avait espéré.

Or, il ne nous semble pas que ce nouvel état de choses ait mis dans l'esprit du Canadien en général une conception plus nette et plus complète de sa solidarité avec la métropole, si ce n'est de lui inspirer le désir de lui vendre plus cher ses produits, sans rien sacrifier en échange. En parlant de ces choses avec beaucoup de Canadiens de naissance ou d'adoption, non seulement dans une ville ou dans une province, mais dans tout le Dominion, et en tenant compte des extrêmes, il semble que la note dominante soit le désir d'être laissé en paix, et la défiance à l'égard de combinaisons qui pourraient amener des complications et les entraîner plus loin qu'ils ne voudraient. Il y a peut-être là de l'égoïsme, et les écrivains anglais qui étudient les questions impériales ne se font pas faute de le dire. A cela, le Canadien répond en rappelant sa conduite pendant la guerre du Transvaal, comme preuve de son loyalisme effectif. Il est probable qu'il continuera à préférer le lien d'une obligation morale à celui d'une coopération nettement spécifiée. Devant ces questions brûlantes, nous nous contenterons d'enregistrer l'estima-

tion qui a été faite que, dans une dizaine d'années, le Nord-Ouest canadien sera en mesure d'approvisionner de blé la Grande-Bretagne à lui seul. Dans les conditions présentes, et avec les prix actuels, la culture du blé y est si prospère que le gouvernement fédéral invite le monde entier à venir prendre sa part de ces bonnes choses. Enfin, le prix moyen du bétail est également rémunérateur.

Le lecteur pourra donc se demander pourquoi le consommateur anglais, chargé d'impôts, devra-t-il continuer à enrichir ainsi le Canadien qui proclame, à juste titre d'ailleurs, son extraordinaire prospérité actuelle. On dit bien que l'Angleterre redeviendra un pays de blé, mais pour combien de temps ? Si le Nord-Ouest canadien produit, dans une dizaine d'années, assez de blé pour nourrir l'Angleterre, et cela avec un beau bénéfice, que deviendra encore le fermier anglais, et tous ceux qu'on essaie de faire « revenir à la terre », pour redonner de la force à la race anglaise. Il y aura alors une nouvelle crise ? Quoi qu'il en soit, certains Canadiens nous ont dit que c'était là la dernière carte de l'Angleterre; si elle prend le mauvais chemin, elle ne pourra plus revenir en arrière, et où ira-t-elle ? Il y a vingt-cinq ans, les Canadiens qui se trouvaient dans cet état d'esprit auraient parlé d'annexion aux Etats-Unis; maintenant, il s'agit d'indépendance. Personnellement, nous croyons que c'est là, en effet, la destinée finale du Canada, non pas qu'il y ait à cette solution des raisons impérieuses, mais elle semble être l'idée de derrière la tête chez beaucoup de Canadiens sensés et loyalistes, et qui ne désirent nullement la rupture.

La qualité de membre de la Chambre fédérale des communes ne comporte aucune espèce de distinction

sociale. Il n'y a que les degrés les plus élevés de l'échelle politique qui comptent pour quelque chose dans la société de Montréal, de Toronto, de Québec ou de Hamilton; c'est, d'ailleurs, ce qui se produit inévitablement dans les pays de gouvernement démocratique. Ottawa, avec ses réceptions officielles et mondaines, est une réduction de Washington : il offre un grand nombre de distractions de ce genre à ceux qui les aiment. Les Anglais et les Français s'y mêlent mieux que nulle part ailleurs, peut-être. Les Franco-Canadiens catholiques forment la majorité de la classe ouvrière et moyenne.

La cour d'appel suprême siège dans une des ailes du palais du Parlement. Six juges, trois anglais et trois français, en robe rouge et hermine, et les avocats en robe et rabat, mais sans perruque, qui plaident en anglais, avec l'accent français, offrent un tableau suggestif et intéressant, que dominent les armes royales d'Angleterre.

La milice du Dominion, dirigée par le département militaire d'Ottawa, forme, avec les garnisons anglaises d'Halifax et d'Esquimault (Vancouver), la seule défense du Canada. Elle est composée d'une fraction permanente et de nombreux régiments correspondant aux corps de volontaires anglais. La fraction permanente comprend un régiment de dragons, une division d'artillerie de campagne et de forteresse, quelques fusiliers montés, dans le Nord-Ouest, et un régiment d'infanterie réparti entre cinq dépôts environ. La milice proprement dite comprend onze régiments de cavalerie, de l'artillerie et du génie, des troupes d'administration et une centaine de régiments d'infanterie. Ceux-ci sont numérotés, mais la plupart portent en même temps des noms régionaux ou de fantaisie. Aucun

n'est mixte dans une proportion appréciable, mais beaucoup sont de recrutement exclusivement français. Ce sont, par exemple, le 61e, régiment de Montmagny; le 64e, Châteauguay et Beauharnais; le 65e, carabiniers du Montroyal, etc. Il y a aussi des régiments de highlanders, de fusiliers, de tirailleurs, de grenadiers, sans oublier la garde du gouverneur général, qui a le pas sur les autres armes. L'effectif total des différentes troupes atteint environ 40 000 hommes. Il y a d'ailleurs un grand mouvement de volontaires au Canada; il est inutile d'ajouter que les milliers de combattants qui ont pris part à la guerre sud-africaine ont infusé une vie nouvelle à la milice et forment un élément incomparable d'ardeur et d'entraînement.

Enfin, le collège militaire de Kingston, dont le Canada est justement fier, est d'une discipline et d'un esprit de corps remarquables; un grand nombre de jeunes gens, qui ne se destinent pas à l'armée, y font également leurs études. L'Angleterre accorde chaque année des brevets d'officiers aux meilleurs élèves qui les postulent. C'est aussi une belle école d'entraînement pour former les officiers des troupes défensives canadiennes.

CHAPITRE VII

Le paysage de l'Ontario. — Les villes. — Transformation de la vie. — L'activité manufacturière. — Rareté des domestiques. — Le chauffage. — La question douanière. — Les hôtels. — Les distractions.

La province de l'Ontario doit être étudiée à un autre point de vue que celle de Québec. Celle-ci est, en quelque sorte, une petite nation abritée par le pavillon britannique; l'intérêt qu'elle excite, surtout pour un Anglais, est d'un caractère principalement politique et pittoresque.

L'Ontario se présente sous un autre aspect et doit être dépeint autrement. Ses habitants et son paysage ne sont pas aussi pittoresques, mais leur description est, au point de vue pratique qui nous occupe, plus suggestive.

Une tournée en voiture à travers les districts fermiers de Kingston à Goderich, sur le lac Huron, par exemple, serait une excursion agréable pour celui qui aime à aller en voiture, et, en tout cas, très instructive. Les routes sont relativement bonnes; le pays est aussi civilisé, aussi habité et présente presque le même coup d'œil que certains comtés anglais du centre, mais sans leurs parcs et leurs châteaux. Par contre, on n'y trouve pas d'équivalent des villages anglais, car, en dehors des fermes, il n'y a que de petites villes, dont la population varie

entre deux mille et dix mille habitants. On verrait deux fois plus de fermes importantes dans l'Ontario que dans ces comtés, car leur superficie moyenne atteint à peine la moitié de celle des exploitations anglaises, et ce sont généralement des terrains appartenant à ceux qui les cultivent. Les bâtiments d'habitation sont à peu près équivalents, comme importance, comme confort et comme solidité, aux grandes fermes anglaises; les constructions et le cadre qui les entourent ont un aspect aussi ornemental, mais, naturellement, on n'y rencontre pas ces vénérables bâtiments qui, en Angleterre, viennent, de place en place, réjouir la vue du promeneur. Cette excursion ravirait un Arthur Young; l'automobiliste moderne la trouverait peut-être un peu monotone, si tant est, pourtant, que ce qu'il voit en cours de route fait partie de son plaisir.

Au printemps, en été, à l'automne, le paysage est toujours agréable; peut-être un peu brûlé en juillet ou en août, si la saison est très sèche. Comment pourrait-il, d'ailleurs, en être autrement d'une campagne qu'égaient des feuillages variés, des cultures, des prés et des pâturages, où courent des rivières limpides et murmurantes (car elles ne sont pas paresseuses comme celles du sud de l'Angleterre). Pourtant, il ne saurait y avoir grande diversité, là où il n'y a pas de vieilles demeures, pas de souvenirs historiques, et là où règne un niveau social uniforme de propriétaires. Néanmoins, la continuité de ce paysage agréable et soigné étonnerait peut-être beaucoup d'Européens qui se figurent que le Canada n'est qu'un pays de forêts incultes.

Mais la connaissance effective de deux ou trois régions et de leurs habitants, en des points divers de l'Ontario, suffirait à donner à l'étranger une idée aussi complète de la vie rurale et du paysage qu'un voyage

minutieux à travers toute la province. Nous nous proposons donc de diviser l'étude de l'Ontario en quatre parties distinctes : les grandes villes, les villes rurales, les fermes et les forêts.

Il y a quatre villes principales dans l'Ontario, en dehors d'Ottawa : Toronto, rivale de Montréal, qui possède quelque deux cent soixante-quinze mille habitants, et qui a l'aspect d'une capitale; Hamilton et Londres, plus à l'ouest, dont la population est respectivement d'environ soixante et quarante mille âmes; et Kingston, berceau de l'Ontario Oriental, beaucoup moins peuplé, mais important au point de vue militaire et universitaire. Viennent ensuite une quarantaine de villes rurales de plus de 4 000 habitants, mais dont la plupart n'atteignent pas 10 000, et qui ont pris de l'importance depuis que l'Ontario est devenu une province industrielle en même temps qu'agricole.

La vie de campagne proprement dite, comme propriétaire ou comme fermier vivant des produits de la terre, n'a jamais eu d'attrait pour les hautes classes canadiennes : depuis l'époque la plus ancienne, elles se sont toujours concentrées, construisant leurs résidences dans les villes ou les bourgs, pour suivre plutôt des carrières libérales ou gouvernementales. La plupart des petites villes renfermaient ainsi un groupe de familles, d'habitudes et de traditions anglaises, qui donnaient le ton à la société. Ayant, depuis leur fondation, de gros intérêts dans les banques privilégiées, qui ont toujours été l'orgueil des Canadiens, ces vieilles familles y mettaient leurs fils, instituant une mode qui donne, encore aujourd'hui, à l'employé de banque canadien une situation sociale toute différente de celle dont jouissent, en général, ses collègues des autres pays.

L'existence menée dans ces villes était une image fidèle de la vie anglaise. Le genre de chasse que le Canada pouvait offrir était également à la portée de l'homme de loi ou du fonctionaire, et du fermier; tout contribuait à renforcer les goûts sociables de la classe bourgeoise. Mais, à part trois ou quatre des plus grandes, le lustre des villes de province, à ce point de vue, a disparu. Toronto a absorbé tous les survivants d'une classe sociale qui, considérée comme riche d'après les revenus modestes d'autrefois, se recevait et recevait les étrangers avec une hospitalité simple et cordiale.

Cette constatation risque de soulever les protestations de beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles qui mènent une vie fort gaie dans l'une ou l'autre de ces villes de province, et qui ne manqueront pas de répliquer que la richesse et la population y ont augmenté dans de notables proportions; mais, en se rappelant que c'est ici un terrain très délicat, il faut reconnaître que les vieilles familles, avec leurs idées conservatrices, se sont éteintes, ont été dispersées ou absorbées; des idées plus démocratiques se sont répandues, enfin, des industriels et des commerçants ont amassé rapidement de grandes fortunes, sous le régime protectionniste. Les villes ne sont pas moins gaies que jadis, mais les simples salles de réunion d'autrefois ont été remplacées par d'autres, beaucoup plus luxueuses, et l'on y voit danser des jeunes gens dont les pères ont commencé leur fortune dans de modestes boutiques ou l'ont réalisée dans leurs filatures, dans la construction de machines, la meunerie, etc., et se sont enrichis, comme diraient les libre-échangistes, sur le dos du fermier et du propriétaire rural.

Les membres des professions libérales, eux aussi, médecins, avoués, clergymen, sont plus souvent des fils de fermiers ou de commerçants, qui ont profité des avantages que le Canada offre au peuple au point de vue de l'instruction, et se sont élevés d'un degré dans l'échelle sociale. Les employés de banque ont conservé encore quelque chose de leur ancien prestige; il y en a une vingtaine ou une trentaine dans toutes les petites villes, et ils y jouent un peu le rôle d'une garnison dans la vie mondaine. Il y a beaucoup d'esprit de corps dans les banques privilégiées, en dehors des affaires financières proprement dites. A égalité de capacités, les directeurs, encore aujourd'hui, préfèrent avoir des jeunes gens de bonne famille, qui soutiennent le renom de leur banque dans le monde. Aussi, bien que les salaires y soient modestes et l'avancement assez restreint, les grandes banques ont toujours attiré les jeunes gens de cette catégorie; toutefois, depuis l'accroissement de la richesse au Canada, et avec la facilité plus grande que l'on a de faire fortune, il semble que ces emplois, honorables mais peu rétribués, soient moins recherchés qu'il y a quinze ou vingt ans. C'est, cependant, un genre de vie bien plus agréable et intéressant que celle que l'on peut avoir en Europe dans des situations équivalentes.

Les grandes banques privilégiées du Canada ont un siège central et des succursales dans toutes les parties du Dominion, organisation qui leur a permis de répondre aux besoins d'un pays vaste, en cours de développement. Elles sont soumises à une surveillance étroite de la part de l'Etat. Aussi, n'y a-t-il, pour ainsi dire, pas eu de faillite depuis une trentaine d'années, et leurs affaires sont-elles sûres et fructueuses. Elles émettent des billets de cinq dollars et au-des-

sus, jusqu'à concurrence de leur capital versé. De plus, elles doivent déposer, dans les caisses de l'Etat, une somme égale au vingtième de la moyenne des billets en circulation. L'Etat émet des billets de un, deux, quatre dollars et au-dessus, et quarante pour cent des revenus liquides des banques privilégiées doivent être en billets de l'Etat. Leur réserve est considérable, et, dans certains cas, égale presque leur capital. Elles versent actuellement un intérêt de 4 p. 100 sur les dépôts et généralement 10 p. 100 à leurs actionnaires, après avoir affecté une partie des bénéfices à leur réserve.

Les villes provinciales du Canada, malgré leur peu d'importance relative, ne sont pas seulement des centres agricoles : la force hydraulique est excellente, cours d'eau et rivières coulent rapidement et permettent aux scieries, aux moulins et aux usines diverses d'aider à leur prospérité. Pour prendre des exemples, les fabriques de lainages de Paris, petite ville au nom pompeux, emploient huit cents personnes, surtout des femmes, sur une population qui dépasse à peine trois mille habitants; elle possède également une fabrique de charrues. Brantford encore, à seize kilomètres de là, est le siège de la Compagnie des machines agricoles Massey-Harris, de renommée mondiale. A Peterborough se trouvent de grandes usines électriques. Owen's sound, sur la baie Géorgienne, construit des vaisseaux. Berlin fabrique des boutons et bien d'autres articles. Ce sont toutes de petites villes dont le mode de vie a complètement changé, et dont les ambitions grandissent. L'aspect des boutiques surprendrait beaucoup de gens. Dans une ville de huit à dix mille habitants, les devantures et les salles d'exposition des magasins, aux approches de Noël, en ce qui concerne



La Chaudière, Ottawa.

les modes et les articles de verrerie ou de fantaisie, dépassent tout ce que l'on peut voir dans une ville d'Europe équivalente. Des magasins reçoivent annuellement de grands envois de modes de Paris qui y trouvent une vente rapide. Les maisons de commerce sont partout, maintenant, de pierre ou de briques ; les trottoirs, autrefois de bois, ont été, généralement, refaits en béton. Les rues sont larges et fréquemment asphaltées. Beaucoup de villes de dix à douze mille habitants ont un service de trams électriques ; toutes jusqu'aux plus petites sont éclairées à l'électricité depuis vingt-cinq ans. Les rues sont bordées de poteaux chargés de nombreux fils télégraphiques et téléphoniques : c'est, évidemment, peu esthétique, mais témoigne d'une grande activité.

Toutes ces villes ont des écoles de filles et de garçons, pour l'instruction primaire et secondaire, presque gratuites. On y trouve toujours une salle de lecture et, souvent, une bibliothèque publique. Il n'est sans doute pas nécessaire d'ajouter qu'il n'y a guère de véritables indigents dans ces ruches prospères.

Les différentes sectes religieuses s'épanouissent côte à côte dans la province. L'Eglise anglicane et l'Eglise écossaise se partagent la plus grande partie des classes riches et instruites dans les villes, mais les méthodistes, quoique déjà forts dans les cités de province, sont encore plus nombreux que les presbytériens dans les centres agricoles, où, par contre, l'Eglise anglicane n'existe pour ainsi dire pas.

Une certaine partie du capital et de l'initiative qui ont renouvelé la vie et augmenté la prospérité dans ces villes est d'origine américaine. On y trouve, en effet, partout des Américains, soit comme capitalistes, soit occupant des postes importants, et ce ne sont pas les

moins enthousiastes en ce qui regarde l'avenir du Canada. Du reste, lorsqu'on a vu une demi-douzaine de ces petites villes, si rapprochées l'une de l'autre, on ne peut méconnaître le caractère manufacturier de l'Ontario, sans parler de villes plus grandes, que nous n'avons pas encore décrites. Mais peut-être, ces petites cités affairées et prospères, dans un gras pays de fermages, font-elles plus d'impression qu'une grande ville ramassée sur elle-même, à cause de leurs marchés locaux, de la vie plus saine qu'elles offrent aux travailleurs. Elles ont aussi l'avantage de fournir de l'occupation, par exemple, à des filles de fermiers qui gagnent ainsi, dans leurs moments de loisir, une moyenne de six à sept francs par jour. dans les fabriques de lainages. Ce n'est pas à dire, pourtant, que ces jeunes filles soient très nombreuses parmi les ouvrières qui sont généralement du métier et changent suivant les époques : ce travail sédentaire et mécanique, qui dure dix heures par jour, doit, en effet, sembler dur à beaucoup d'entre elles, même lorsqu'il leur permet de prendre leur part des distractions de la ville et de s'acheter des chapeaux de Paris.

Ceci nous amène, en nous rappelant la question des domestiques, terreur permanente des intérieurs canadiens, à quitter les faubourgs industriels pour gagner les quartiers de résidence des gens aisés qui, dans les villes canadiennes de second ordre, sont généralement agréables. Les maisons de toute taille, en bois, en pierre ou en brique, s'élèvent au milieu de jardins soignés, proportionnés avec leurs dimensions. Les petites villes ont, à cet égard, souvent suivi l'exemple des grandes : on y a enlevé les clôtures, sauf là où elles sont constituées, comme c'est parfois le cas, par des haies de cèdres, et on a laissé les pelouses ouvertes sur

le trottoir. Les avenues sont généralement bordées de rangées d'érables : c'est aussi l'arbre favori des jardins. Parfois, un chêne, que la main des premiers colons épargna par un heureux hasard, étend ses branches au-dessus du jardin arrangé à l'anglaise, et qui contient généralement un terrain de tennis ou de croquet. La maison, carrée ou oblongue, n'a d'autre décoration que sa véranda et le charme des plantes grimpantes qui la tapissent. Il y a aussi beaucoup de villas modernes, avec des parcs qui nous font regretter d'avoir dit que la renommée des villes de campagne est à son déclin. On s'y amuse toujours autant, quoique, peut-être, d'une autre façon : on y fait des parties de traîneau, du patinage, du hockey sur des rinks en plein air ou couverts. En été, le golf, un peu de cricket, le tennis sont des occasions de réunions ; enfin, la danse semble n'avoir rien perdu de la popularité dont elle a toujours joui dans le Haut-Canada, depuis qu'il commença à être défriché.

Dans les premiers temps que nous connaissions le Canada, les familles aisées, établies à Woodstock, à Niagara ou à Port Hope, ne se croyaient nullement inférieures aux gens parmi lesquels vivaient leurs amis et leurs parents de Toronto, et il ne s'établissait entre eux aucune comparaison fâcheuse, au point de vue des manières ou de la mode ; les hautes classes étaient, en effet, unies par le mariage ou l'amitié, et se trouvaient répandues dans toute la province ; tout le monde vivait très simplement, sur des revenus modestes. Maintenant, les villes se lancent dans les réceptions mondaines raffinées. Mais toutes ces charmantes maisons qui bordent les avenues ombragées ont une plaie cachée. Autrefois, un ménage jouissant d'un revenu de mille, deux mille, trois mille dollars

avait un, deux ou trois domestiques pour trente francs par mois. Maintenant, les gens relativement riches qui habitent des maisons plus vastes ne peuvent, souvent, en trouver à aucun prix, et ce n'est que grâce à des gages exorbitants qu'on réussit, parfois, à obtenir un service médiocre. Mais, d'une façon générale, on ne peut avoir de domestiques en dehors des villes. Le voisin d'un de nos hôtes, dans une localité proche de Toronto, qui était un millionnaire américain, avait dû renoncer à continuer à y habiter, faute de domestiques. Dans une autre petite ville florissante, un de nos amis se débattait comme il pouvait dans une vieille propriété qui, en Angleterre, aurait demandé au moins quatre femmes de chambre et deux jardiniers : il n'y avait pas une seule domestique dans la ville et, cependant, des centaines de jeunes filles travaillaient dans les usines. Il lui fallait se lever de bonne heure, le matin, pour entretenir les pelouses avant d'aller à ses occupations. Les dames faisaient la cuisine et tout le ménage. C'est une situation curieuse, mais les relations mondaines ne semblent pas en souffrir ; les Canadiennes de tout rang ont une façon merveilleuse de s'accommoder d'un état de choses que l'on considérait autrefois comme exceptionnel, et qui est maintenant presque périodique.

Les maisons, il est vrai, sont construites avec tous les derniers perfectionnements. Elles ont toujours une ou deux salles de bains, les plus grandes en ont une pour chaque chambre. On donne tous les ordres aux fournisseurs par le téléphone et l'on peut, en cinq minutes, lancer des invitations à tout son cercle d'amis. Un calorifère, dans le sous-sol, chargé à l'anthracite, maintient la température si égale dans toute la maison que les feux, pour lesquels

on a toujours du chauffage préparé, sont plutôt une fantaisie qu'une nécessité. La science de ces installations atteint une grande perfection : on ne ressent jamais ces différences de température d'une pièce à l'autre qui, dans l'ouest de l'Europe, sont si désagréables. A ce propos, quoique les Canadiens chauffent beaucoup moins que les Américains, il y a peut-être encore chez eux un excès. Mais s'ils se fatiguent de l'hiver à cause de sa monotonie, en général, ils ne songent même pas au froid, et c'est pour eux, en somme, une saison agréable.

Toutes ces petites villes de l'Ontario se ressemblent beaucoup, comme le pays agricole qui les entoure : celles au bord des lacs ont des intérêts dans la navigation, avec l'agrément du yachting et du canotage; celles plus loin dans l'intérieur des terres se donnent à l'exploitation des forêts; celles de la péninsule que forment les grands lacs, à l'agriculture; mais toutes fabriquent, sur une plus ou moins grande échelle, des machines, des chaudières, des pompes, des scies, des outils de toute sorte, des tapis, des lainages, etc. Et l'on se demande alors pour quels acheteurs travaillent ces petites villes industrielles, en dehors de leur clientèle locale. On se rendra facilement compte des débouchés que trouvent leurs produits, si l'on songe que les moissonneuses Massey-Harris, par exemple, sont répandues dans le monde entier, et que les machines Mac Culloch, de Galt, sont universellement réputées. Toutefois, l'écoulement naturel des industries de l'Ontario est naturellement le Nord-Ouest du Canada, agricole et minier.

Il ne faut pas oublier, cependant, que la forme allongée et comme éparpillée du Dominion et ses contours découpés sont, pour lui, une source réelle de dif-

incultés au point de vue économique qui nous occupe en ce moment. Le Canada n'est, en somme, qu'une bande étroite allant de l'Atlantique au Pacifique, et qui s'élargit peu à peu, mais pas assez pour modifier la situation. Si l'on songe que les Provinces Maritimes sont séparées par une région inculte du Canada français, que l'Ontario est également séparé de la zone des prairies par près de seize cents kilomètres de désert, tandis qu'entre les prairies et la Colombie Britannique se succèdent les différentes chaînes des Montagnes Rocheuses, on comprend qu'il soit plus naturel que ces régions, si nettement délimitées, soient en rapport d'affaires avec les Etats situés au sud de la frontière qu'entre elles. Aussi, Boston est-il toujours le centre de l'univers pour le campagnard de Cap Breton ou du Nouveau-Brunswick. Chicago, Buffalo et New-York sont les pôles d'attraction de la jeunesse active de l'Ontario, et des droits modérés ne peuvent guère empêcher les fermiers du Grand-Ouest de faire venir leurs machines des grandes usines américaines les plus rapprochées. L'élévation des tarifs douaniers serait donc, en ce qui concerne cette clientèle encore peu développée, une affaire d'or pour les usines de l'Ontario; en attendant, il envoie ses produits en Europe, en Australie, aux Indes et au Cap.

Les hôtels font, en général, de bonnes affaires, mais à part quelques exceptions, ils n'ont rien de remarquable. Ils vous donnent des repas abondants, mais la cuisson insuffisante et le service primitif sont légendaires parmi les Canadiens sensés. Ils ont adopté le système, si répandu aux Etats-Unis, en dehors des établissements de premier ordre, qui consiste à vous servir une quantité énorme de petit plats, et ils croient avoir ainsi atteint le comble du raffinement culinaire. La

clientèle de ces hôtels de province, comme aux Etats-Unis, semble n'avoir aucun goût, mais elle se montre très exigeante sur le menu et sur la variété nominale des la nourriture, même si tous les plats sont cuits de façon à se ressembler tous, par leur absence de saveur, et lui sont servis complètement refroidis. Elle jetterait les hauts cris si un hôtel de province ou un hôtel de second ordre, dans une grande ville, ne lui donnait que deux ou trois plats, mais simples, bien accommodés et servis chauds. D'autre part, comme la vie est extrêmement bon marché dans ces petites villes de l'Ontario, on voit que cette déplorable cuisine n'est qu'une tentative malencontreuse de raffinement.

Nous avons déjà dit un mot des distractions : quoique les Canadiens travaillent ferme, ils ne sont nullement ennemis des amusements et s'entendent parfaitement à organiser leurs loisirs. La pensée d'un bal ou d'un pique-nique ne préoccupe pas celui qui le donne des semaines à l'avance, comme en Europe, et pourtant, il n'a peut-être, pour ainsi dire, pas de domestiques. On va encore danser, jouer aux cartes ou voir ses amis sans arrière-pensée, et l'hôtesse n'est pas en proie aux terreurs de la critique gastronomique qui, par exemple, en Angleterre, a un effet si désastreux sur les relations mondaines. Les jeunes gens s'amusent beaucoup entre eux et, malgré l'accroissement des fortunes, continuent à se donner gaiement beaucoup de plaisir simple et enviable, sans prétention et à peu de frais. Beaucoup de villes ont une garnison, qui leur donne de l'animation ; la jeunesse, organisée maintenant en corps de cadets, s'exerce au tir avec ardeur. Le patinage, que pratiquent les deux sexes, et, pour les hommes, le hockey sur la glace, sont, en hiver, les deux passe-temps favoris.

Quand le froid n'est pas trop vif, on patine sur les lacs et les rivières, mais il y a, naturellement, de grands rinks couverts permanents. Le patinage à figures a beaucoup moins d'adeptes qu'autrefois ; il est supplanté par le hockey, que l'on joue sur de vastes pistes. C'est, de tous les sports de ce genre, le plus rapide et le plus plaisant à regarder. Quand des équipes renommées jouent à Toronto, à Montréal ou à Ottawa, le match attire des foules énormes et cause une animation considérable. Le sleigh est toujours en vogue : des groupes de jeunes gens et de jeunes filles, avec des chaperons, se rendent d'une ville à l'autre, pour y souper ou pour une sauterie improvisée. Les excursions à raquettes sont également toujours un prétexte à réunions, par les belles journées d'hiver ; enfin, le ski norvégien est devenu, depuis quelques années, à la mode.

Le football, enfin, est très populaire dans le Haut-Canada, ce qui est d'autant plus remarquable que la saison durant laquelle on peut y jouer, en automne, est très courte : toutes les villes ont leur club de rugby ou d'association. Le cricket, par contre, disparaît peu à peu devant le golf et le tennis. Il ne faut pas oublier non plus que, lorsqu'un jeune Canadien prend des vacances de quelque durée, il trouve toujours à proximité de vastes étendues de bois et d'eau, qui sont, pour lui, un véritable paradis et une source inépuisable de distractions.

CHAPITRE VIII

Les districts fermiers de l'Ontario. — Son pittoresque. — Les fermiers : une race industrieuse. — Transformation de la culture. — La vie dans les fermes. — Origine des fermiers de l'Ontario. — L'émigration dans l'Ontario. — Les fermiers et le *gentleman émigrant*. — Les colonies collectives.

Il ne faut pas croire que les régions agricoles de l'Ontario soient dénuées de tout pittoresque : la province renferme beaucoup d'agréables perspectives et de coins attrayants. L'on ne saurait parcourir des districts un peu éloignés comme ceux de Peterborough, Cobourg, Hamilton, Brantford, Goderich, etc., sans remporter de ces excursions le souvenir de paysages d'un réel caractère artistique : riants plateaux couverts de pâturages, prairies verdoyantes parsemées de bétail, avec un premier plan d'eau miroitante, sur un fond de bois sombres. Les bouquets d'érables, de hêtres et de frênes qui ont pu survivre entre les champs d'orge ou de navets se sont puissamment développés et projettent l'ombre de leurs branchages sur les herbes où paissent moutons et vaches laitières.

Les forêts marécageuses de cèdres, particulières aux campagnes canadiennes, ont aussi un certain charme : de chaque côté de la route dont la chaussée, souvent encore, est faite, comme autrefois, de rangées de troncs d'arbres, s'élèvent deux murailles pittoresques de pins odorants et de cèdres en rangs serrés, au dessus de la bordure de gazon que les rosées de la nuit, même en

plein été, maintiennent verte et fraîche. La nature sauvage, poursuivie par la charrue des fermiers, semble vouloir se réfugier dans ces marécages. La verge d'or, les asters, les buphtalmes et les espèces rares de fougères s'y épanouissent. Les piverts mouchetés, les roitelets d'eau, les loriots, les geais bleus, les merles aux ailes rouges et autres oiseaux sédentaires ou migrateurs viennent y chercher le couvert et la solitude; par les soirs d'été, les moustiques y font rage, comme jadis. Ces marécages plantés de cèdres sont le dernier asile des représentants attardés du gibier que le fermage et le défrichement ininterrompu n'ont pas encore exterminé ou chassé vers l'intérieur des terres. C'est là que le jeune fils du fermier, dès qu'il peut porter le fusil paternel, se dirige et s'amuse toute une saison à tracasser une compagnie de perdrix ou une demi-douzaine de lièvres, qui savent bien se garder. Respirons, par une après-midi de fin d'été, ou aux premiers jours de l'automne, la senteur parfumée des pins dans le vallon frais et humide; notons l'échappée charmante de champs aux vives couleurs, que l'on aperçoit au bout de l'allée, entre les cèdres et les pins noirs qui la bordent; admirons enfin les chaumes dorés, dont le nombre va diminuant chaque année dans l'Ontario, les prairies vertes et bien rases, la rougeur adoucie du sarrazin, le bleu verdâtre des feuilles de navets de Suède, blanchissant au souffle brûlant de l'été.

Mais interrompons cette description pittoresque pour revenir à l'aspect purement agricole et pratique de l'Ontario. Répétons, pour les lecteurs qui se représentent le Canada comme un désert à demi civilisé, que l'on y voit partout de la vie et de l'activité, comme dans les campagnes d'Europe. On y traverse autant

de voies ferrées, on y aperçoit, le long de la route, autant d'églises et d'écoles, et, surtout, beaucoup de fermes, pour cette bonne raison qu'elles sont toujours, comme on l'a vu, de peu d'étendue. Les fermiers de l'Ontario aiment à se bâtir de solides maisons de briques ou de pierre, entourées de pelouses, avec quelques arbres ombreux et, quelquefois, des fleurs, bien que les exigences de la vie agricole laissent peu de temps et de ressources pour s'offrir ce luxe; un vaste verger, bien taillé et prospère, fournit, en automne, à l'arrivée des acheteurs, des récoltes de cinquante à cent barils de pommes saines; une rangée de peupliers de Lombardie, dont la cime se balance sous la brise perpétuelle du Canada, domine l'habitation ou borde la grand'route, donnant un air plus familial à ce tableau, que l'on rencontre à chaque pas. Si solides que soient les maisons, ce sont les granges auxquelles les fermiers de l'Ontario consacrent surtout leur attention. Abritant le bétail pendant tout l'hiver, la grange canadienne est un édifice imposant, de douze mètres sur vingt-cinq, en moyenne, avec des appentis sur l'un ou l'autre côté. Bâtie, autant que possible, à flanc de coteau, les chevaux et les bestiaux sont logés au rez-de-chaussée, tandis que l'on peut faire entrer les chariots au-dessus de leur tête et déverser le foin ou le grain dans les profonds greniers. On se rend compte alors de l'aspect que peut avoir l'Ontario, lorsque l'on sait que l'on y rencontre une ferme avec ses dépendances tous les quarante hectares. Il y a jusqu'à dix ou douze champs sur la même concession, entourés, les uns avec les anciennes clôtures, les autres, plus fréquemment, avec des fils de fer munis de ronces, portés par des poteaux bien équarris.

Il y a vingt-cinq ans, la moitié des champs était

couverte de moissons, et surtout de blé ; un quart de siècle auparavant, lors de la guerre de Crimée, et pendant la guerre civile américaine, le blé était la principale récolte. Durant la première moitié du dix-neuvième siècle, et surtout pendant ces périodes de guerre, où les cours étaient très élevés, on ne défrichait pas assez vite les terres fertiles de l'Ontario. Quand les difficultés de la première colonisation furent surmontées, le défrichement et la culture du blé avancèrent à pas de géant. Des vieillards nous ont souvent conté avec quelle hâte fébrile leurs pères abattaient les taillis, débarrassaient le terrain et semaient du blé qui, dans les meilleures régions de la province, rendait, sur un sol vierge, de 25 à 35 hectolitres à l'hectare. En fait, la vaste étendue qui va de Kingston à Toronto et la grande et fertile presqu'île qui la continue à l'ouest ne contient pas plus de bois que la campagne anglaise : c'est un témoignage de l'énergie acharnée des grands-pères et des pères des fermiers et, en général, des habitants de l'Ontario. Ces fermes aisées, qui parsèment le pays par milliers, furent bâties surtout de 1830 à 1870, et l'on retrouve souvent encore, dans leurs dépendances, la vieille cabane de troncs d'arbres élevée par le premier colon, dans le désert des bois. Un peu avant 1880 se produisit la baisse des grains, qui frappa durement les fermiers de l'Ontario, comme les fermiers anglais. Certains avaient mis de l'argent de côté, mais, généralement, ils avaient employé leurs économies à construire des granges et à améliorer leur matériel. D'autres encore étaient obérés d'une hypothèque à huit ou neuf pour cent, taux courant à cette époque, contractée pour l'établissement de leurs fils dans les affaires ou pour perfectionner leurs moyens d'exploitation.

Pendant une quinzaine d'années, depuis lors, alourdies par le marasme des affaires, les prix très bas, la cherté et la rareté de la main d'œuvre, et souvent par les hypothèques, le fermier de l'Ontario eut à soutenir, presque constamment, une lutte sombre et acharnée. Ses fils et, souvent, ses voisins, émigraient en foule dans le Manitoba ; les journaliers eux-mêmes suivaient le mouvement et y colonisaient à leur compte. Le blé et l'orge se vendaient presque à perte. Le sol en était déjà arrivé, depuis un certain nombre d'années, au point où il réclame des soins judicieux : on les lui donnait, mais, par suite du manque d'argent liquide, le fermage devenait plus difficile. Un fermier ne peut pas changer, en quelques jours, les méthodes de culture qu'il a pratiquées pendant toute sa vie. Cependant, en 1900, une évolution s'était accomplie : non seulement le fermier de l'Ontario s'était rendu compte que l'Ouest l'avait bien battu, mais il avait déjà commencé à réparer le dommage. Il ne considère plus, maintenant, le blé et l'orge comme sa principale ressource : il les fait surtout pousser pour la paille. Son attention se concentre aujourd'hui sur le foin et les pâturages, la laiterie et le bétail, les fruits et la volaille. Des fabriques de beurre et de fromages couvrent le pays et lui achètent, comptant, le produit de ses étables. Même à l'époque où il ne s'occupait que du blé, le fermier de l'Ontario aimait toujours à avoir du bétail de bonne qualité ; dans ces derniers temps, il s'est consacré à l'élevage avec ardeur et succès.

Quand le porc se vend bien, il engraisse les plus beaux spécimens de berkshires, de tamworths et de chesters. Comme vaches laitières, on voit sur ses prés les plus belles bêtes de Holstein, à la solide membrure noire et blanche. Ses bœufs sont surtout des courtes

cornes, et il importe fréquemment les meilleurs reproducteurs d'Angleterre. Souvent, il possède lui-même un troupeau de race, qui remporte des prix, non seulement dans les concours agricoles d'Ottawa, mais au loin, aux Etats-Unis, où il les vend à prix d'or. L'Ontario convient, en effet, d'une façon toute spéciale au bétail de choix, et les races qu'élèvent généralement les fermiers sont celles qui sont le plus susceptibles d'un bon rapport. Comme moutons, les shropshires sont les plus répandus, et au moins une vingtaine de fermiers se rendent, à intervalles réguliers, en Angleterre pour leurs achats.

L'élevage des chevaux est peu florissant ; on ne monte pas à cheval dans les vieilles provinces ; les trams électriques ont banni les omnibus des villes, et il semble que la traction automobile menace d'une réduction assez prochaine la race chevaline. Le fermier de l'Ontario possède une ou deux couples de chevaux de gros trait, shires ou percherons, il a toujours un buggy ou une coquette charrette à ressorts et, généralement, un cheval rapide pour l'attelage.

Ce fermier de l'Ontario est, sans aucun doute, l'un des plus acharnés travailleurs que le monde ait jamais vus. Secondé par son fils, il abat quotidiennement, pendant toute la saison, une tâche double de celle du journalier anglais moyen. Sa femme ne lui cède en rien au point de vue de l'énergie et de l'épargne. Les filles, autrefois, n'étaient pas moins actives que leur mère, dans la basse-cour, à la laiterie, à la machine à coudre : on voyait rarement des servantes dans les fermes canadiennes. On dit que ces jeunes filles recherchent, maintenant, plus de liberté et de distractions, qu'elles sont plus coquettes, et on ne peut guère

les en blâmer, mais elles n'en doivent pas moins travailler aussi dur. On se rend compte que les filles de fermiers ayant un capital de 25, 50, 75 ou cent mille francs ont bien droit aux mêmes avantages que celles de commerçants moins à leur affaire, ou d'employés d'une situation équivalente. Il n'est peut-être pas d'Anglo-Saxon, ayant la situation de ces fermiers, qui soit plus modeste dans ses dépenses personnelles.

Quand on songe à ce que ces gens et leurs pères ont fait, par leur labeur, de cette province, on aurait mauvaise grâce à leur reprocher, même poussées à l'excès, les qualités qui ont produit de tels résultats. Cependant, il n'est pas douteux que la lutte avec la forêt sauvage et l'âpreté de la vie primitive ont mis dans leur âme une dureté métallique. Une humeur un peu sombre et farouche, une vraie passion pour la frugalité, un culte exagéré du labeur incessant, le mépris de tout ce qui est là seulement pour plaire aux yeux, en dehors de la simple propreté sont, encore aujourd'hui, des traits distinctifs de la mentalité habituelle du fermier canadien. En outre, la condition sociale est assez uniforme, à cause de l'égalité de presque tous les domaines, au point de vue de la superficie, et du fait que tout fermier travaille de ses mains ou conduit ses hommes, s'il en a. D'ailleurs, il ne peut y avoir de fermage rémunérateur avec le seul emploi de journaliers. Ce système ne réussit pas. D'abord, l'ouvrier canadien, si peu logique que cela paraisse, ne souffrirait pas de travailler pendant que son patron, assis sur une barrière, le regarderait faire; en tout cas, il le mépriserait intérieurement, ce qui nuirait, évidemment, à leurs bons rapports. Des gens des villes s'amusent quelquefois à exploiter une ferme, mais ils n'ont pas la prétention de s'en faire de rentes, et ces exceptions n'ont

aucune portée au point de vue de l'économie rurale dans l'Ontario.

On rencontre bien aussi de vrais fermiers, différant un peu du type général, alliés aux vieilles familles du pays, et menant tout de même la vie dure de la ferme, mais ces gens sont rares : en fait, l'Ontario agricole est une sorte de démocratie égalitaire et qui, hors des villes, comprend tout ce qui n'est pas clergé, négociant, forgeron, épicier, etc. Il n'y a pas, au Canada, d'ouvriers des champs formant une classe sociale.

L'adoption des méthodes nouvelles a largement réussi au fermier de l'Ontario. Le prix des terres a bien remonté. Il vend avantageusement ses laitages, son bétail, ses fruits, sa volaille. On sait aussi que le Canada importe, chaque année, des quantités de plus en plus grandes de bœufs en Angleterre; l'Ontario y envoie également des chargements considérables de fromages, de beurre et de volailles. Les districts fruitiers, autour de Hamilton et de Niagara, sont prospères : on y voit des milliers d'hectares couverts de pêchers, de poiriers et de vignes, sans parler des pommes, qui sont une source de revenu pour presque toutes les villes de la contrée. Il peut être intéressant de savoir que la valeur annuelle des produits d'alimentation de cette province atteignait récemment un milliard de francs. Des expositions agricoles se tiennent chaque année dans chaque région : la plus importante, celle de Toronto, attire une foule énorme.

Le fermier canadien a la réputation, parmi ses compatriotes, d'être très parcimonieux : la tradition de la vie des grands bois, au temps où l'on fabriquait tout soi-même, et que l'on n'achetait rien, pour l'excellente raison qu'il n'y avait de magasin nulle part, se



Bûcherons se rendant au travail.

retrouve encore dans sa répugnance à dépenser de l'argent pour tout ce qui n'est pas un objet de première nécessité.

A côté de l'énergie et de l'amour du travail, on trouve généralement chez lui une certaine résistance au progrès, en ce qui concerne les à-côtés de la vie, du mépris pour ce qu'il considère comme les vaines futilités du citadin. La brièveté des saisons canadiennes et la nécessité de ne pas perdre une minute de lumière, surtout au temps où le labourage dominait, l'ont habitué à ne s'octroyer aucune distraction et à souffrir impatiemment qu'on accorde un instant à autre chose qu'au travail. Il est vrai qu'en hiver il a moins à faire, quoique tous les travaux de la laiterie soient aussi absorbants qu'en été. Les soins et la nourriture des chevaux, des vaches, du jeune bétail et des porcs l'occupent plusieurs fois par jour; presque tout son temps encore est pris à préparer la viande, à couper les navets, à fendre du bois et à en alimenter le poêle. Il faut transporter le lait et le grain qui a pu être battu, le bois ou le foin, et chacun souhaite un hiver assez rigoureux pour permettre l'usage prolongé des traineaux, car les courses en charrettes à travers la neige fondue et la boue sont mauvaises pour l'homme comme pour le cheval. Comme on ne peut avoir, au Canada, d'hivers doux, il est désirable que le thermomètre reste, autant que possible, au-dessous de zéro.

Le climat de l'Ontario varie très sensiblement depuis Ottawa, la région habitée la plus froide, jusqu'à Toronto, où il peut arriver qu'il ne gèle pas pendant la moitié de l'hiver. En général, on peut poursuivre les labours jusqu'à fin novembre, et c'est habituellement dans la première quinzaine d'avril, rarement plus tôt, que le fermier peut se remettre à la

terre. Il sème le blé à l'automne, mais, dès le printemps, il doit semer l'orge, l'avoine, l'herbe, le trèfle; ensuite, les pois, qui ont toujours constitué une des meilleures récoltes de la région ; puis les mangles et le maïs; il faut rétablir ou consolider les clôtures abattues par les bourrasques de l'hiver ou renversées par la neige, planter le jardin, charrier le fumier et exécuter une quantité de petits travaux qui arrivent tous à la fois, au moment le plus inopportun. Puis, c'est la fenaison, sujet de craintes renouvelées; enfin, la moisson, à la fin de juillet et en août, aujourd'hui, il est vrai, moins importante qu'autrefois; beaucoup de fermiers ont des silos, dans lesquels ils abritent du maïs, qui doit servir de fourrage; et, pendant tout ce temps, il faut encore s'occuper de la laiterie, quoique heureusement, dans certains districts, les fromageries se chargent de faire récolter le lait.

Le fermier de l'Ontario est donc fort affairé. De l'aube au coucher du soleil, on le voit en bras de chemise ou vêtu d'une blouse bleue, travaillant comme un journalier ou dirigeant ses hommes, s'il en a. Le repas de midi, comprenant du porc salé, des pommes de terre, du pain excellent et du beurre, de la tourte aux pommes et du thé vert, l'attend dans la cuisine ou dans la salle commune. A l'automne et en hiver, la salaison est remplacée parfois par de la viande fraîche ou du poisson des grands lacs. Jamais le gibier ne vient varier son ordinaire : la volaille nombreuse qu'il élève est expédiée presque tout entière au marché. Toutefois, il ne faut pas trop généraliser ce régime frugal, car, dans certaines parties de l'Ontario, les fermiers vivent plus largement et consomment une partie de leurs produits de luxe; le boucher fait, en charrette, sa tournée quotidienne, mais c'est plutôt l'exception. On a tou-

jours, d'ailleurs, tout en abondance; une robuste santé et un climat très sain, le plus sain qui soit au monde, aiguisent l'appétit, et jamais ceux qui se réunissent autour de la table commune n'ont l'impression de manquer de quoi que ce soit, quelles que puissent être, à cet égard, l'opinion et les moqueries des gens plus délicats des villes.

Cependant, il semble que la vie soit devenue moins austère dans les fermes canadiennes. Les mêmes gens qui, autrefois, se plaisaient à s'apitoyer sur la vie de labeur écrasant des fermiers et le milieu monotone où elle se déroulait, se récrient maintenant lorsque les filles de ces fermiers n'aident plus autant qu'elles le devraient aux travaux de la laiterie, ne se contentent plus, comme distractions, de chromos et d'harmoniums mécaniques américains, mais veulent avoir leur piano et faire travailler la couturière du voisinage. Le goût des amusements et des réunions entre voisins se répand : on ne considère plus la monotonie d'un labeur incessant, avec, le dimanche, la promenade en voiture à l'église, comme le but unique de l'existence. Les jeunes gens des villes ont toujours participé, dans une large mesure, et avec raison, aux distractions mondaines; ceux des campagnes n'ont pas eu, en général, leur juste part de ces bonnes choses, et il serait étrange, surtout au milieu d'un tel renouveau de prospérité agricole, que les filles et les fils de fermiers consentissent à rester en butte à la pitié ironique et aux sarcasmes déplacés de leurs voisins, employés ou commerçants, qui sont souvent eux-mêmes fils de la terre, et qui, au point de vue des ressources, ne sont pas mieux à leur affaire, ni peut-être même aussi bien. Seuls, des cœurs braves et des bras vigoureux ont pu amener l'Ontario, désert perdu et couvert de forêts, à l'état

de prospérité où on le voit maintenant. Et pourtant, il a toujours été de mode, dans les villes, même parmi les gens d'origine rurale, de sourire en parlant du fermier, de se moquer non de ses travaux, mais de ses manières, de sa mesquinerie, de sa parcimonie, de son esprit conservateur, de ses vêtements, de son indifférence aux agréments de la vie. La plupart des Canadiens des villes lèvent les bras au ciel à l'idée de vivre dans une ferme. C'est un fait remarquable, et surtout curieux dans une province créée principalement par des fermiers, et dans laquelle les hommes les plus capables dans toutes les branches sont, le plus souvent, issus de fermiers. Les causes de ce mépris de la vie rurale sont nombreuses, et l'on peut s'expliquer cette aversion, mais la façon dont elle se manifeste souvent surprend désagréablement celui qui connaît bien la province et son histoire.

On peut appeler, sans injustice, l'*habitant* franco-canadien un paysan, car il en est un par tempérament, par son peu d'instruction, quelle que soit l'étendue de ses champs ; mais rien ne serait moins vrai du fermier de l'Ontario : cette appellation serait ridicule et insultante ; on pourrait plutôt lui donner le vieux nom du tenancier anglais, *yeoman*. Il a reçu, à l'école, une bonne instruction primaire. Pendant les soirées d'hiver, seul moment de loisir qui s'offre à lui, il lit les journaux agricoles et locaux, et, en ces jours de publications populaires, beaucoup de choses sans valeur, comme d'ailleurs bien d'autres qui, eux, ont l'avantage de la position sociale et de l'instruction. Il s'occupe beaucoup de politique, provinciale et fédérale : il s'intéresse aux hommes et aux partis, peut-être plus qu'aux principes. Il a enfin, pour but de ses ambitions, le conseil municipal et le conseil de comté.

On se rendra compte, par ce qui précède, de la scission profonde qui sépare, au Canada, la vie des champs de celle des villes, scission que l'on a peine à comprendre au premier abord. Rien n'attire les citadins dans les cantons ruraux. Au point de vue des gens aisés, il n'y a ni chasse, ni domestiques, ni distractions mondaines. Les gens des villes vont très loin passer leurs vacances, dans les bois, sur les lacs, à la montagne, à la mer. Ce qu'on peut appeler la classe mondaine, même dans les villes de province, n'a que peu de rapports avec les fermiers et ne connaît guère que l'aspect de leurs maisons, pour être passée devant elles en voiture. On n'entend jamais, comme en Europe, un citadin aspirer aux joies de la vie champêtre. Par contre, le fermier ressent parfois une certaine amertume à l'égard de ses compatriotes des villes. Il a tendance à croire qu'ils l'exploitent, qu'ils ont la vie trop facile en comparaison de la sienne. Habitué à croire qu'un homme vaut autant qu'un autre, son âme démocratique se froisse de l'air supérieur que prend, en sa présence, l'avoué, l'employé de banque ou même l'épicier. Mais il ne faut pas exagérer ce sentiment ; ce qu'il produit de pire est que le fils du fermier croit malheureusement s'élever en passant derrière un comptoir, et que sa fille l'imite ou reste au logis à se morfondre sur son triste sort.

Il ne reste guère d'argent à dépenser, même dans la ferme la mieux dirigée, mais les réunions musicales et les sauteries, les cartes ou la lecture en commun sont peu coûteuses. L'alcool a presque disparu, et les ménagères sont très habiles à préparer les friandises qui font la joie des Canadiens des campagnes. Les maisons sont peu éloignées les unes des autres, et l'on a toujours des moyens de transport sous la main.

Il y a, évidemment, des exceptions individuelles et de petites coteries parmi toutes ces fermes, où la vie est devenue plus gaie, mais il ne faut considérer ici que la règle, et non les exceptions.

Nous voudrions encore dire quelques mots de l'Ontario rural, rappeler les premiers établissements dans ses différentes régions, ceux des premiers Loyalistes à Kingston et à Niagara ; la fondation de Guelph et de Goderich par la Compagnie du Canada ; de Berlin et son voisinage par les palatins allemands. Ceux-ci furent des loyalistes à leur façon ; ayant servi l'Angleterre pendant la guerre de l'Indépendance, ils furent récompensés par elle ; pleins de reconnaissance, ils s'enfoncèrent dans le désert canadien, avant même qu'il fût exploré. Quoique très allemands encore, à certains égards, après cinq générations, ils comptent maintenant parmi les plus prospères et les plus fidèles sujets canadiens. Le comté de Waterloo où l'on trouve, avec Berlin et Galt à leur tête, plus de villes et de villages industriels que dans aucun autre, est peut-être, à tous égards, le plus brillant exemple d'une région manufacturière et agricole prospère dans l'Ontario. Les Canadiens eux-mêmes ignorent souvent combien d'Allemands, les uns provenant de régiments licenciés, les autres émigrés d'Europe ou de New-York, étaient établis autrefois le long des lacs et se sont, peu à peu, mêlés aux Anglais ; seuls leurs noms et ceux de leurs villes rappellent encore le passé.

On rencontre aussi des groupes de Français aux alentours de Détroit, où se trouvaient autrefois des stations de trafiquants, isolés loin des *habitants* de l'Est. On découvre encore par là des descendants d'officiers anglais, qui reçurent des concessions de terres,

pour avoir conduit les Indiens pendant les deux guerres contre les Américains.

Les Highlanders de Glengarry, à l'extrémité est de la province, forment également une communauté importante et distincte.

Enfin, en 1825, arrivèrent 2 000 catholiques irlandais, amenés par un membre de la famille Beverley-Robinson, et qui fondèrent la ville et le district de Peterborough. Les Irlandais ne sont d'ailleurs pas à négliger parmi les groupements de l'Ontario. Dans certains endroits, ils sont restés maîtres de cantons et districts entiers ; dans d'autres, ils sont disséminés, mais en général on peut dire qu'ils se sont montrés de bons citoyens et ne sont pas, comme aux Etats-Unis, une acquisition plus ou moins avantageuse. Autrefois, il y a quarante ans, les Irlandais et les protestants célébraient leurs fêtes respectives par des batailles dans les rues de Peterborough, où l'on trouve encore, côte à côte, des groupes catholiques et protestants ; mais ce genre de rencontres a disparu depuis longtemps : elles répondaient plutôt à l'exagération de rivalités locales et à un besoin de dépense d'activité physique qu'à un ressentiment sérieux et profondément ancré.

L'Ontario possède un superbe collège d'agriculture, à Guelph, ou quelque deux cents jeunes gens, la plupart fils de fermiers, ayant déjà l'expérience de la pratique, étudient la théorie et la science agricoles. C'est une institution nationale : le centre d'expériences et d'information de toute la province. Ses diplômés reviennent à la ferme paternelle avec des idées plus larges, non seulement en agriculture, mais aussi sur leurs concitoyens. On les recherche beaucoup, et ils

sont bien appointés, comme régisseurs, par les premiers éleveurs américains.

Le Canada possède, en outre, cinq fermes expérimentales : la ferme centrale se trouve à Ottawa ; il y en a deux dans le Nord-Ouest, à Brandon et à Indian Head ; une dans la Colombie Britannique, à Agassiz ; une dans la Nouvelle-Ecosse, à Nappan. On y fait des expériences de culture, intéressantes à tous les points de vue, dont on fait connaître les résultats par des bulletins distribués aux cultivateurs. Ces fermes distribuent également d'immenses quantités de graines.

Derrière les districts que nous avons parcourus, et qui constituent la masse de l'Ontario défriché, entre eux et les forêts vierges, s'étendent des espaces considérables de terrain moins fertile et de moindre valeur. On y voit des maisons de bois sans peinture, des champs encore parsemés de souches et de quartiers de rocs, entourés de clôtures rudimentaires, dénotant non pas les débuts de la prospérité, mais la lutte contre un sol de qualité inférieure. On rencontre surtout ce dernier dans la partie nord de la zone qui sépare Montréal de Toronto. Il est quand même cultivé, car il y a toujours des gens qui préfèrent ne pas s'expatrier et rester dans un pays boisé, plutôt que de gagner les riches prairies de l'Ouest.

La question finale se pose maintenant : l'Ontario est-il la province où il est désirable que s'installe l'émigrant ? Si on la considère comme un terrain d'expérimentation avant de s'établir dans l'Ouest, on ne peut que la recommander. Autrement, il se présente deux types d'émigrants : le monsieur d'un revenu modeste, qui veut simplement habiter le Canada par économie ou pour d'autres raisons, le gentleman émigrant ; et celui qui, possédant un certain capital, veut acheter une

ferme pour en vivre. Examinons le cas de ce dernier : nous écarterons d'abord le colon qui ne possède que quelques milliers de francs. A celui-là, l'Ouest offre beaucoup plus d'avantages que les terres pauvres, perdues et en friche du vieil Ontario qui, seules, seraient accessibles à un si petit capital. Considérons donc, par exemple, un homme qui arrive avec une soixantaine de mille francs. Il va sans dire qu'il aurait tout intérêt à s'établir dans le Nord-Ouest, mais voyons pourtant ce qu'une bonne ferme de l'Ontario peut offrir. Une ferme de 60 hectares revenant, par exemple, à 45 000 francs, le chiffre le plus bas auquel il puisse trouver une bonne terre et une maison convenable, représente la moyenne de ce qu'il aura à dépenser, quoique ce genre de domaine dépasse souvent ce prix. Il faut compter au moins 15 000 francs pour monter l'exploitation, y compris les dépenses indispensables. En supposant que le colon ait acquis l'expérience nécessaire, par un stage d'un an ou deux chez un fermier, qu'il ait le don d'appliquer ce qu'il sait, et un goût réel pour le travail, il arrivera à gagner à peu près sa vie, — comme l'on vit à la ferme, — se faire, par exemple, un revenu de huit pour cent, en comptant pour rien son travail personnel, et ce sont là des chiffres optimistes. Mais ses soixante mille francs lui rapporteraient cinq pour cent sur une bonne hypothèque, à vivre rentier ou en s'occupant à autre chose. Encore, le fermier de l'Ontario travaille-t-il très dur et abat-il plus d'ouvrage en moins de temps. Aussi, le colon qui ne veut pas mener ce genre de vie fera-t-il bien mieux de mettre son argent dans une banque et de s'occuper à autre chose. On voit qu'il n'y a guère à gagner ainsi, surtout pour un homme d'un certain âge, qui s'expatrierait avec sa famille, pour se trouver

devant de nouveaux visages, un nouveau mode d'existence et des méthodes nouvelles de culture.

Pour conclure, examinons un instant le cas de ce produit spécialement anglais, le gentleman émigrant, qui s'en va aux colonies dans le seul but de mener une vie plus large qu'en Angleterre, avec un revenu modeste. L'Ontario a toujours été le refuge favori de ces exilés, désireux de se soustraire aux frais inévitables et à la vie monotone que représentent généralement, en Angleterre, pour les gens d'une certaine condition, une grande famille et de faibles ressources. Le métier de fermier dans l'Ontario ne se prête malheureusement pas à ce genre de combinaison, et joue à l'amateur d'assez mauvais tours, réduisant son revenu au lieu de l'accroître, et lui occasionnant toutes sortes de déboires. Les plus avisés ont eu la sagesse de s'établir dans les villes de province, et de placer leur argent aux taux relativement élevés qui sont encore assez fréquents au Canada : ils ont ainsi à peu près atteint leur but. Mais la vie est devenue plus coûteuse dans l'Ontario. Les produits agricoles ne sont pas très chers, mais tout le reste coûte davantage; de plus, l'on n'a, pour ainsi dire, pas de domestiques. Toutefois, une famille comprenant plusieurs jeunes filles peut se tirer d'affaire sans déchoir, et non sans profit pour ces jeunes femmes. Elles mèneront, d'ailleurs, dans leurs moments de loisir, une vie beaucoup plus agréable que dans les milieux équivalents en Angleterre, pourvu, cependant, qu'elles sachent se mettre en bons termes avec leurs voisins canadiens, ce à quoi tous les Anglais n'arrivent malheureusement pas. Les occasions favorables sont aussi plus nombreuses dans un pays neuf, pour lancer ses fils dans le monde, pourvu que l'on y vive et que l'on se fasse à son genre de vie. Pour

beaucoup de gens, il y a quelque chose de stimulant dans l'air d'un pays jeune, qui prospère et se développe ; on se prend pour lui d'une sorte de fierté contagieuse, qui donne un certain charme à la vie. On trouve de belles et solides demeures, vestiges du vieux temps, avec un petit domaine, dans les alentours des villes de province, que l'on peut avoir à très bon compte, parce qu'elles ne sont pas munies des tous derniers perfectionnements dont les Canadiens ne peuvent maintenant se passer quand ils s'installent. Enfin, les lacs, avec la pêche, les parties de bateau, la chasse au canard qu'ils offrent aux amateurs permettent de se déplacer en été, et cela à très peu de frais, si l'on adopte le système si répandu du camping ; mais nous en reparlerons.

On a vu qu'en général le Canada, en ce qui concerne l'émigration, est surtout un pays pour les jeunes. Ils ont un grand avantage, en tout cas, sur les gens d'un certain âge, qui sont sujets à être trop fixés dans leurs habitudes et troublés, même par les petites nouveautés de la vie ; et peut-être les classes moins instruites sont-elles plus sensibles à ces changements, bien qu'elles se voient, par contre, mieux considérées dans ce pays nouveau que dans le leur, en raison des mœurs démocratiques. Les travailleurs agricoles sont toujours très demandés, ainsi que les ouvriers des différents métiers, du moins dans les périodes de prospérité ; mais on peut toujours se procurer un travail quelconque, et le Canadien qui n'arrive pas à en trouver dans une profession se rejette volontiers sur une autre. Un ouvrier cordonnier européen qui se trouvait sans travail dans une région où la main-d'œuvre, quoique bien rétribuée, manquait, nous disait récemment qu'il aimerait mieux mourir de

faim (ce qui est une façon de parler pour dire qu'il vivrait de la charité sous une forme ou sous une autre) plutôt que d'aller à la campagne et d'y gagner raisonnablement sa vie. Tout le monde connaît ce genre de travailleur : il n'a rien à faire au Canada, et le sentiment public serait d'accord pour le laisser mourir de faim avec un ensemble réjouissant. Il n'y a pas non plus disette d'employés ou d'hommes de loi. Il y a déjà, au contraire, beaucoup trop de ces derniers, c'est un fait bien connu au Canada, et il n'est pas besoin de le prouver.

Il existe encore des gens qui se figurent, d'une manière vague, qu'il y a au Canada de mystérieuses sinécures, des *fromages*, pour lesquels un jeune homme de bonne famille et de capacités nulles n'a qu'à se présenter pour être accueilli comme un rayon sauveur, parmi l'obscurité d'un peuple à demi civilisé ; heureusement, le nombre de ces bonnes personnes diminue rapidement. Il y a, évidemment, au Canada, un grand nombre de *fromages* pour lesquels on n'a pas besoin d'aptitudes intellectuelles ou commerciales particulières, mais les politiciens savent se les réserver, ou les garder pour leurs amis. S'il y en avait de reste, on préférerait naturellement les donner à des Canadiens. Une fois ceux-ci casés, peut-être alors s'adresserait-on à des étrangers.

La plupart des jeunes gens qui arrivent au Canada commencent toujours par se mettre à la terre, mais la proportion de ceux qui dévient vers d'autres métiers est considérable, et il est difficile qu'il en soit autrement. En effet, loin d'être des paysans de race, évitant les villes, comme, par exemple, les Mennonites, les Doukhobors ou les Finlandais, la majorité des émigrants ignore tout de la culture et, en particulier, de la cul-

ture canadienne. Quelques-uns y prennent goût, mais faut-il s'étonner qu'un grand nombre s'aperçoive que la vie et le travail champêtres ne lui conviennent pas ? Quelques-uns de ces émigrants — ouvriers agricoles ou autres — arrivent avec l'intention de travailler de leur métier, mais la plupart n'en ont pas ou se proposent de l'abandonner pour ce qui leur paraît la vie facile et agréable du fermier ou de son aide. Est-il surprenant que ces gens, après s'être répandus dans les campagnes, viennent échouer dans les villes ? Pourtant, il ne faut pas dégager de ce fait des conclusions trop pessimistes, car les trois quarts de ces émigrants, n'ayant pas de capacités définies, ou de celles qui sont recherchées, ne peuvent trouver, du premier coup, la situation qui leur convient. Quelques mois de travail au grand air dans une ferme canadienne bien tenue ne sont pas une mauvaise préparation, quelle que soit la carrière que l'on puisse embrasser ensuite en Amérique, et il ne serait pas regrettable que l'on imposât aux jeunes gens, avant de se lancer dans la vie, un court stage de ce genre, pour le plus grand bénéfice de leurs muscles, de leur santé, de leur intelligence, et pour leur apprendre à voir les choses.

CHAPITRE IX

Toronto. — Absence d'indigents. — Les intérieurs à Toronto. — La vie mondaine. — L'Université. — Le droit et la politique. — Les placements canadiens. — Les journaux. — La littérature. — Les vacances et le camping.

Toronto est non seulement la capitale commerciale, sociale et politique de l'Ontario, mais il laisse encore très loin en arrière Hamilton, Londres ou Kingston. Sa position, dans une baie abritée à l'extrémité nord-ouest du lac Ontario, est superbe à tous égards, à la fois au point de vue de la navigation, des voies ferrées et en raison de sa proximité des terres les plus riches de la province. Tandis que Montréal est divisé entre deux races qui se mêlent à peine entre elles, Toronto est exclusivement anglais. Très américain à certains égards, ce qui est inévitable, il est, à d'autres, plus anglais que l'Angleterre elle-même. Il n'y a certainement pas, dans l'Amérique du Nord, de ville où un Anglais cultivé puisse habiter avec plus d'agrément.

Que dire de neuf sur l'aspect de ces grandes villes modernes d'outre-mer ? Elles ont déjà été si souvent décrites, depuis leurs énormes poteaux, semblables à des arbres, et chargés d'innombrables fils télégraphiques, qui jalonnent les quartiers d'affaires, jusqu'aux avenues ombragées des quartiers d'habitation.

Toronto est, naturellement, construit en damier, les deux rues principales et les plus actives, King et Queen streets, courent parallèlement au bord du lac, les autres, qui les croisent, s'étendent le long de la pente douce sur laquelle s'étage la ville. Yonge street est la plus connue de ces artères transversales, surtout parce que, en survivance d'une ancienne coutume, elle conserve son nom à travers la campagne pendant une cinquantaine de kilomètres. Ces grandes voies sont bordées de maisons solidement bâties et d'un aspect imposant, quoique moins ambitieux peut-être que dans les quartiers d'affaires de Montréal. Elles sont construites en pierre et brique, en grès rose, en calcaire gris, en brique rouge ou blanche, et avec tout le respect de l'esthétique que l'on peut raisonnablement demander à des bâtiments de banque, de compagnies d'assurance ou de grands magasins. Il est regrettable, toutefois, que les voies ferrées, avec toutes les constructions qu'elles comportent, soient venues s'interposer entre la ville et le lac, de façon à empêcher, à cet endroit, toute promenade sur ses bords. Du reste, on peut passer des mois, surtout en hiver, dans les quartiers les plus élégants de Toronto et oublier complètement que l'on est, pour ainsi dire, au bord de la mer : en temps ordinaire, c'est à peine si l'on aperçoit l'autre côté du lac; par un temps clair, en été, on distingue le nuage de brume suspendu au-dessus du Niagara, à près de cent kilomètres au sud. En face de Toronto s'étend l'*Ile*, bande étroite et longue, à quatre kilomètres environ, sur laquelle sont établies des attractions variées pour les foules que les bateaux y amènent en été.

Brûlée par les Américains pendant la guerre de 1812, la ville renaquit, comme un phénix, de ses cendres, atteignant déjà trois mille âmes en 1830. C'est, main-

tenant, une vraie capitale de deux cent soixante-quinze mille habitants. Il est douteux qu'aucune autre cité de même importance renferme moins de membres de cette classe sociale dont l'indigence nécessite une assistance organisée, ou qui, frôlant la pauvreté, donne une apparence plus ou moins misérable aux quartiers où elle habite. Les grandes villes américaines renferment toujours un élément considérable d'Irlandais, d'étrangers et de nègres, qui y constituent une classe étendue et semi-indigente. Toronto n'est pas complètement exempt de cette charge, mais il est assez probable que sa population est, dans l'ensemble, la plus aisée qui soit au monde et que la province de l'Ontario offre une moyenne de confort qui n'est certainement atteinte en aucun autre endroit du globe.

Il serait fastidieux d'énumérer les industries variées qui fleurissent dans la capitale du Canada central, située à mi-chemin entre Halifax, Saint-John, Québec, Montréal et l'Ouest. C'est un grand centre de distribution et d'échange, et il se développe toujours. Les deux lignes du Pacifique-Canadien et du Grand Tronc y pénètrent ; plusieurs autres lignes de moindre importance y amènent les produits de la province. De grandes banques, maisons de commerce, compagnies d'assurance et sociétés de crédit, qui font des affaires jusque sur la côte du Pacifique, y ont leur siège. Les grands magasins, comme Eaton's et Simpson's, sont aussi vastes que Whiteley's, à Londres, mais leur disposition rappelle plutôt ceux de Paris. Les usines de conserves, les fabriques d'instruments agricoles, les fonderies, les distilleries, les chantiers de constructions navales, les fabriques de voitures et de pianos participent au développement des affaires. Les gens aisés des villes de campagne viennent y faire leurs achats,



Embarquement du bétail à Winnipeg.

et un large courant de touristes et de négociants anime constamment les hôtels excellents et nombreux.

Toronto, en effet, est non seulement le point de départ des excursions en bateau à vapeur sur le lac Ontario, par les Mille Iles, vers Montréal et Québec, mais aussi vers les stations de l'intérieur des terres, où les Américains se rendent maintenant par milliers. La ville possède un des services de trams électriques les plus parfaits de l'Amérique du Nord. Leurs longues voitures se succèdent rapidement sur les grandes voies, et vous transportent, pour un prix modique : six tickets pour un franc vingt-cinq, jusqu'aux faubourgs les plus éloignés, et avec une vitesse merveilleuse.

Sans vouloir dresser la nomenclature de tous les monuments, citons, avant de quitter les quartiers d'affaires, la basilique de Saint-Jacques, à la fois cathédrale diocésaine et église paroissiale; la bibliothèque publique, qui a été l'objet des libéralités de M. Andrew Carnegie; enfin, le Toronto Club, institution ancienne, considérable, et d'un remarquable confort.

Les affaires vont à merveille à Toronto ; comme celle de Montréal, sa croissance a été parfaite, saine et proportionnée au développement du Dominion. On n'y voit pas, comme à Sydney ou à Melbourne, une législation socialiste nourrir des oisifs en les occupant à des travaux publics superflus, et payés avec des emprunts; le caractère canadien ne l'admettrait pas : s'il n'y a pas pour lui de gagne-pain dans les villes, il faut que le sans-travail se dirige vers les bois ou la campagne : il y a toujours là un travail quelconque pour un homme de bonne volonté.

Toronto a peut-être absorbé, autrefois, pendant quelque temps, une partie de la vitalité des villes de province, mais le développement des manufactures

locales a, heureusement, arrêté cette tendance fâcheuse. On peut seulement dire que, maintenant, les gens qui ont fait leur fortune dans les petites villes cherchent naturellement à se lancer dans une plus large sphère mondaine, mais cela ne représente qu'une infime proportion.

La ville a souffert, et il n'y a pas encore de cela un très grand nombre d'années, de spéculations insensées sur les terres : ce *boom* était d'autant plus curieux qu'il se produisit à un moment où la prospérité canadienne était loin d'être brillante ; mais, de même qu'à Winnipeg, la leçon fut telle qu'il n'y en aura probablement plus jamais besoin d'une autre. La valeur des terres remonte lentement, mais sûrement. S'il existe une ville au monde dont la croissance soit certaine et justifiée, c'est bien Toronto. Les loyers y sont élevés, mais la nourriture est à bon marché et excellente. Les districts agricoles les plus riches de l'Ontario l'entourent. Les vergers et les vignobles du Niagara sont tout proches ; enfin, ses communications avec toutes les parties du continent sont directes et rapides. On dit souvent qu'on peut tenir une bonne table à Toronto à moins de frais que dans toute autre grande ville de l'Amérique du Nord. On y a, en effet, en abondance et à bon compte, la volaille, les laitages, le poisson, les huîtres, dont on consomme une grande quantité.

La question de la nourriture nous amène tout naturellement à celle des intérieurs dans les grandes villes canadiennes. Même à Toronto, où se portent naturellement les domestiques qui se trouvent dans la province, la situation est critique. Il y a, dans la ville, beaucoup de millionnaires et de gens très riches, pour qui la question de gages n'existe pas ; mais la grande

majorité des gens du monde, moins favorisés, éprouve d'énormes difficultés à trouver et à conserver un personnel. Des quantités de gens, qui, par la naissance et l'éducation font partie de la meilleure société, n'ont pas de domestiques, mais il faut dire que les maîtresses de maison sont merveilleuses d'habileté ménagère, et qu'elles emploient des appareils et dispositifs extrêmement pratiques. Il y a, par contre, des gens qui, de désespoir, ont renoncé à résoudre la question : faisant eux-mêmes leur ménage, ils prennent leurs repas à l'hôtel ou au restaurant.

Les Canadiennes doivent connaître à fond leurs devoirs de maîtresses de maison : à tout moment, à Toronto ou ailleurs, elles peuvent se trouver dépourvues de toute aide, et être obligées de faire la cuisine et les travaux d'intérieur pendant une durée indéterminée. Elles s'acquittent généralement de cette tâche d'une façon si discrète et si habile que l'étranger qui ne serait pas au courant de la situation et ne verrait son hôtesse qu'élégamment habillée, dans la salle à manger ou au salon, ne se douterait pas un instant qu'il ne se trouve pas, à l'Office, le personnel habituel. Aucune femme, évidemment, ne recherche cette situation, mais cela n'en rend que plus admirable la manière dont toutes se tirent d'affaire. On voit donc qu'il y a un débouché de premier ordre pour tous les genres de domestiques, à Toronto, et qu'il y aurait des occasions merveilleuses pour ceux qui savent se rendre nécessaires à leurs maîtres. Il y aurait également, pour les dames de compagnie, des situations remarquables, pourvu qu'elles soient réellement des *dames* et puissent tenir compagnie, ce qui, paraît-il, est bien rarement le cas.

La vie mondaine à Toronto, dont nous avons à

parler maintenant, est un sujet assez délicat à traiter. Nous avons vu que c'est probablement la ville de l'Amérique du Nord la plus agréable à habiter, au point de vue anglais ou canadien. Il y a vingt ou trente ans, quand elle était beaucoup plus petite, tout le monde se connaissait. Quoiqu'il y eût beaucoup de solide confort, il n'y avait pas, à cette époque, de très grosses fortunes; la société comprenait alors, comme dans les villes de province, surtout des gens appartenant aux carrières libérales ou des rentiers, dont les familles étaient unies par des mariages. Elle est toujours restée très anglaise, mais la manière de voir y a changé : si la population a quadruplé, la classe mondaine a fait bien plus que quadrupler. D'énormes capitaux ont été mis dans le commerce et la spéculation ; il en est résulté une transformation complète de la vie.

On voit maintenant, aux tout premiers rangs de la société, des quantités de gens aux noms jusqu'alors inconnus, et ces parvenus déploient un luxe beaucoup plus fastueux que celui que les anciens cercles mondains ont les moyens ou se soucient de se donner. L'argent n'est, heureusement, pas encore complètement maître à Toronto : c'est un nouveau venu. Les anciennes traditions, la force numérique des vieilles familles, soutenues par l'élément de culture inséparable des universités, mettent, pour le moment du moins, des entraves à la puissance exclusive de la richesse. Cependant, il s'est effectué un changement considérable dans les mœurs : on dépense beaucoup plus, et le cercle de ce qu'on est convenu d'appeler la société s'est énormément élargi. Les dames se plaignent maintenant qu'elles passent tous leurs moments de loisir à faire des visites. Des gens qui ont habité toute leur vie Toronto et y con-

naissent tout le monde, affirment qu'ils voient maintenant très fréquemment, dans de beaux équipages, des personnes élégantes qui leur sont complètement inconnues; ils lisent dans les journaux des comptes rendus de réceptions somptueuses données par des familles dont ils n'ont jamais entendu le nom. Mais on ne peut bien saisir ces symptômes que lorsqu'on a connu autrefois le Haut-Canada.

Outre la série habituelle des dîners, des bals et des soirées, la mode des réunions à l'américaine s'y est également implantée. Il y a, par exemple, des thés de dames fort suivis, dans les salons très luxueusement décorés : devant des goûters variés s'écrase une cohue de femmes élégantes, critiquant sans pitié leurs toilettes; il y a des dîners de jeunes gens avec bal; des déjeuners de dames, très compliqués; des déjeuners et des thés de jeunes filles, et toutes sortes de réceptions en l'honneur des *espoirs* que l'on vient de lancer dans le monde.

La société mondaine de Toronto est si étendue, elle comprend tant de groupes qui se froisseraient certainement d'être classés et cotés comme ceux d'une ville d'affaires, qu'il est difficile de se livrer à aucune espèce d'évaluations. La seconde génération d'une classe de riches parvenus peut acquérir une sorte de suprématie mondaine dans un pays neuf, mais il n'en était pas de même pour la génération qui l'a précédée, et qui se trouvait en présence de familles aux noms depuis longtemps estimés, et qui n'étaient pas habituées à faire grand cas de l'argent. Il faut qu'elle se contente d'être sur le même pied, et s'en estime encore heureuse. Mais dans vingt ans, si les choses continuent à marcher de ce train au Canada, il y aura de grands changements; pourtant, le corps social est encore très sain à Toronto.

Ordinairement, partout où se concentrent les Anglo-Saxons, il se produit un mélange de snobisme et de vulgarité. Celle-ci se trouve surtout développée aux Etats-Unis, tandis que le snobisme a plutôt son terrain favori en Angleterre. Toronto est mieux exempt de ces travers que la plupart des autres grandes villes anglo-saxonnes.

Au point de vue sportif, c'est un centre important d'athlétisme. Le football, dont la saison est courte, la course et le bateau sont très populaires, ainsi que le cricket. Le tir compte également de nombreux adeptes, mais, comme à Montréal, le hockey sur la glace est probablement le sport le plus entraînant. Le jeu si morne du baseball jouit également d'une certaine vogue. Le golf tient aussi une très belle place, et un certain nombre de links superbes, avec de spacieux pavillons, se trouvent à peu de distance de la ville. Enfin, il y a un club de chasse, association mi-sportive, mi-mondaine, qui possède, à une dizaine de kilomètres, une belle installation, des chenils et un vaste domaine ; on s'y amuse beaucoup et l'on y donne de nombreux dîners dans le plus agréable des rendez-vous de chasse.

Nous n'avons encore pas parlé de l'aspect des quartiers d'habitation de Toronto qui, en été, sont renommés pour leurs ombrages et leur verdure. La plupart des maisons sont de brique ou de grès rose; généralement construites par des particuliers, pour leur usage personnel, elles font preuve d'un certain goût. Les pelouses au milieu desquelles elles se dressent, comme c'est l'usage au Canada et aux Etats-Unis, n'ont pas de clôture sur le trottoir; les rues sont en même temps bordées de rangées d'érables ou de tilleuls en plein développement.

Dans la banlieue même, comme à Rosedale, sur des hauteurs accidentées, à plus de trois kilomètres du centre de la ville, on ne vend des terrains qu'à condition que l'acheteur construise sa villa d'après un choix de plans que fournit un architecte coté.

En somme, Toronto tout entier peut être fier de son aspect, surtout en été, et il en est, en effet, très fier. Par les nuits d'hiver aussi, ces allées sont magnifiques, dans l'éclat des lumières électriques qui projettent l'ombre des arbres dépouillés sur la neige durcie, chaque rameau et chaque brindille se détachant sur le fond blanc avec un relief étrange.

Mais les hivers par contre sont très désagréables, au point de vue canadien : ils sont trop doux, mais pas assez cependant pour rester avec agrément en plein air. Il arrive souvent que, durant une grande partie de la saison, il dégèle pendant le jour, et parfois même la nuit. On ne peut aller en traîneau que d'une façon intermittente et l'on se trouve souvent dans une situation ridicule, car l'on ne peut pas toujours remplacer instantanément les glissoirs par des roues. Fréquemment, en janvier ou en février, les rues sont, pendant plusieurs jours, un bain de neige fondue.

A part quelques casquettes de fourrures que l'on arbore par une vieille habitude et, quand il fait plus froid, des pelisses, l'habillement est à peu près le même, pendant l'hiver, qu'en Europe. Les cochers, cependant, font exception ; ils portent tous de grosses fourrures, et c'est assez compréhensible. Les dames ont, depuis longtemps, abandonné les toques de fourrures, gracieuses et seyantes, qui étaient autrefois, au Canada, leur coiffure habituelle, pour le chapeau parisien ou son équivalent, fragile et gai, mais qui est loin de produire un effet aussi harmonieux au dessus des

épais vêtements d'hiver et sur un fond de neige et de glace. Il y a, toutefois, une partie de l'habillement dont ni le caprice, ni la mode ne peut permettre à personne de se passer, ce sont les caoutchoucs que l'on porte, dehors, sur les chaussures. Les trottoirs des villes canadiennes, y compris Toronto, car le dégel a peu d'action sur eux, sont, en effet, pendant tout l'hiver, comme un miroir. On ne pourrait donc marcher sans caoutchoucs, et encore, doit-on faire sérieusement attention. On s'y habitue, évidemment, mais il arrive que l'on voie même les plus vieux habitants s'asseoir tout à coup sur le trottoir, avec un air de résignation parfaite, sachant bien qu'il faut toujours s'attendre à une mésaventure de ce genre.

Au-dessus de Toronto s'étend le Queen's Park, entouré de quartiers élégants. C'est un parc ondulé et bien boisé, qui donne de l'espace et de la dignité aux deux beaux monuments qui s'y élèvent : l'Université et le Parlement de l'Ontario.

La première compte huit cents élèves dans l'Ecole des beaux-arts seulement, et presque autant d'étudiants des sciences et de médecine, parmi lesquels un certain nombre de femmes. C'est la principale université protestante au Canada : elle est d'esprit démocratique et ses frais d'inscription sont peu élevés.

Quant au gouvernement de l'Ontario, différant en cela de celui de Québec, il ne comprend pas de Chambre haute : il consiste en une Assemblée élective d'une centaine de membres, un ministère et un lieutenant-gouverneur nommé pour cinq ans. Il sera peut-être intéressant de mentionner cette particularité politique de l'Ontario que le parti libéral y est au pouvoir depuis plus de trente-cinq ans.

Les gens de loi ont leur sanctuaire à Osgood Hall,

vaste construction située au cœur de la ville, mais entourée d'un petit parc, et qui contient les tribunaux, les bibliothèques et bureaux des juges, et tout ce qui se rattache à la justice. L'intérieur d'Osgood Hall et celui du Parlement sont tous deux abondamment décorés de portraits de magistrats, d'hommes politiques, de lieutenants-gouverneurs et de gouverneurs généraux, qui ont été mêlés à la vie publique du Haut-Canada au siècle dernier : ces bâtiments sont assez imposants pour qu'ils puissent longtemps encore être dignes de la province malgré son développement. Les deux aspects du droit : la législation et l'application des lois, se trouvent ici réunis et on peut remarquer, en présence du nombre considérable d'hommes de loi établis dans la province, qu'ils se chargent d'un grand nombre d'affaires qui, en Europe, ne sont pas de leur ressort ; il faut ajouter malheureusement que le droit, pour diverses raisons, dont plusieurs sont regrettables, est presque toujours la porte d'entrée de la carrière politique. Sans approfondir davantage cette question, nous dirons que ce qui surprend toujours un étranger, au Canada, c'est de voir le mépris indulgent avec lequel le gros des classes instruites parle, avec des exceptions notables naturellement, de la politique et des politiciens, et en même temps la manière relativement satisfaisante dont sont gérées, tant bien que mal, les affaires du pays.

Toronto se partage naturellement avec Montréal le marché financier. Sa Bourse est très active ; elle a suivi le développement, encore si récent, du Canada ; inutile de dire que les affaires s'y restreignent presque exclusivement aux entreprises canadiennes ou américaines. Les journaux, dans les colonnes de bourse, ne cotent que quelques valeurs européennes ou africaines.

Comme l'on se demandera naturellement le champ que le Canada peut offrir aux placements financiers, le moment nous paraît opportun pour en parler. Les choses ont beaucoup changé à cet égard, depuis trente ans. Il fut un temps où les grands établissements donnaient six pour cent sur les dépôts; maintenant, le revenu habituel de ces dépôts est trois pour cent, et les actions des banques comme celles de Montréal, de Toronto, du Commerce et de la Nouvelle-Ecosse, qui versent un dividende fixe de dix pour cent environ, se tiennent aux alentours de deux cent vingt-cinq à deux cent cinquante dollars, malgré la double responsabilité exigée par la loi canadienne. Ce fait montre bien l'absolue confiance dont jouissent les banques privilégiées au Canada. Quelques sociétés de crédit de grande réputation, comme le Canada Permanent, sont dans le même cas. Les obligations municipales ont tendance à être cotées plus haut que le revenu qu'elles offrent pourrait le faire croire, car elles constituent le placement habituel des banquiers pour les fonds de dépôt ou de garantie.

Les hypothèques privilégiées, dans l'Ontario, rapportent maintenant cinq pour cent, tandis qu'il y a quarante ans, huit et neuf pour cent étaient des taux courants; mais on ne saurait guère recommander les placements hypothécaires aux capitalistes résidant hors du pays; ce n'est pas que l'on ne doive avoir confiance dans les fondés de pouvoir, mais ce genre de prêt n'est généralement que pour quelques années et, si l'on doit recourir à la saisie immobilière, l'intérêt, réduit de huit à cinq pour cent, n'en vaut plus la peine. Les sociétés de crédit opèrent dans tout l'Ouest, où le taux d'intérêt est plus élevé; elles peuvent ainsi tirer parti d'excellentes occasions qui ne comportent aucun risque, mais dont un capitaliste éloigné ne pourrait profiter.

Il y a, naturellement, encore toutes sortes de sociétés industrielles et foncières de valeur reconnue, émettant des obligations de diverse nature, comme les chemins de fer, parmi lesquels le Pacifique-Canadien et le Grand Tronc sont bien connus en Europe. On peut dire, en somme, que dans l'Est du Canada on peut placer son argent, sans risque ni ennui, à un taux variant de quatre et demi à cinq pour cent.

Les assurances tiennent, dans les affaires du Canada, une place très importante. Toronto, un des centres des compagnies, envoie des légions d'agents par tout le Dominion, jusqu'à la côte du Pacifique. Il y a des pays où c'est en voyant leurs affiches de place en place que l'on devine leur présence, mais, au Canada, il vous arrive de voyager avec tout un compartiment d'agents d'assurance, ou de dîner dans des hôtels où la salle à manger en est pleine. Il y a de grandes compagnies bien connues auxquelles les gens sensés s'assurent, mais il y en a d'autres dont les tarifs sont plus tentants, chez lesquelles s'assurent les nigauds. Il n'y a sans doute pas au Canada un homme possédant quelque bien qui ne soit assuré, non que la prudence soit une vertu nationale, mais à cause de la foule d'agents d'assurance, constamment à l'affût d'un client, et il s'en trouve toujours quelques-uns parmi vos parents ou vos amis. On ne voit pas, en effet, comment résister à des invitations si pressantes, ni quelle excuse donner à des amis qui font valoir avec insistance le devoir évident que l'on a de s'assurer et la tranquillité que cela donne à votre femme et à votre famille. Sans consulter les statistiques, on peut certainement avancer que les Canadiens sont un des peuples du monde chez qui l'assurance est le plus répandue.

Puisque nous nous trouvons en ce moment dans le principal centre intellectuel du Canada, disons un mot en passant de la presse canadienne. Montréal étant situé dans le Canada français, la moitié de ses journaux, parmi lesquels les deux principaux sont *la Patrie* et *la Presse*, sont français. Ses deux organes anglais, le *Star* et la *Gazette*, partagent avec les trois premiers journaux de Toronto l'honneur d'être à la tête des feuilles canadiennes. *Le Globe* (libéral), et le *Mail and Empire* (conservateur), depuis fort longtemps les principaux journaux de l'Ontario, sont bien rédigés et imprimés : ils ont beaucoup d'influence. Le *News*, qui paraît le soir, a été réorganisé sur un programme indépendant. La presse canadienne, qui comprend plusieurs autres quotidiens répandus, a une grande tâche à remplir, celle de combattre la corruption politique. Par suite du gouvernement alternatif de deux partis, les purs de chaque camp ont toujours trop de tendance à dénoncer les impurs du camp adverse seul. Si tout était vrai de ce que disent et pensent même des Canadiens éclairés et bien informés, de la politique de leur pays, elle serait vraiment dans un état alarmant. Qu'il y ait pas mal de manœuvres louches, personne ne saurait le nier, mais il faut espérer que le zèle des partis exagère souvent, et dénature parfois la conduite des chefs de leurs adversaires politiques et de leurs partisans

Le journalisme nous amène à parler de la littérature au Canada. Toronto est, naturellement, le centre intellectuel anglais du Dominion. Jusqu'ici, la production littéraire du Canada n'a pas été abondante, par rapport à sa population. C'est un pays trop jeune, énergique et affairé ; de plus, les auteurs reçoivent peu d'encouragement. Enfin, les Etats-Unis y déversent le

trop-plein de leur production, au point d'étouffer les talents locaux sous un amas de publications, dont une bonne partie, pourtant, est sans valeur. Cependant, en littérature comme dans le reste, l'essor brusque du Canada a réchauffé et stimulé ceux qui n'attendaient que le rayon de soleil de la prospérité pour s'épanouir.

Toronto possède tout un groupe de jeunes écrivains qui, avec l'appui du mouvement d'édition qui, pour la première fois, se dessine au Canada, ne manquera pas de donner l'élan nécessaire à sa littérature. Il semble, d'après l'opinion de ceux qui sont le mieux à même d'apprécier le goût du public, que la situation va s'améliorer à cet égard. On se tourne beaucoup vers l'histoire nationale, les héros et les exploits qui, au cours des trois derniers siècles, ont contribué à édifier non seulement l'Amérique du Nord, mais l'Empire britannique. On écrit de bons romans où est habilement rendue et fixée la couleur locale, qui disparaît déjà si vite. On a fait aussi beaucoup d'utiles travaux historiques.

Il est assez naturel que le sens littéraire canadien se porte surtout vers la poésie, sous l'inspiration de la nature romanesque des solitudes du nord. Il y a eu beaucoup de poètes canadiens, français et anglais ; dans la plupart de leurs œuvres, on retrouve le reflet des lacs immenses, des rivières limpides et bondissantes qui évoquent si vivement ces mystérieuses terres du Nord, dans lesquelles ils s'enfoncent. Archibald Lampman, qui mourut prématurément à Toronto il y a une dizaine d'années, est le poète le plus remarquable de ce groupe ; il a laissé derrière lui un recueil d'exquis poèmes lyriques et de sonnets. Duncan Scott, son ami, qui a édité ses œuvres, M. Bliss Carman et M. Roberts, de la

Nouvelle-Ecosse, qui a fait aussi d'excellents travaux historiques, sont les poètes anglo-canadiens les plus éminents à l'heure actuelle.

Depuis la mort de Louis Fréchette, le plus connu des auteurs canadiens français, M. W. Chapman personnifie surtout la poésie française. Ses vers, pleins d'un vif sentiment d'humanité, évoquent l'âme canadienne, le charme grandiose des paysages, la forêt, la prairie, les fleuves. Les plus connus de ses poèmes sont : *Les Traversiers*, *Les Chasseurs de bisons*, *Les Bûcherons*, *Owontha* et *Il neige*.

Dans un tout autre genre, personne n'est plus populaire au Canada que le docteur Drummond, de Montréal, qui a rendu avec infiniment d'humour le caractère de l'habitant français, qu'il connaît si bien, en vers écrits dans le patois anglais que parlent les bûcherons des bords de l'Ottawa. Il y a enfin des sociétés littéraires florissantes à Toronto, et la liste des membres de la Société des auteurs canadiens contient les noms de beaucoup d'écrivains de talent et d'avenir.

Nous avons vu que la plus grande partie de la classe aisée, à Toronto et dans les grandes villes, fuit, en été, vers les forêts, les lacs, la montagne ou les bords du Saint-Laurent, pour y passer les vacances. Les premiers jours de juillet voient le commencement de cet exode. Le choix d'une villégiature est très étendu : certains vont aux plages et aux stations thermales américaines, quelques-uns partent pour l'Europe, mais ce sont les rives des grands lacs et toute la vallée du Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure du Saguenay, ainsi que les falaises de Gaspé, qui attirent le plus de *baigneurs*. Toutefois, la région la plus caractéristique et la plus aimée du Haut-Canadien est la partie encore

non défrichée de sa province qui est réellement délicieuse, et le *camping* est la bonne vieille manière de jouir de son agrément.

Tout le fond du pays de l'Ontario, depuis la vallée de l'Ottawa jusqu'à la baie Géorgienne, sur le lac Huron, n'est qu'un vaste lacis de cours d'eau et de lacs, au milieu de forêts sauvages, contrée trop rocheuse et trop pauvre pour tenter les colons. Des villes de Peterborough et de Lindsay on se rend directement dans l'une de ces régions; le chemin de fer d'Haliburton conduit vers une autre ; Muskoka est à l'entrée d'une troisième, la plus connue de toutes; enfin, les rivages accidentés et frangés d'îles de la baie Géorgienne forment, à eux seuls, un district.

Les lacs y sont innombrables, de toute étendue, et souvent couverts de centaines d'îles. Les célèbres Mille-Iles du Saint-Laurent, où se pressent maintenant, au grand détriment de leur pittoresque, de fastueuses villas américaines, ne sont pas uniques en leur genre, comme pourraient le faire croire les guides ou les touristes de passage, car on retrouve exactement les mêmes paysages dans tout le fond de l'Ontario. Il est vrai qu'il n'y a pas là de hautes collines ou des montagnes, comme dans la province de Québec, et qu'il résulte, par comparaison, de cette absence de relief, une certaine monotonie, mais forêts d'essences diverses, eaux calmes, cataractes et rochers, on retrouve tous ces éléments de pittoresque sous des aspects variés. Dans les endroits les plus accessibles, on a construit des hôtels, et sur des îles ou des presqu'îles solitaires s'élèvent des cottages.

Des lacs au bord desquels nous avons autrefois campé, dans une solitude complète, où l'on apercevait, à de rares intervalles, un primitif habitant de ce désert

chasser en barque, ou passer un train de bois, sont maintenant remplis d'animation; des brochures illustrées leur font de la réclame à travers toute l'Amérique. Cependant, la liberté reste complète, et quiconque en sent l'envie peut s'enfoncer à son gré dans le désert qui s'étend au delà des régions fréquentées. Bien que les Américains y soient maintenant aussi nombreux que les Canadiens, — certains viennent, en effet, jusque de Baltimore et de Saint-Louis, — et que beaucoup y aient des villas particulières, on n'a pas à craindre l'encombrement, car, en somme, l'espace est libre jusqu'aux mers polaires. Sans parler des canards dispersés dans les roseaux, et de tout le gibier d'eau, des lois récentes, limitant le nombre de daims que chaque chasseur a le droit d'abattre, leur ont permis de se repeupler en abondance.

Les rivières et les lacs de l'Ontario ont, toutefois, ce désavantage sur ceux de Québec que, sauf quelques tributaires de l'Ottawa et de la baie Géorgienne, leurs eaux ne renferment que la *bass* noire et le *maskinongé* et non de la truite : à vrai dire, ces poissons viennent aussitôt après la truite, pour la qualité de la chair et l'agrément que leur pêche procure. C'est surtout dans les lacs que pêche l'amateur ou le professionnel; et le procédé le plus employé consiste à pêcher en canot, avec un hameçon muni de plumes. L'ancienne manière était plus originale : le pêcheur tenait la ligne entre ses dents en pagayant rapidement à travers les baies et les parties poissonneuses, maintenant l'hameçon à une quarantaine de mètres en arrière et sur la droite. On peut se figurer le choc qu'il recevait en capturant ainsi un *maskinongé* de dix livres.

Un charme tout particulier et une impression très rare de liberté se dégagent de la vie de campement



Batteuse dans le Manitoba.

dans les grands bois canadiens, où, même par les jours les plus chauds, de saines brises aux senteurs de cèdre soufflent sur les lacs qu'elles agitent. Les levers et les couchers de soleil y sont superbes. Le soir, les grands feux flamboient sur le décor sombre des bois. Autour de leurs brasiers, les heures passent gaiement, en société, tandis que retentit dans les marais le beuglement intermittent de la grenouille-bœuf, et que l'on entend au loin dans la nuit la plainte des plongeons ou leur rire lugubre.

Et quelle embarcation peut valoir le canot canadien de tilleul ou de cèdre ? Solidement appuyé contre la banquette, les genoux sur un coussin ou une peau de mouton, la pagaie à un seul plat dans ses mains expertes, face aux vastes étendues d'eau qu'il parcourt, le Canadien n'est-il pas le plus enviable des bateliers ? Jamais de bruits ou d'éclaboussures d'avirons ; il file doucement, dans cette coque légère mais sûre, le long des bras sinueux, frôlant les bancs de nénuphars ou glissant parmi les hautes herbes ; il l'entraîne contre le vent, sur les lames frangées d'écume des grands lacs, descend comme une flèche les rapides, ou encore, s'il en est besoin, la hisse sur son épaule et l'emporte à travers bois.

CHAPITRE X

En route vers le Nord-Ouest. — Le lac Huron. — Sault-Sainte-Marie. — Fort William et Port Arthur. — Le Nouvel-Ontario. — De Fort William à Winnipeg. — Le développement du Nord-Ouest. — Winnipeg.

Il nous faut quitter maintenant le vieux Canada, avec ses deux provinces et ses quatre millions d'habitants, Français et Anglais, et nous diriger vers le Grand-Ouest qui, il y a quarante ans, avait encore si peu d'importance. En fait, nous avons réellement parcouru tout ce qu'était le Canada au moment de la guerre civile américaine. Si nous avions écrit ce livre à cette époque, nous serions arrivés maintenant à la dernière page; mais nous aurions décrit tout au long la vie des fermiers dans les grands bois, le défrichement pénible des terres broussailleuses, le surmenage des bœufs et les rudes injures qu'on leur prodiguait, pour les pousser dans leur travail acharné. Nous avons vu tout cela, bien plus, nous y avons aussi pris part, alors que la moitié des gens considéraient la construction du C. P. R. comme un projet irréalisable et sans avenir. Nous nous rappelons très bien tout ce que l'on racontait alors sur le Nord-Ouest. On se rendait compte, assurément, de sa fertilité, mais le fléau des sauterelles, ce qui étonne aujourd'hui, faisait reculer

beaucoup de colons. La tentation de s'y aventurer était très forte, mais l'opinion générale était que les cultivateurs resteraient longtemps sans pouvoir faire transporter leurs grains, sans compter qu'ils auraient beaucoup de difficulté à se transporter eux-mêmes là-bas, avec leurs biens, pour s'y établir.

Mais tout cela est déjà de l'histoire ancienne : nous n'avons, actuellement, qu'à faire notre choix entre deux routes que nous offre le C. P. R. : le chemin de fer ou le bateau. En été, le touriste avisé, au lieu de faire le parcours par terre, prendra de préférence la route des lacs ; quittant Toronto par le train correspondant au bateau, il arrive à Owen sound, sur la baie Géorgienne, après un trajet de trois à quatre heures.

Le train le dépose immédiatement le long d'un des grands vapeurs du C. P. R., qui font le service sur les lacs Supérieur et Huron, affrontant le caractère difficile de ces deux mers intérieures. Ce sont de vrais paquebots, disposés comme les vapeurs qui circulent sur les rivières américaines : le salon, sur le pont principal, occupe toute sa longueur, avec un étroit couloir tout autour ; les cabines de première s'y ouvrent, et un pont-promenade recouvre le tout. Les paquebots du C. P. R. contournent l'archipel qui borde la côte orientale du lac Huron. Nous traversons ensuite l'extrémité supérieure de ce dernier, pour nous engager entre les îles dans la direction du Sault Sainte-Marie, que l'on atteint en quatorze ou quinze heures. La navigation a toujours été très active sur le lac Huron ; son extrémité nord conduit, par le détroit de Mackinaw, au lac Michigan, cette autre mer intérieure qui compte Chicago parmi ses ports. Les grains et les bois forment, naturellement, la principale cargaison des vapeurs et

des schooners qui sillonnent ces eaux dangereuses.



Autrefois, les vaisseaux qui faisaient le service d'un port à l'autre dans cette région avaient une réputation détestable. A en croire les habitants de ces ports, qui devaient pourtant savoir à quoi s'en tenir, les vapeurs du lac Huron n'avaient qu'une durée très éphémère, durée dont ils exagéraient peut-être la brièveté à plaisir. Il est probable que les armateurs étaient souvent à court de capitaux; en outre, il n'y avait aucune surveillance. Enfin, la démarcation entre un amateur et un vrai matelot d'eau douce est souvent fort imprécise, même lorsque cette eau est immense et sujette à de violentes tempêtes. Les bateliers venus des autres lacs n'étaient pas toujours capables de naviguer sur ces mers intérieures; ces gens ne sont pas non plus renommés, en général, pour la prudence ou le manque de confiance en soi : on ne craignait pas de dire que les équipages des voiliers et des vapeurs qui sortaient de la baie Géorgienne étaient souvent com-

posés de conducteurs de trains de bois et commandés par des chefs de chantiers. Quelles qu'aient pu être les vraies raisons de cet état de choses, les pertes en vaisseaux et en hommes, sur ces côtes, étaient devenues absolument proverbiales. Naturellement, tout cela a changé, surtout depuis que les paquebots du C. P. R. font le service.

En pénétrant dans l'étranglement du sablier que forment, pour ainsi dire, les deux lacs, et en se rapprochant du Sault Sainte-Marie et de ses écluses fameuses, le bateau suit des chenaux sinueux parmi des îles boisées, semées d'habitations de pêcheurs et de scieries. On y voit aussi des cottages ou, en été, des tentes d'Américains en villégiature, surmontées de leur inévitable drapeau, tandis que leurs heureux propriétaires se balancent dans des hamacs ou bien pêchent, en bateau ou sur la rive. On croise de grands cargo-boats et de longs trains de ces chalands bizarres, en forme de cigares, voguant à fleur d'eau, qu'on appelle *dos de baleines* et qui sont chargés du blé des élévateurs de l'Ouest.

Sault Sainte-Marie est un point dont l'importance grandit sans cesse. Les célèbres rapides ont environ quinze cents mètres de large; c'est un beau spectacle que celui de leur écume bouillonnante. Sur les deux rives, américaine et canadienne, des villes de plus en plus considérables ont surgi. Ils sont doublés de chaque côté d'un canal, et le chiffre annuel de tonnage des navires qui y défilent est le triple de celui du canal de Suez, pourtant bien plus célèbre. On y trouve les plus grandes usines de pâte de bois du monde entier, représentant un capital de trois cents ou trois cent cinquante millions de francs. Les machines ronflent et les ouvriers travaillent avec activité dans les magasins et

les usines de Sault; c'est une véritable oasis d'industrie dans un désert. Une voie ferrée, se dirigeant vers la baie d'Hudson, est en construction dans ces solitudes.

Quoique canadienne, la région doit beaucoup à l'un de ces capitaines d'industrie, spéciaux aux Etats-Unis, et qui dirigent beaucoup d'entreprises au Canada. M. Clergue, arrivé du Maine il y a une quinzaine d'années, établit, avec un capital assez restreint, un bief de cinq mille chevaux, qu'il quadrupla ensuite dans le but de fournir de l'énergie aux industriels. Ceux-ci n'arrivant pas, il se fatigua d'attendre et se mit à fabriquer de la pâte de bois sur une très grande échelle : sa compagnie possède, en outre, maintenant, avec le service des eaux, des usines de lumière et d'énergie électriques, des chemins de fer, des lignes de télégraphie et de navigation, des mines de fer, des usines électrochimiques, des fonderies et des forges. Il n'y a pas de houille aux alentours de Sault, mais on fabrique du charbon de bois par un procédé nouveau, dans d'immenses forêts appartenant au syndicat.

Cet extraordinaire M. Clergue a fait l'apprentissage de la banque et du droit, mais c'est, au fond, un mécanicien de génie. On raconte qu'ayant, un jour, besoin d'un appareil pour sécher la pulpe, afin de gagner au fret sur le poids considérable de l'humidité, il inventa les plans d'une machine; les experts refusèrent de la construire, sous prétexte qu'elle était impraticable. M. Clergue se mit, sans émoi, à l'établir dans ses ateliers : elle fonctionne avec tant de succès qu'elle lui fait économiser, dit on, cinq mille francs par jour. Il y a un certain nombre d'années, la pâte de bois ne servait à faire qu'un dixième environ du papier du monde entier ; aujourd'hui, elle en fournit les quatre

cinquièmes, et l'on fabrique, en outre, avec elle, quantité d'autres articles comme des roues de wagons, des seaux, des bateaux et des boutons.

On avait détaché, il y a cent soixante ans, à côté de là, à Michillimackinac, un poste-frontière de soldats anglais : l'on se demande ce que devaient penser de cet exil les troupiers d'alors, avec leurs tricornes, leurs queues de rat et leurs hautes guêtres. Il n'est guère probable que le voyageur, assis sur le pont du paquebot, songe à ces souvenirs, tandis que s'effectue le passage d'une écluse à l'autre, ou tout en se promenant sur les quais, pendant les deux ou trois heures d'arrêt. Tout palpite de vie et d'agitation autour de lui, mais il n'a pas le temps, à moins d'y séjourner un peu, de regarder les merveilles industrielles du Sault accumulées sur ses deux rives américaine et canadienne.

En sortant de Sault Sainte-Marie, on se trouve bientôt en plein lac Supérieur, à cinq cents kilomètres de Thunder Bay et des deux ports jumeaux : Fort William et Port Arthur, situés à l'autre extrémité. Pendant une grande partie du trajet, on se trouve complètement hors de vue de la terre et, si le temps est mauvais, on se rend compte de l'immensité de cette mer d'eau douce. Le lac Supérieur peut déchaîner, s'il lui en prend la fantaisie, des tempêtes aussi violentes que celles de la Manche et envoyer ses lames, dans ses moments de colère, par-dessus les ponts d'un paquebot de deux mille tonneaux. Parfois, tous les bateaux, grands ou petits, courent se réfugier dans les ports naturels qui découpent la côte; d'autres fois, on le traverse au milieu d'un brouillard, aussi intense que ceux des bancs de Terre-Neuve, percé par le son rauque des sirènes.

Par un beau temps, le coup d'œil du Thunder Cape (cap du Tonnerre), qui garde l'entrée de la baie du même nom et s'élève à cinq cents mètres au-dessus des vagues, est d'un effet imposant. Des îlots couverts de bois rabougris se détachent à droite, tandis qu'à gauche l'étroite Isle Royale, inhabitée, quoique longue d'une soixantaine de kilomètres, déroule les ondulations verdoyantes de ses forêts. Thunder Bay est un bel hémicycle de collines dénudées, qui descendent jusqu'au bord de l'eau; elle est gardée d'un côté par le Cap, qui forme un véritable précipice vers l'extérieur, et de l'autre par des hauteurs rocheuses presque aussi élevées.

Dans la courbe de la baie sont situées deux villes avec chacune leur port, à moins d'une dizaine de kilomètres l'une de l'autre : Port Arthur, s'étageant sur la colline; Fort William, dans le fond, à l'embouchure de la Kaministiquia. Le fort, bâti en 1800, était autrefois la principale station de la grande compagnie de fourrures du Nord-Ouest, de Montréal. A l'intérieur et autour de ses murs se réunissaient des centaines d'Indiens et de métis de l'Ouest, avec leurs peaux et leurs fourrures. Il était solidement fortifié et occupé par une véritable garnison d'employés. Les vieux journaux de la Compagnie relatent les fêtes joyeuses que l'on y organisait alors, à Noël, et en d'autres occasions : directeurs, commis, employés de toute sorte s'amusaient comme une bande de collégiens débridés. Dans la grande salle à manger, longue de vingt mètres, ornée des portraits des nababs du Nord-Ouest, l'alcool coulait à flots; puis tous s'asseyaient par terre, les uns derrière les autres, agitant pincettes, pelles et balais comme des pagaies, faisant semblant de traverser des rapides imaginaires en hurlant des chansons

de bateliers des grands bois, pendant qu'un cercle d'Indiens, de métis et de chasseurs de fourrures les regardaient avec étonnement et admiration.

Fort William a perdu tout vestige de ces vieux temps. Là où des schooners attendaient leur chargement de pelleteries, de grands vapeurs reçoivent dans leurs flancs les blés du Manitoba. Port Arthur, dispersé sur le versant de la colline, est plutôt la ville où l'on habite, et le coup d'œil qu'il offre du lac ou du haut de ses rues est pittoresque. Il est très curieux de voir ces deux villes, de huit mille âmes chacune, avec toute l'activité et l'importance de grandes cités, sans qu'aucune région en dépende directement, et bâties dans un amphithéâtre de collines d'aspect stérile, que recouvre un manteau de pins, de cèdres et autres résineux.

Mais toute cette région nord-ouest de l'Ontario a réussi à attirer l'attention : on l'a dénommée *Nouvel Ontario*, et des quantités de cartes, de photographies et de statistiques ont démontré non seulement sa richesse au point de vue des minéraux et du bois, car tout le monde l'avait déjà reconnue, mais prédit son avenir agricole, que l'on ne soupçonnait guère il y a quelques années, et vanté ses gisements d'or. Aussi, des centaines de colons se sont répandus dans ses divers districts, où l'on retrouve les couches d'argile profondes et de terre grasse du vieil Ontario. Le Nouvel Ontario a maintenant sa valeur propre dans l'économie rurale du Canada. On avait autrefois l'habitude, lorsqu'on voulait se figurer en gros le Dominion, de penser d'abord au Canada français, puis à l'Ontario, dont nous avons décrit la richesse et la force ; on sautait ensuite vers l'ouest, au Manitoba, en se représentant les régions de la prairie, converties en immenses

champs de blé à l'approche des Montagnes Rocheuses; puis la contrée des élevages avec ses pluies moins abondantes; enfin, la montagneuse Colombie britannique, bordant le rivage du Pacifique. C'est le panorama qu'évoquait dans la pensée le nom du Canada, dans les vingt-cinq dernières années du dix-neuvième siècle.

Mais il a fallu modifier ces notions un peu vagues. Une grande région fermière s'étend maintenant, par morceaux et par bandes, au nord du lac Supérieur et vers le Manitoba; elle s'avance toujours. D'immenses surfaces de terres fertiles attendent la hache du colon; en même temps une source de revenus nouveaux est entrée en ligne de compte : le bois, devenu plus rare, se vend mieux maintenant, et surtout le développement extraordinaire de l'industrie de la pulpe a ouvert un débouché à différentes essences qui, jusqu'alors, étaient considérées comme sans valeur.

Le Nouvel Ontario, qui, il ne faut pas l'oublier, n'est qu'un district et non une province, s'étend en longueur du lac des Bois, sur la frontière du Manitoba, jusqu'à la limite occidentale de la province de Québec, soit sur une distance de quatorze cents kilomètres à vol d'oiseau; sa largeur moyenne, du nord au sud, est de trois à six cents kilomètres.

Lorsque l'on se rend à Fort William en empruntant sur tout le parcours la voie ferrée, on pénètre dans le Nouvel Ontario à North Bay, petite ville sur le lac Nipissing, dans une région renommée pour ses exploitations forestières et ses ressources pour la chasse et la pêche. La ligne traverse ensuite un désert de rocs et de lacs, des étendues immenses de forêts de pins, de tamaracks et d'épinettes, que les incendies ont souvent dévastées au point de ne laisser que des kilomètres de troncs dépouillés et noircis. Dans le silence

de l'hiver, c'est un lugubre spectacle que celui de ces myriades d'arbres calcinés, hérissant d'interminables collines blanches de neige, au bord des eaux endormies sous leur manteau de glace. Mais en été ou en automne, le paysage est, au contraire, assez agréable : les nombreux petits lacs scintillent de vives couleurs; les rocs et le sol pauvre sont colorés de ces teintes chaudes que revêtent les vignes sauvages, les plantes grimpantes et les buissons. En toute saison, d'ailleurs, on a devant soi un superbe panorama, depuis le moment où le train arrive au lac Supérieur jusqu'à Port Arthur : dominant de très haut la rive, la ligne en suit tous les détours, traversant tantôt sur des ponts de charpentes des ravins profonds où se précipitent d'impétueuses rivières, tantôt accrochée au flanc d'abîmes à pic qu'elle contourne. Les localités sont si espacées qu'elles semblent faire seulement ressortir la solitude. Il n'y a souvent, aux stations, qu'un petit bâtiment et un écriteau; pourtant, quelques-unes ont une certaine importance : Sudbury, par exemple, avec ses quatre mille habitants, qui possède le plus grand gisement de nickel connu avec celui de la Nouvelle-Calédonie.

A peu de distance à l'est de Port Arthur, on traverse la fameuse rivière Nipigon, qui sort du lac du même nom; elle renferme la plus belle truite que l'on puisse trouver à l'ouest de Québec; aussi pêcheurs canadiens et américains y vont-ils en grand nombre. Entre Fort William et Winnipeg, trajet qui dure une quinzaine d'heures, la ligne traverse presque constamment le même désert stérile, couvert de rochers et de marécages, de bouleaux, d'épinettes, de tamaracks et de pins, et semé de lacs aux eaux bleues. Pourtant, toute proche au sud s'étend la région agricole et forestière du Nouvel Ontario dont nous venons de parler, principalement

le district de la Rivière de la pluie, et qui se couvre, depuis quelques années, d'un si grand nombre de colons.

Mais les districts boisés attirent plutôt l'émigrant venu des provinces de l'Est, habitué à manier la hache, que l'Européen. On assure, et certainement avec raison, que le colon qui achète dans le Nouvel Ontario de la terre à une cinquantaine de francs l'hectare, peut facilement rentrer dans son débours par la vente du bois qu'il abat aux scieries et aux pulperies. En hiver aussi, pendant la longue saison de loisir forcé, le colon de la prairie peut, s'il lui en prend envie, se joindre, avec sa hache et ses chevaux, à une équipe de bûcherons et gagner une dizaine de francs par jour, avec sa nourriture et celle de ses bêtes. Mais en général l'émigrant n'a pas de goût pour la vie des bois, ni d'habileté à la hache, aussi fait-il mieux de se diriger droit vers la prairie.

Au bord du lac des Bois, sur la frontière du Manitoba, se trouve Portage de Rat, ville au nom bizarre, au centre d'une région de scieries et de minoteries : elle distribue dans toutes les directions les produits d'alimentation et autres articles de première nécessité; ses alentours contiennent de l'or en assez grande quantité. Le lac des Bois et la région riveraine offrent aussi de grandes ressources aux chasseurs.

En approchant de Winnipeg, les forêts qui enveloppent, en dehors des régions défrichées, la moitié orientale de l'Amérique du Nord, deviennent moins denses : la prairie commence à leur disputer les terrains plus riches et plus unis sur lesquels le train s'engage maintenant en augmentant sa vitesse. La zone accidentée des tunnels et des ponts, des tranchées, des courbes brusques et des viaducs vertigineux, des forêts

brûlées et des rivières rapides que le C. P. R. dut traverser pendant des milliers de kilomètres pour relier entre eux les morceaux de la Confédération, est passée : la ligne s'élance maintenant droit vers les Montagnes Rocheuses. C'est un pays agricole, mi-prairie, mi-boisé, où les fermes sont très dispersées, que l'on traverse maintenant en arrivant à Winnipeg.

Il ne sera peut-être pas inopportun de rappeler que, jusqu'en 1870, il n'y avait là qu'un poste commercial de la Compagnie de la baie d'Hudson, entouré de petits groupes de colons et de trafiquants écossais, français et de métis ; le district renfermait environ dix mille âmes. Un simple village, Fort Garry, ramassé au bord de la rivière, entourait le fort de ce nom. Les Compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest avaient, jusqu'alors, possédé toute la région jusqu'au Pacifique ; on en connaissait bien la fertilité, mais le but de ces compagnies était le commerce des fourrures et non le fermage : elles ne désiraient rien moins que la colonisation de ces terres, et il est certain qu'elles s'efforçaient de l'entraver. Au début du siècle, les chasseurs de fourrures avaient traqué et expulsé les colons ; une fois même, tout un groupe avait été massacré par les employés de la Compagnie du Nord-Ouest. Mais il en resta tout de même un certain nombre, malgré cette opposition et malgré le fléau des sauterelles, qui était terrible à cette époque.

Peu à peu, les colons se remuèrent et pétitionnèrent auprès du gouvernement canadien, lui demandant d'annexer le pays : cette requête fut accueillie favorablement. Quelques années avant 1870, les fonctionnaires du gouvernement, employés du cadastre et autres, commencèrent leur inspection et jetèrent la terreur parmi les métis de la région, persuadés que l'annexion équi-

vaudrait à la confiscation de leurs biens. On essaya un peu tardivement de les rassurer. Ils se révoltèrent, sous la conduite de Louis Riel, insurrection qui amena, en 1870, l'expédition de la Rivière Rouge, dirigée par Lord Wolseley. La province fut aussitôt organisée et dotée d'un gouvernement.

Ce fut le commencement de l'essor du Manitoba et de Winnipeg. Mais, à cette époque, les Canadiens étaient encore timides et ne s'aventuraient guère dans cette nouvelle province. En 1873, elle était encore plus loin de Montréal, au point de vue de la longueur du voyage, que n'en était Liverpool, c'était le Grand Désert ; il s'en dégageait encore une impression romanesque de mystère : mais le fermier de l'Ontario, qui en est devenu le principal colon, se souciait peu de ce côté romanesque. La construction du C. P. R. était alors la question brûlante de la politique canadienne; conservateurs et libéraux luttaient à corps perdu sur ce terrain. Les profanes et les globe-trotters se gaussaient de politiciens qui semblaient n'avoir d'autre motif de désaccord que la divergence de leurs vues sur la construction d'un chemin de fer. Pourtant, jamais, en réalité, une colonie n'avait eu à discuter une question aussi vitale et plus grosse de résultats. De 1870 à 1875, la population de Winnipeg passa de 213 habitants à cinq mille ; en 1881 sévit la grande folie de la spéculation. Les gens accoururent de tous les coins du Canada et de l'Angleterre, les terrains prirent une valeur absolument fictive; avec un mouvement d'argent restreint, on fit et l'on perdit des fortunes, sur le papier. On vendit des lotissements de ville dans la prairie, là où maintenant le sol a, tout au plus, la valeur fermière. Ces exagérations, si peu en rapport avec le caractère positif du Nord-Ouest, firent, pour de nombreuses

années, un tort considérable aux campagnes et aux villes.

L'immigration, composée surtout de colons des provinces de l'Est, d'Anglais et d'Européens orientaux, était régulière, mais lente, pour un pays neuf et notoirement fertile. Beaucoup d'arrivants, impropres au défrichement, étaient obligés de se retirer; la fréquence des gelées précoces, que la colonisation a, depuis, beaucoup diminuée, était un vrai fléau. Tout le détail de l'exploitation était à apprendre, même pour les Canadiens. Beaucoup de colons se découragèrent; les petites villes ne s'accroissaient que très lentement; le prix du blé baissait. Peu à peu, cependant, les temps devinrent meilleurs. La terre restait toujours très fertile; les hivers paraissaient moins rudes, maintenant que les fermes étaient mieux bâties et bien chauffées; l'extension de la culture diminuait aussi leur rigueur. Il ne se faisait pas de grosses fortunes sensationnelles, mais des milliers de gens gagnaient tranquillement une modeste aisance, et la production du blé devenait considérable.

Il y a une dizaine d'années, enfin, le monde entier commença à se rendre compte que le Nord-Ouest du Canada, avec ses terres incomparables, son climat sain et supportable après tout, allait devenir le grenier universel. Des fermiers américains, riches et expérimentés, arrivèrent en nombre de plus en plus grand et y firent d'excellentes affaires. L'impression générale se modifia au Canada et en Angleterre, et Winnipeg, n'ayant pas de rivale, prit sa part de ce développement et de cette prospérité : c'est maintenant une belle ville de cent quinze mille habitants. Ses rues, qui étaient naguère, par les mauvais temps, des fondrières de terre noire, sont, maintenant, de larges voies asphaltées,

bordées de belles constructions de grès et de brique, parcourues par un service perfectionné de trams électriques.

Les plus beaux monuments sont, avec l'hôtel de ville, l'Université du Manitoba et le Parlement de la province. Les magasins sont bien installés; les grandes banques privilégiées sont en évidence, logées dans des constructions massives et assez élégantes. Les hôtels, par contre, en dehors de celui du C. P. R., ne sont pas dignes de la ville. D'une façon générale, d'ailleurs, les hôtels du Nord-Ouest sont encore assez voisins de leur état rudimentaire d'autrefois. La clientèle y est d'un aspect plus rude que dans les établissements analogues de Toronto ou de Montréal; la société ne diffère pas sensiblement, à Winnipeg, de celle d'autres villes canadiennes, mais, dans les meilleurs hôtels, on se trouve en contact avec des gens aux vêtements non seulement rustiques, mais sentant fortement le fourrage et les champs, ce qui, d'ailleurs, n'est que naturel au centre d'une région agricole.

Les quartiers d'habitation de Winnipeg s'éparpillent dans toutes les directions sur la prairie, entre des avenues bordées de gazon soigné et de rangées de jeunes érables; les mieux situés se trouvent sur les rives assez hautes de l'Assiniboine; c'est le seul endroit relativement un peu pittoresque de cette ville si prosaïquement établie. Toutefois, les gens aisés se sont logés, jusqu'ici, avec beaucoup de simplicité. Des maisons confortables, mais plutôt petites, en bois ou en brique blanche, entourées, selon l'habitude, de pelouses ombragées, satisfont jusqu'à présent les goûts de la plupart. Peut-être la terreur du manque de domestiques influe-t-elle sur les dimensions des constructions.

La partie la plus pauvre de la ville est la grande rue



Moissonneuses au travail.

qui conduit à la gare. Elle n'est bordée que de boutiques de troisième ordre, généralement en bois, et leur aspect produit une impression désagréable sur le voyageur qui arrive pour la première fois dans la capitale de la prairie.

La gare si importante de Winnipeg laissait aussi, jusqu'à ces dernières années, beaucoup à désirer, si l'on songe que les grands trains s'y arrêtent deux ou trois heures ; mais elle vient d'être reconstruite sur de vastes proportions ; elle est peut-être la plus intéressante de tout le Canada : c'est là, en effet, que débouche le flot incessant de l'émigration sur le sol de la prairie. On voit se mélanger sur le quai, dans leurs costumes variés, et au milieu d'une vraie confusion de langues et de patois, Anglais, Irlandais, Ecossais, Canadiens anglais et français, Islandais, Galiciens, Hongrois, Mennonites, Doukhobors, Norvégiens et Italiens.

Au commencement de l'automne on voit circuler, en outre, quantité de moissonneurs de toute nationalité, depuis des Galiciens jusqu'à des écoliers anglais, sans compter tout le mouvement habituel de la capitale active d'une province très active. C'est un point unique d'observation pour étudier la nature humaine et les types nationaux, surtout si l'on songe que la plupart de ces gens se trouvent au moment critique de leur existence. Près de la gare, on voit les bureaux des agences d'émigration du C. P. R. et du Dominion, dont les employés, remarquables par leur obligeance infatigable, rendent toute espèce de service aux émigrants en quête de terres ou de travail.

Il ne faut pas quitter Winnipeg sans aller voir la porte du vieux fort Garry et le faubourg de Saint-Boniface, avec son église du même nom. L'antique

porte de pierre se dresse au milieu d'un carré de gazon, à l'endroit où la Grande Rue se rapproche de l'Assiniboine : elle forme un curieux contraste avec le milieu de vie moderne intense qui s'agite autour d'elle. Saint-Boniface se trouve de l'autre côté de la Rivière Rouge, relié à la ville par un pont à péage : c'est un faubourg important, habité surtout par des Français et des métis. La vie, comme on peut se l'imaginer, y coule plus calme que dans la cité. Une église moderne s'élève sur l'emplacement de la vieille cathédrale catholique brûlée il y a quarante ans, entourée d'un grand cimetière ombragé. En voyant cette église, on songe naturellement aux espoirs et à l'ambition qu'avait formés l'Église franco-canadienne, il n'y a pas un si grand nombre d'années, de fonder une nation française dans le Nord-Ouest, entre la Rivière Rouge et les Montagnes Rocheuses, sous le gouvernement de son clergé. Ce projet paraît maintenant fantastique, surtout aux yeux de l'Anglais pratique moderne, mais il n'en est pas moins vrai que l'Eglise canadienne y pensait sérieusement il y a vingt-cinq ans, et que la lutte sur la question des écoles du Manitoba, se rattachant à ce projet, occupait même la presse anglaise à cette époque.

Au nord de la ville se trouve encore une relique du passé : la cathédrale anglicane de Saint-Jean. Ce n'est qu'une petite et simple église de campagne, sans clocher, bâtie dans la première moitié du dix-neuvième siècle, pour le diocèse qui se fondait alors dans la région. Son grand cimetière est agréablement ombragé d'érables et de frênes ; on y éprouve une impression de repos et de recueillement. Dans le gazon sont dispersées en grand nombre des tombes de rudes Ecossais, qui servirent, autrefois, la Compagnie de la baie d'Hudson ; la gelée, sans doute, les a effritées et ren-

dues grises ; certaines portent des inscriptions déjà indéchiffrables.

Winnipeg, au point de vue des régions qui en dépendent commercialement, est dans une situation unique au monde : c'est le centre de tout le Nord-Ouest. Son domaine s'étend jusqu'au cercle polaire, et, à l'ouest, il n'a guère de rival éventuel jusqu'aux Rocheuses. La tendance naturelle des capitalistes, sachant que l'avenir de la ville est assuré, est de songer à des achats de terrain et à des placements immobiliers; il n'est pas mauvais de rappeler que les bons placements de cette nature sont faits par les spéculateurs qui se trouvent sur place, et surtout qu'en général, la valeur des propriétés dans les villes dont l'avenir paraît certain suit, ou précède plutôt, leur mouvement de progression. Pourtant, une des caractéristiques de Winnipeg a toujours été le bon marché des terres situées dans ses environs, au delà des faubourgs et de la zone où l'on peut bâtir des habitations. Ceci est d'autant plus curieux que la ville et ses alentours s'étendent sur la terre noire et grasse spéciale à la vallée de la Rivière Rouge. On rencontre, il est vrai, beaucoup de sol humide dans le voisinage, mais les bonnes terres fermières, dans un rayon de quinze à trente kilomètres autour de la ville, quoique leur valeur ait beaucoup augmenté, ne semblent pas avoir atteint encore les prix auxquels leur situation pourrait leur permettre de prétendre.

Est-il besoin d'ajouter qu'il y a, naturellement, des quantités d'agents s'occupant de vente de propriétés, dans la ville ; l'étranger qui se promène en curieux dans ses rues est fréquemment en butte à leurs invites ; cependant, l'agent canadien est un personnage d'une certaine tenue; il n'exagère pas, comme son confrère

américain des Etats de l'Ouest, qui pourchasse littéralement l'étranger. Le capitaliste qui cherche à placer son argent dans des terrains ou des fermes pour retourner ensuite en Europe, y trouvera des cours légèrement supérieurs à ceux de l'Ontario. On rencontre maintenant partout des capitaux de l'Est du Canada dans le Nord-Ouest. De bonnes hypothèques rendent, en effet, de cinq à six pour cent à Winnipeg. En ce qui concerne les placements industriels ou immobiliers au Canada, l'étranger qui ne séjourne pas assez longtemps sur place fera toujours bien de s'en rapporter aux conseils de gens d'expérience reconnue; avec les recommandations habituelles, il n'est pas difficile d'être reçu par des financiers qui ne sont pas guidés par l'intérêt personnel dans les avis qu'ils donnent sur les placements et spéculations.

Winnipeg, comme les autres villes canadiennes, s'accorde de nombreuses distractions pendant ses moments de loisir : patinage, hockey sur la glace, cricket, football, lacrosse, baseball, curling et golf ont tous leurs fidèles, et il y a aussi beaucoup de chasseurs qui poursuivent, à l'automne, le canard et la poule de prairie. La région forestière qui entoure le lac des Bois est également un endroit favori pour les vacances ; l'on y pratique tous les sports du vieil Ontario : pêche, camping, canot, inconnus dans la prairie.

De grandes expositions agricoles se tiennent à Winnipeg, en même temps qu'ont lieu les courses, et au moment d'autres attractions. La vaste surface du champ de foire témoigne de leur importance.

En terminant, signalons que le Manitoba, comme l'Ontario, ne possède qu'une Chambre, qui est élective, avec un ministère responsable, et un lieutenant-général dominant l'édifice gouvernemental.

CHAPITRE XI

La prairie. — Portage-la-Prairie. — Brandon. — La chasse dans le Nord-Ouest. — Souris. — Une excursion en voiture dans la prairie. — Colons prospères. — Les dimensions des fermes dans le Manitoba. — Le problème de la récolte ininterrompue. — Conditions favorables au blé. — La terreur des premières gelées. — Le soir dans la prairie.

En sortant de Winnipeg, on se trouve aussitôt en présence, pour la première fois, de la vraie prairie : de tous côtés s'étend la plaine sans limites. On ne voit plus, aux alentours, de culture soignée, de villas et de fermes de luxe, comme il s'en trouve généralement près des villes nord-américaines, car la prairie, presque à l'état naturel, arrive jusque autour de la ville. Pendant des kilomètres, il semble que la fenaison et le pâturage soient la seule industrie agricole · on ne voit sur la plaine que meules de foin et troupeaux de vaches laitières, avec, de place en place, une habitation primitive ou une grange rudimentaire. Des marécages d'eau brunâtre, pleins de roseaux, viennent parfois baigner la voie ferrée; des bandes de corbeaux et de merles passent à l'horizon, et la grosse alouette d'Amérique s'envole des herbages au roulement du train. Des chemins noirâtres s'allongent comme une ligne droite au travers d'étendues infinies, vertes et brunes, qui, sans être réellement sauvages, ont un aspect étrange, par l'absence de mouvement et de vie. En approchant de Portage-la-Prairie, la scène change : c'est, en effet

l'un des cantons les plus riches du Nord-Ouest. Les prés immenses, les cabanes provisoires, font place aux champs bien cultivés de blé et d'avoine, couverts de tiges serrées. De place en place, des clôtures soignées divisent les champs; des routes larges et entretenues, bordées de deux fossés profonds et de clôtures, croisent la voie; des fermes importantes et rapprochées se succèdent le long de la ligne ou dans la plaine; ce sont de vastes habitations, souvent en brique, comme celles de l'Ontario, munies d'une pompe élévatoire américaine, avec une grange peinte et de grandes dimensions.

Le district de Portage-la-Prairie est renommé par sa fertilité, même dans une région si fertile. Trente années de récoltes n'ont pas appauvri sa terre noire et profonde, dont la valeur a toujours augmenté. Portage a une population d'environ cinq mille habitants; c'est un grand marché de blé, avec des moulins à farine et quelques petites usines. C'est aussi une gare assez importante, car, outre la ligne Minnedosa-Yorkton du C. P. R. qui se dirige vers le nord-ouest, le Nord-Canadien, dont on attend de si grandes choses, s'en détache dans la direction de la vallée de la Saskatchewan; un peu plus au nord, un petit embranchement pousse jusqu'à l'extrémité sud du lac Manitoba.

Le long de la ligne principale du C. P. R., les immenses champs de grains s'étendent de tous côtés, à perte de vue, mais il ne faudrait pas croire qu'ils sont totalement dépourvus de variété ou que le pays est absolument plat. A la fin de la moisson, l'immense panorama qui se déroule est extrêmement animé. Certains champs sont couverts de meules, dans d'autres, la récolte est encore sur pied; la verdure des jachères,

les plaques brunissantes des pâturages, le miroir des étangs, les taches vives des fermes, la ceinture des bois que l'automne couvre de teintes fauves, le ruban d'une rivière, tout contribue à égayer et à varier le tableau; de place en place, des troupeaux de vaches laitières ou de bœufs montrent que, si le blé domine, il ne règne pas en tyran, comme on le dit souvent. Ce qui attire surtout le regard, ce sont les batteuses à vapeur, avec leur blanche colonne de fumée, les groupes affairés qui les entourent, les chariots lourdement chargés qui s'en approchent : on en aperçoit de tous côtés. Parfois aussi, des étincelles ont mis le feu à la prairie ou aux chaumes, et l'on voit les hommes lutter contre l'incendie avec tout ce qui leur tombe sous la main, ou isoler, par des sillons, les meules que menace l'approche des flammes. De temps à autre aussi, le train s'arrête sur une voie de garage, pour laisser passer lourdement un long train de marchandises, chargé du bétail des ranches de l'Ouest. De loin en loin, s'échelonnent des villages en train de devenir de petites villes; on distingue les hôtels et les magasins d'instruments agricoles, qui en sont les bâtiments les plus apparents après les élévateurs, qui dominent tout le reste.

Parfois aussi, il semble que l'horizon soit envahi par de grandes forêts comme celles de l'Ontario, mais ce ne sont probablement que les bords boisés d'une rivière, l'Assiniboine, vraisemblablement, qui viennent ainsi barrer la vue et donner cette illusion.

Entre Portage et Brandon, à peu près au milieu du Manitoba, la prairie se transforme en un grand désert de collines sablonneuses, à demi stériles, parsemées de pins et d'arbres rabougris. Pendant une quinzaine de kilomètres, ces monticules escarpés et sauvages

semblent vouloir protester contre le préjugé assez répandu que la prairie est une sorte de billard uni et fertile. Des étangs sont logés dans les creux, bordés de feuillages et couverts de roseaux, dans lesquels se réfugient les poules d'eau, effrayées au passage du train.

A une certaine distance avant d'arriver à Brandon, la prairie s'élève en quelque sorte d'un degré, et devient assez ondulée. D'ailleurs, la plus grande partie du Nord-Ouest canadien est traversée de collines et semée de bois assez nombreux. Contrairement à ce que l'on pourrait se figurer, le Manitoba n'est pas une grande province, du moins relativement aux autres parties du Dominion. Il n'a pas plus de cinq cents kilomètres dans les deux sens, et il est presque complètement occupé. De même que l'Ontario, tout le Nord-Ouest a été loti géométriquement en sections d'un mille carré (environ 260 hectares). Les acheteurs prennent un lot entier, plus souvent une moitié ou un quart : par suite, on ne rencontre pas de fermes de dimensions variables.

Au sud de la grande ligne du C. P. R., dans la province du Manitoba, s'étend une bande dont la largeur varie entre quatre-vingt-dix et cent cinquante kilomètres : on lui donne généralement le nom de Manitoba méridional. La plupart des terres y sont bonnes. Cette région est traversée par une ligne secondaire du C. P. R., qui s'éloigne vers l'ouest de Winnipeg.

De nos jours, le colon concessionnaire d'un lot gratuit ou *homesteader* traverse généralement le Manitoba sans s'y arrêter, et va s'établir plus loin à l'ouest. Toutefois, il est essentiel de ne pas oublier que, d'une manière générale, il est beaucoup plus avantageux de payer dix fois plus cher un terrain à proximité d'une

ligne de chemin de fer que d'avoir pour rien la même superficie à 50 kilomètres de là : or, il est très curieux de voir combien de gens, pourtant munis de fonds, sont attirés par le mirage de la concession gratuite, même lorsqu'elle est perdue à l'intérieur des terres.

Brandon, qui a maintenant plus de 10 000 habitants, est la seconde ville du Manitoba après Winnipeg. Elle s'est distinguée par de folles spéculations, à l'époque du *boom* mémorable de 1882. La prairie fut alors lotie à plusieurs lieues à la ronde, et l'on y retrouverait peut-être encore des piquets, vestiges de ce lotissement. La ville est traversée par une longue rue bien bâtie, bordée de magasins, de bureaux et de succursales des grandes banques. On y voit de nombreux élévateurs, car c'est le principal marché de grains du Manitoba.

Située sur le flanc d'une colline, la ville descend jusqu'à l'Assiniboine, dont les eaux limoneuses mais rapides coulent à travers des prairies plates et marécageuses, plantées de saules, de cotonniers et d'arbres peu élevés. Brandon est le centre d'une région fermière considérable : presque partout autour, et à une grande distance à la ronde, la terre est excellente. Elle est généralement moins forte que celle de Portage, et même que celle du sud du Manitoba. Toutefois, si elle ne peut fournir des récoltes aussi continues, sans repos et sans engrais, elle est, par contre, plus facile à travailler. Près de la ville se trouve une belle ferme expérimentale de l'Etat et une école, de l'Etat également, pour les jeunes Indiens des deux sexes que l'on fait travailler dans une ferme qui y est annexée.

A une cinquantaine de kilomètres au nord de Brandon se trouvent les deux petits centres de Minnedosa et Rapid City ; à égale distance vers le sud est située Souris, jolie localité d'un millier d'habitants, sur la

rivière du même nom. Il n'existe probablement pas de meilleure terre dans tout le Nord-Ouest qu'autour de Souris. Dans ces petites villes se fixent beaucoup d'émigrants qui ne poussent pas plus loin que le Manitoba. On y emploie un assez grand nombre d'ouvriers habiles, maçons, charpentiers, peintres, mécaniciens; quand les affaires vont bien, il y a, en effet, beaucoup de travail, mais quand elles ne marchent pas, il n'y a rien à faire; les travaux de ferme, au contraire, se poursuivent par la belle et la mauvaise saison. Un bon journalier, laborieux et adroit, peut se faire cent vingt-cinq francs par mois en été, et une moyenne de quatre-vingt-dix francs l'un dans l'autre. On voit beaucoup plus d'émigrants du *vieux pays* travaillant à la terre dans le Manitoba que dans l'Ontario.

Bien qu'un certain nombre soient repartis chez eux pour une raison ou une autre, et que d'autres encore se soient tournés vers d'autres métiers qui convenaient mieux à leur nature, beaucoup d'entre eux ont réussi mieux qu'on n'aurait pu s'y attendre. Les fermiers venus de l'Ontario et les Ecossais sont, naturellement, ceux qui ont généralement le mieux fait leur chemin, mais on rencontre aussi des fils de famille, d'anciens pharmaciens, des débitants et des négociants de toute sorte qui ont prouvé que le métier de fermier était bien, après tout, leur vocation.

Ces villes de la prairie ne manquent pas de distractions : elles possèdent généralement des salles de réunion où des tournées théâtrales ou musicales viennent jouer fréquemment. On y trouve habituellement aussi un club où les notables de l'endroit se réunissent pour jouer aux cartes, lire les journaux et discuter les affaires du pays. Les bals et concerts, les auditions de Shakespeare, les soupers, les parties de tennis y ont

beaucoup de succès, sans oublier le hockey sur terre et sur glace, et le curling. La chasse commence par celle des poules de prairie, en août, et se poursuit avec celle des canards et des oies sauvages, jusqu'à la gelée.

Toutefois, en raison de l'extension de la culture, il est nécessaire, si l'on veut chasser sérieusement le canard, de gagner des régions désertes où de grands lacs, bordés de kilomètres de marécages, attirent des quantités de gibier aquatique. Certains chasseurs ont des cabanes dans leurs coins préférés et s'y rendent tous les ans, gardant là leurs canots, leurs appâts et tout ce qui leur est nécessaire. C'est sans doute la plus belle réserve du monde pour le gibier d'eau à plumes. Dissimulés dans des trous creusés dans les champs fauchés, auprès des lacs, il arrive à de bons chasseurs de tuer près d'une centaine d'oies sauvages en une journée, et il n'est pas rare qu'un fusil abatte soixante ou soixante-dix canards dans une matinée. Plus loin, dans les districts du Nord et du Nord-Ouest, hors de portée des colons, là où les forêts sont encore abondantes, on rencontre du gros gibier de toute sorte, élan et daim. Mais, sans quitter la prairie, le chasseur peut s'en donner à cœur joie. La législation de la province défend, sagement, de tuer plus de vingt-cinq oiseaux par chasseur, et l'on reconnaîtra qu'en chassant à deux, comme c'est l'usage le plus courant, on doit se montrer satisfait, au point de vue chasse et au point de vue agrément, de rapporter vingt-cinq paires; une loi encore plus sage interdit la vente de ce gibier.

Plutôt que de décrire les industries de Brandon, déjà en bonne voie de développement, rendons-nous dans une petite ville comme Souris, au cœur d'une région agricole typique, et, de là, parcourons, en ima-

gination, la prairie. S'il est vrai que celle-ci offre en elle-même de grandes beautés, on ne peut pas dire que la moyenne des villes de la prairie ait un caractère esthétique ; pourtant, leur situation présente parfois un certain pittoresque ; il en est de même des rivières, qui creusent souvent leur lit assez profondément dans le sol friable ; des saules et des aulnes, des bouleaux et des frênes, des érables revêtent de leur feuillage leurs bords escarpés et ombragent leurs eaux, qui sont rarement paresseuses : elles forment même parfois des rapides rappelant l'Ontario ou le Bas-Canada. La petite ville de Souris s'étend le long d'une rivière de ce genre, sur le flanc d'une colline : elle possède deux hôtels où l'on n'est pas trop mal pour cinq francs par jour et qui envoient même leurs omnibus à la gare ; des églises des différentes sectes, deux ou trois succursales des grandes banques, de nombreuses boutiques, des bureaux d'agences immobilières et de compagnies d'assurances, de belles minoteries, plusieurs élévateurs, des blanchisseries chinoises et, dans les faubourgs, beaucoup de maisons particulières entourées de jardins.

Quittons maintenant la ville. En général, on voyage facilement dans la prairie : les pentes des routes sont douces, sauf là où elles coupent des vallées abruptes. Au moment du dégel, au printemps, elles sont couvertes d'une couche épaisse de glaise noire que la circulation transforme en bourbier ; mais, avec la chaleur et la sécheresse, elles durcissent bientôt ; elles restent dans cet état, sauf au moment des averses de l'été, qui les rendent de nouveau gluantes, jusqu'au retour de l'hiver, saison durant laquelle on voyage très bien, soit en traîneau, soit en charrette, car la neige n'est pas excessive.

Supposons que, dans l'air vif d'un jour d'octobre, sec et bien clair, nous traversons le pont de bois de la Souris, tributaire de l'Assiniboine, et qu'après avoir dépassé la colline assez raide sur la rive opposée, nous nous engageons parmi les ondulations de la prairie. Lorsque l'on divisa pour la première fois le pays en cantons et en sections, on perça en même temps les routes, et on leur réserva une telle largeur que les gens se plaignent, maintenant, d'abord du terrain perdu, ensuite des mauvaises herbes qui poussent sur les bords des chemins et répandent au loin leurs graines. A ce propos, il est curieux de rappeler que l'Etat a, dans le Nord-Ouest, des inspecteurs des mauvaises herbes et des chardons, dont la mission est de prévenir les fermiers négligents et de leur faire arracher ces plantes nuisibles. Les fleurs aussi s'épanouissent plus abondantes au bord des routes de la prairie, et le long des grands champs de blé. Sans parler de l'orge et du seigle sauvages, on voit grimper et s'emmêler les roses de la prairie ; aux derniers jours de l'été, la verge d'or et le soleil sauvage jettent de tous côtés leur note vive. Mais c'est surtout à l'automne que la prairie revêt son aspect le plus gai, quand les crocus y recouvrent de grandes surfaces de leur tapis brillamment coloré.

Maintenant, la prairie nous entoure de toutes parts : tantôt, en arrivant sur une crête, nous distinguons à dix milles à la ronde des quantités de fermes gaiement éclairées par le soleil et autant de batteuses à vapeur déversant dans l'air pur et vif leur colonne de fumée; tantôt, au contraire, nous sommes entourés de collines au haut desquelles se détachent sur le ciel des bâtisses flanquées de groupes de meules rondes ; et plus bas, de longues bandes de chaumes encore dorés et de

prés brunissants dévalent doucement vers le ruisseau tranquille qui, entre des mares couvertes de roseaux, serpente parmi les pâturages que n'a pas encore attaqués la faucheuse.

Autrefois, on ne tarissait pas, à la ville ou à la campagne, sur les désagréments de la prairie; mais la plupart se sont atténués avec le temps et l'accoutumance. Tout est bien changé maintenant : beaucoup de ses habitants ne voudraient pas aller habiter dans l'Est, et il existe certainement chez eux, à l'égard de la prairie, un sentiment d'attachement analogue à celui qu'éprouvent, pour leur pays, les gens des montagnes. Un horizon plus resserré les mettrait mal à leur aise maintenant, et on ne les entend plus se plaindre, comme dans les premiers temps, de l'isolement et de la tristesse de la prairie, de sa monotonie, de ses hivers insupportables, etc. Il suffit de jeter les yeux autour de soi, pendant que le buggy chemine à bonne allure sur la poussière noire qui recouvre la route durcie, pour se rendre compte des raisons de ce changement.

Tous les kilomètres environ, là où, il y a trente ans, s'élevaient de simples cabanes entourées de blé et d'avoine, peut-être sans clôture, on voit maintenant une ferme qui ferait honneur aux plus riches cantons de l'Ontario. Des haies de fil de fer séparent les pâturages de la route et des champs bien cultivés. Les gens vivent aussi confortablement que dans les vieilles provinces, et ils vous diront eux-mêmes que le travail est, ici, moins dur. La ferme est vaste et d'aspect solide, bien chauffée, munie des dispositifs modernes; un potager et un verger florissants l'entourent; toutefois, les fruits un peu gros, la pomme par exemple, ne réussissent pas très bien. Beaucoup de gens prévoyants ont planté, autrefois, des arbres autour de leurs habita-

tions, à leur arrivée. Voici, par exemple, une ferme appartenant à une famille anglaise du Kent : se dressant au milieu de longues étendues ondulées de chaumes, de pâturages et de grasses jachères, leur maison est maintenant presque cachée par des bouquets et des allées d'érables, de pins déjà grands et d'épinettes.

On retrouve, à chaque pas, cet agréable tableau dans la prairie, et ceux qui ont négligé, autrefois, d'abriter et d'orner ainsi leurs demeures, imitent maintenant, quoique tardivement, cet exemple. La grange, étable et grenier réunis sous le même toit, est toujours vaste et bien établie : quoique de structure un peu différente, elle figurerait avec avantage à côté de celles dont l'Ontario est justement fier. L'aspect en est un peu uniforme, car toutes sont peintes du même brun rehaussé de lignes de blanc, mais faut-il adresser à une ferme de la prairie un semblable reproche ?

Les fermes un peu importantes ont leur propre batteuse, et l'un des fils, généralement, a appris à diriger la machine. Des chariots apportent le blé sans relâche. On ne balaie pas la paille de dessous la batteuse, car celle-ci la coupe en petites tiges qu'elle projette, avec une grande force, par un tuyau : elles tombent à quelque distance et s'y accumulent en tas. On n'a pas à alimenter à la main la batteuse : les gerbes passent directement du chariot dans la machine. Le grain glisse par des tubes dans des camions-réservoirs, ce qui évite l'emploi de sacs et épargne le travail de les fermer. De là, le blé est transporté directement aux élévateurs de la ville ou à la gare la plus voisine.

Les dimensions courantes d'une exploitation manitobaine sont d'un demi-lot, soit environ 130 hectares. L'expérience a démontré que c'est là la surface qui

convient à un fermier de ressources moyennes, pour l'occuper lui-même. On arriverait peut-être à vivre sur un quart de lot, mais ce serait tout. D'ailleurs, il n'y a pas de désavantage à laisser en friche une partie de son terrain ; s'il est enclos, cette réserve constituera de bons pâturages jusqu'au moment où il faudra la défricher. Les impôts sont bas, et plus tard quand le fermier voudra étendre ses opérations, il trouvera là son terrain, acheté à bon compte, sans avoir à attendre pour cela le moment où il pourra en trouver chez ses voisins, à un prix beaucoup plus élevé.

Le fermier manitobain aisé se considère maintenant, et non sans quelque raison, comme digne de l'envie de ses confrères. Il travaille, naturellement, extrêmement dur à certains moments, et, lorsque arrive brusquement le dégel, il n'a pas à perdre une minute, mais sa terre est beaucoup moins pénible à labourer et n'exige pas, au défrichement, de gros travaux d'abatis. Quand le blé et l'avoine sont enfouis, il n'est plus très pressé jusqu'en septembre, mois où la moisson devient la grande affaire. Il n'a pas de maïs à planter, si ce n'est un peu, comme fourrage, pas de trèfle à ensemencer sur son grain ; il ne plante guère de navets. On a essayé de semer du blé à l'automne, comme dans l'Ontario et en Europe, et avec quelque succès, mais, en général, il ne tombe pas assez de neige sur la province pour le protéger de la gelée intense.

Une question se présente naturellement à l'esprit : dans quelles limites ces terres de la prairie, avec toute leur richesse, peuvent-elles donner une récolte ininterrompue ? On trouve des terrains de composition et de profondeur variables, dans le Manitoba, mais on peut dire qu'en général, on ne leur donne du repos que l'été, quand on les met en jachère. Les gens



Rassemblement de chevaux.

peu au courant de la culture dans ces régions suggéreront l'emploi du fumier de ferme. Ils déplorent aussi de voir les fermiers brûler la paille en feux de joie, qui font flamboyer le ciel dans toutes les directions, aux premiers soirs de l'automne. Il est vrai que l'on fait de plus en plus de la culture mixte dans le Manitoba, mais ce qui y attire précisément le petit capitaliste, c'est l'immense étendue de blé que l'on peut faire pousser par ses propres moyens, avec des ressources restreintes.

Cette catégorie très répandue de cultivateurs ne pourrait entretenir et nourrir sur des prés le bétail nécessaire, et faire pousser le fourrage pour l'hiver; d'ailleurs, que faire avec quarante ou cinquante charretées d'engrais ? On couvrira peut-être deux hectares. Qu'est-ce que cela, sur une étendue de cent ou cent cinquante hectares, sans parler du temps passé à ce travail. Et dans quelles proportions le rendement sera-t-il amélioré ? Le fermier, qui sait à quoi s'en tenir, n'emploie pas de fumier. N'est-il pas, d'ailleurs, assez curieux de constater que l'une des meilleures années a été 1902, après trente ans de récolte continue; et pourtant, il est certain que le sol ne peut supporter une récolte indéfinie; beaucoup de terrains moins forts, dans la province, ont déjà donné des signes de fatigue dont on s'est avisé pour les ménager. Le trèfle pourrait contribuer, dans une grande mesure, à résoudre le problème, car, non seulement il repose les terres usées, mais il leur rend leur force première. Malheureusement, le trèfle ne réussit pas au Manitoba; il ne supporte pas les gelées, et on n'en rencontre guère dans les champs.

Il est certain que, dans un avenir encore assez éloigné du reste, la réduction de l'étendue des fermes permettra aux méthodes rationnelles de culture d'entrer dans

la pratique; mais allez donc tenir ce langage à un homme qui possède un demi-lot d'excellente terre à blé. Il s'écoulera encore bien du temps avant que la moyenne des fermiers manitobains prenne son parti et trouve le temps d'entretenir assez de bétail pour fertiliser soixante hectares de blé.

Il ne s'ensuit pas toujours que le blé, semé dès qu'on peut travailler la terre, devienne le meilleur, quelque courte que soit la saison. Dans tout le Canada, le passage de l'hiver à l'été, car le printemps compte à peine, peut causer de désagréables surprises. Mais une fois la saison commencée, tout, dans le Manitoba, jaillit comme les flammes d'un brasier. Le sol gelé profondément, sous la couche où se trouve le blé, alimente constamment d'humidité la jeune plante. La chaleur solaire, en comparaison des autres régions de l'Amérique du Nord, est bienfaisante plutôt qu'intense, modération que le blé apprécie comme l'être humain. De plus, la longue durée des jours dans ce climat septentrional contre-balance la brièveté de la saison de croissance : il en résulte le meilleur blé qui soit au monde.

Il y a, évidemment, des années de mauvaise récolte, mais il ne faut pas perdre de vue que dans les Etats américains du Nord-Ouest, comme l'Iowa, le Nébraska ou le Dakota, que l'on considère comme les Etats du blé par excellence, la récolte fait parfois complètement défaut. Plus l'on monte vers le Nord, meilleur est le blé, et il semble qu'il n'y ait d'autres limites à sa culture que celles où la vie humaine est possible, et où l'on échappe, relativement, aux caprices des gelées.

Les gelées précoces, se produisant généralement dans la première semaine de septembre, étaient autrefois la terreur du Manitoba. Elles sont beaucoup moins fréquentes depuis une dizaine d'années : l'extension de la

culture, et le drainage qui en résulte, y sont certainement pour beaucoup; de plus, quand le froid redouté arrive, le blé est généralement plus avancé qu'il ne l'était autrefois, et, par suite, moins exposé. A ce propos, on ne saurait trop rappeler au lecteur européen que la raison qui fera du Nord-Ouest canadien le grenier du monde n'est pas tant la fertilité du sol que les conditions particulières de lumière et de chaleur qui règnent au nord du 45e parallèle, qui est la limite internationale. La lumière solaire et la chaleur sont deux facteurs importants dans le perfectionnement de la récolte du blé. En juin et en juillet, ce pays reçoit une heure ou deux de plus de lumière que l'Iowa ou le Nébraska; la chaleur y est plus tempérée; enfin, les nuits y sont toujours fraîches. D'ailleurs, c'est moins la régularité de la production que la qualité supérieure du grain qui distingue le blé dur du Nord-Ouest. C'est un spectacle superbe, au moment de la moisson, que de voir l'immensité unie de ces champs de blé vigoureux, dru et sain.

La main-d'œuvre est la grosse question de l'avenir, pour le Manitoba. Comme on l'emploie principalement à la moisson et au battage, et, dans une moindre mesure, au labour, il faut, aux ouvriers embauchés pour certains travaux, d'autres moyens d'existence pour le reste de l'année ou tout au moins pendant l'hiver. On est obligé de recruter ces auxiliaires parmi les nouveaux venus, et surtout parmi les étrangers. La province de Québec est la seule source possible de main-d'œuvre temporaire, mais il y a des limites à ce recrutement, et les frais de transport à une distance de seize cents kilomètres, même avec des réductions spéciales, font une brèche aux bourses de travailleurs les mieux garnies.

Mais le jour a baissé, pendant notre promenade à travers la prairie : le soleil descend à l'horizon. Or, les couchers de soleil dans la prairie sont superbes en toute saison. Un rideau bas, d'un rouge flamboyant, semble suspendu sur tout l'Ouest, sous un ciel qui, partout ailleurs, a revêtu les teintes plombées du crépuscule. Sur les braises mourantes du jour se détachent, sombres et en plein relief, les fermes et les meules qui s'échelonnent au loin sur l'horizon ondulé. Puis tout s'efface autour de nous : chaumes, jachères, prairie ; on distingue, à des distances énormes, des meulons de paille qui brillent encore comme des charbons ardents, tandis que l'obscurité s'épaissit. Nous retraversons le ravin escarpé et la rivière bouillonnante qui, dans un mois ou deux, sera prisonnière de la glace, et nous entrons dans la grande rue bien éclairée de la prospère petite ville de la prairie.

CHAPITRE XII

Les commis-voyageurs canadiens. — Villages dans la prairie. — Mennonites et Doukhobors. — L'exode des Doukhobors. — La colonie galloise. — Sociétés américaines de colonisation. — Colons américains et fermiers canadiens. — Ce que racontent les journalistes américains sur le Canada.

Il ne faut pas, toutefois, que le lecteur reste sous cette impression que le Manitoba ne produit que du blé. La laiterie y est, dans ses différentes parties, très active. On y trouve, en effet, plus de soixante crémeries et fromageries, et une école spéciale, établie depuis des années à Winnipeg, attire un nombre toujours croissant d'élèves. L'herbe de la prairie est un excellent pâturage d'été, et, comme fourrage d'hiver, outre le foin, on peut faire pousser le maïs en quantité pour le conserver dans des silos, ces précieux auxiliaires du fermier canadien.

La province renferme aussi des gisements de houille assez importants, et, dans le Sud-Ouest, des mines sont depuis longtemps en exploitation ; enfin, le bois de chauffage est assez bon marché, ce qui est bien naturel, étant données son abondance et la facilité de transport.

Le Manitoba a une superficie à peu près égale à celle de l'Angleterre ; sa population, qui atteint presque un demi-million, augmente rapidement. La majeure partie de son sol est fertile, mais l'on se figure assez, au dehors, qu'elle est déjà complètement occupée. En réalité, il

reste encore beaucoup de bonne terre disponible et à proximité des voies ferrées, bien que la plupart des nouveaux colons se portent vers les territoires plus neufs du Grand-Ouest qui leur paraissent, avec plus ou moins de raison, préférables. Pourtant, il ne faut pas perdre de vue les avantages que comportent la situation centrale du Manitoba, la richesse de ses terres, que rien ne dépasse dans le Nord-Ouest, la régularité du régime des pluies, enfin, avec des hivers relativement supportables, la merveilleuse abondance de son blé.

Le Manitoba dépend encore, en grande partie, du Canada oriental, pour l'achat des produits manufacturés; mais, de même que l'Ontario a diminué son importation de produits européens, par suite de sa production croissante, le Nord-Ouest se fournira de plus en plus lui-même, au détriment de ce que l'Ontario et l'Europe y importent actuellement. En attendant, on rencontre partout des voyageurs de commerce de Montréal et de Toronto; leur activité est extraordinaire dans tout le Nord-Ouest. A certains moments, on ne voit qu'eux, pour ainsi dire, dans les trains et sur les bateaux, ainsi que dans les hôtels. On les rencontre aussi sur les chemins de la prairie, menant bon train leurs buggies, avec la hâte insouciante des gens qui conduisent des chevaux de louage. Ce sont surtout des jeunes gens, rompus plutôt par nécessité que par goût, car ils appartiennent presque tous aux villes de l'Est, à tous les expédients auxquels il faut recourir pour voyager vite dans des régions à demi sauvages. Ce sont tous des garçons assez agréables, très intelligents, d'un grand sang-froid, très à leur affaire, âgés de vingt-cinq à trente-cinq ans; ils vous laissent l'impression, généralement justifiée, qu'ils traversent simplement une

phase temporaire de leur existence et que, s'ils ne sont pas déjà parents ou associés de négociants, ils s'établiront certainement plus tard à leur compte.

Le *voyageur* canadien est toujours très élégant, son linge est immaculé, et ses vêtements sont à la dernière mode. Il a tendance à être très exubérant, et il a toujours cette voix aiguë, agrémentée de l'accent américain, qui caractérise ses pareils et toute sa génération, dont le langage et le ton sont déjà si différents de ceux des personnes d'un certain âge. Ils ont un aspect uniforme et semblent tous absolument clichés. Du reste, le Canadien moderne craint toujours de se distinguer et d'attirer l'attention par son langage, ses idées ou ses vêtements : il en résulte, dans les jeunes générations, une certaine monotonie d'aspect, ce qui ne les empêche pas d'avoir, à l'occasion, par suite de leur éducation, l'esprit prompt et très débrouillard.

Le commis-voyageur canadien est tenace : il a un but bien net dans la vie qui est d'*arriver*, sans toutefois être dévoré par cette passion, comme on l'est aux Etats-Unis. Du reste, c'est généralement un chasseur ou un sportsman. Quand il a un moment de loisir, dans ses tournées à travers la prairie ou les grands bois, il est toujours prêt à brûler quelques cartouches ou à manier la ligne; sa conversation roule sur les matches de football, de hockey, de lacrosse et de baseball, quand il n'est pas lui-même un vétéran.

Toute cette description paraîtra peut-être un peu disproportionnée avec son objet, mais, au Canada, le commis-voyageur, sous ses différents aspects, est un personnage très important et, en tout cas, une silhouette très caractéristique, qui mérite qu'on s'y arrête.

Au point de vue affaires, malgré sa grande activité,

le voyageur de commerce de l'Est rencontre, dans l'Ouest, une concurrence locale de plus en plus grande. En effet, en dehors des industries qui se rattachent à ses produits particuliers, la farine de blé et d'avoine, les conserves de viande, Winnipeg fabrique déjà des machines en tous genres, du savon, des cigares, des sacs à grains, des tentes, des matelas, de la sellerie, des biscuits, de la bière, des briques; il construit des voitures et des charrettes et produit quantité d'autres articles. Les autres villes suivent cet exemple, et leurs débouchés s'accroissent sans cesse.

En allant de Brandon vers l'Ouest, on voit se dérouler constamment le même panorama de prairie ondulée, coupée de cours d'eau, semée de bourgs et de villages.

Dépeindre ce pays, ce serait reprendre la description de ce que nous avons vu entre Portage et Brandon. Pendant des heures et des heures, ce sont les mêmes aspects de paysage et les mêmes détails qui se succèdent à la vue. Ici, des collines ondulées; plus loin, des prairies presque unies, couvertes d'étendues de chaume où les charrues aux attelages rapides déchirent de noirs sillons; ce sont les mêmes meules, les mêmes taches verdâtres des jachères que la gelée n'a pas encore pâlies; les mêmes carrés brunis des pâturages, où le bétail s'éparpille; la fumée et le mouvement des batteuses, les fermes, petites ou importantes, en brique ou en bois; les mares bordées de roseaux; les bandes de corneilles ou de merles; une file de canards ou d'oies sauvages fendant l'air ou, plus rarement, une poule de prairie fuyant au passage du train. Tout cela défile devant les yeux, quand on traverse l'ouest du Manitoba et la province voisine.

C'est ainsi que le train passe Griswold, Routledge, Virden, Moosemin : du dehors, toutes ces petites villes

ont le même aspect ; d'ailleurs, la prairie, admirable au point de vue pratique, ne se prête guère à l'originalité et l'esthétique dans la construction des villes. Plus tard, quand elles s'accroissent et s'enrichissent, elles peuvent planter des arbres, semer du gazon et décorer leurs maisons ; mais, au début, on ne peut guère leur demander que des voies spacieuses, de la propreté et des couches de peinture, autant que possible. Si l'on cherchait alors à augmenter leur caractère artistique, ce serait peine perdue, car la rangée, déplorablement laide, mais indispensable, des bruns élévateurs se dressant vers le ciel, en détruirait l'effet. Dans toutes ces petites villes, le gouvernement possède des agences où le journalier en quête d'ouvrage, et l'acquéreur cherchant des terrains, se procurent tous les renseignements nécessaires sur le pays environnant. Toutes ont leurs églises des différentes sectes, et leur école, et le voyageur se rend compte de la densité de la population, sans cela peu apparente, du pays, lorsqu'il voit, dans chaque localité, ce grand bâtiment carré en brique autour duquel une centaine d'enfants proprement vêtus jouent dans la prairie.

Avant Moosemin, on sort du Manitoba pour pénétrer dans la région autrefois dite des Territoires, qui s'étend jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et de la frontière américaine vers le pôle. Elle comprend maintenant les deux provinces de la Saskatchewan, qui a englobé l'ancien territoire de l'Assiniboia, et de l'Alberta. Leurs capitales respectives sont Régina et Edmonton, mais le centre le plus important, surtout au point de vue des chemins de fer, est Calgary. Plus au nord s'étendent les Territoires du Nord-Ouest (Mackenzie et Yukon), encore presque déserts.

A une soixantaine de kilomètres avant Régina, près

de Qu'appelle, on remarque une longue étendue de terrain couverte de petits bouquets de peupliers, de bouleaux, de résineux et de saules, semée d'étangs, et où l'on voit de petites fermes de culture mixte; mais, en règle générale, la partie est de l'Assiniboia, avec cette réserve que son sol est un peu plus léger et son régime de pluies un peu moins abondant, n'est que la continuation du Manitoba. Peut-être y voit-on un peu plus de petits groupes de bétail en général. Au nord du C. P. R., vers la Rivière Qu'appelle, s'étendent des terres qui ont la prétention d'être d'une fertilité aussi inépuisable que les célèbres plaines de Portage. Entre Indian Head, où se trouve une des fermes expérimentales de l'Etat, et Régina, on traverse même les étendues les plus vastes de blé et les plus plates que l'on ait encore rencontrées. Elles font penser à cette vieille plaisanterie de l'Ouest, l'histoire du laboureur partant le matin en emportant son déjeuner, le mangeant au bout de son premier sillon, et revenant à la nuit à son point de départ.

La colonisation marche, du reste, à pas de géant dans l'ouest de l'Assiniboia; dans une région aussi grande et aussi peu peuplée, on peut se figurer qu'il y a de la place pour tout le monde; mais, avec un choix aussi étendu, la moindre circonstance peut faire dévier l'immigrant, et il est bon, au lieu de s'établir au hasard, de consulter tous ceux qui ont l'expérience du pays, bien que les colons déjà installés reconnaissent rarement leurs erreurs.

L'est de l'Assiniboia est une région qu'élisent généralement les colonies collectives. Des colonies importantes de Mennonites y fleurissent, comme dans le Manitoba, depuis vingt ou vingt-cinq ans, et y réussissent parfaitement. Ces gens sont d'une économie que

réprouve le commis-voyageur, mais peut-on faire un reproche de porter à l'excès une telle qualité à des colons qui ont défriché d'immenses étendues de terre et peuplé la solitude de villages prospères : sobres, paisibles, industrieux et d'une moralité qui dépasse la moyenne, les Mennonites commencent à peine à subir l'influence moderne; mais, qu'importe s'ils ne deviennent pas de vrais Canadiens, avant deux générations encore ? Ils sont, en attendant, meilleurs colons que la plupart des émigrants de langue anglaise.

On peut appliquer les mêmes remarques à ces amusants Doukhobors qui, il y a quelques années, ont causé tant d'embarras et fait parler tout le Canada de leur fameuse marche sur Winnipeg. A quelque cent trente kilomètres de Indian Head, dans la vallée de la rivière du Cygne, se trouvent encore quinze cents de ces êtres primitifs, mais inoffensifs; appartenant à la secte des Quakers, ils quittèrent la Russie pour se réfugier au Canada au moment de la guerre japonaise, en 1903, pour ne pas être forcés d'y prendre part contre leur conscience. Le capitaine du vaisseau qui transporta ces malheureux, inoffensifs et naguère opprimés, qui étaient environ cinq mille, ne tarit pas de louange sur leur décence, leur propreté et leur moralité. Le gouvernement du Dominion leur donna des terres, et les Quakers américains leur fournirent tout ce dont ils avaient besoin.

Ne disposant que des outils les plus primitifs, ils se livrent avec succès à la culture et remplissent leurs granges de produits variés. En architecture, comme pour le reste, ils sont réfractaires aux méthodes occidentales. Leurs habitations sont en poutres non dégrossies, couvertes d'argile et peintes en blanc. Les toits débordent et forment des vérandas ornées de bois

découpé. Les cours, devant les maisons, sont sablées, balayées et arrosées une ou deux fois par jour. Les intérieurs sont blanchis à la chaux et immaculés. Chaque village laboure en commun, les récoltes sont abritées dans une grange commune, l'argent va dans une bourse commune, qui paie même les dettes, fort rares d'ailleurs, de chacun. Les Doukhobors étant très travailleurs jouissent d'un excellent crédit chez les commerçants, mais ce ne sont pas de bons clients, car ils font tout ce qu'ils peuvent eux-mêmes. Les femmes filent au rouet, tissent leur linge et leur drap, et cousent d'une façon admirable. Pour se distraire, elles fabriquent des paniers. Les hommes sont adroits à tous les métiers, sculpture, menuiserie et maçonnerie.

Quand elles ont le temps, les femmes aident les hommes au travail des champs, avec plaisir, par solidarité. Elles se mettent en cercle avec eux pour battre le blé, et tous balancent leurs fléaux en chantant, tandis que, plus loin, leurs chevaux piétinent le grain, comme aux temps préhistoriques; et tout cela se passe à côté de champs où évoluent les moissonneuses et les batteuses les plus perfectionnées.

Les Doukhobors ne célèbrent pas de mariages cérémonieux ou coûteux : le couple fait simplement une déclaration devant les anciens. Leur religion est, en fait, la Bible, mais la Bible transmise par la tradition orale. D'ailleurs, quelle que soit leur croyance, il semble qu'ils ne se rendent pas compte des vertus qu'ils pratiquent : ce que nous considérons comme de l'abnégation pure leur paraît un devoir très simple, et ils ne cherchent ni récompense ni louange. Mais ces qualités ont leur revers : un zèle de propagande religieuse intempestif.

Ce zèle se manifesta même d'une manière très

curieuse, en 1904 : un millier d'entre eux environ se persuadèrent qu'ils devaient mettre en liberté tout leur bétail, qui constituait une tentation perpétuelle pour des végétariens comme eux, et dans la pensée que c'est désobéir à la loi divine que d'employer des bêtes de somme. Ils relâchèrent donc une partie du bétail dont les bons Quakers les avaient dotés; les animaux se répandirent dans le pays, pendant que hommes et femmes prenaient leur place à la charrue et aux chariots, au grand scandale de leurs voisins. L'affaire aurait pu en rester là, si les Doukhobors ne s'étaient mis dans la tête d'entreprendre une croisade : environ huit à neuf cents hommes, accompagnés de femmes et d'enfants, se mirent en route vers Winnipeg, au début de novembre, ayant dans leurs poches des pommes pour toute provision. Après quelques jours de marche plus ou moins dure, on réussit, moitié par force, moitié par persuasion, à faire rentrer les femmes et les enfants, mais les hommes continuèrent à avancer dans la prairie, en rangs serrés, chantant des hymnes bizarres.

Les autorités essayèrent, mais en vain, d'intervenir, au moyen d'interprètes, en les suppliant de revenir sur leurs pas. Convaincus de leur mission, ils avançaient toujours, au milieu des premières bourrasques de neige, phalange paisible, inoffensive mais incompréhensible, couchant dans des granges ou des wagons, ou en plein air, et achetant les provisions indispensables dans les villes. Leur solidarité durant ces épreuves fut merveilleuse. Enfin, la police montée les encadra et, de bon gré ou de force, les ramena en wagons. Naturellement, une résistance effective leur était interdite par leur croyance, mais ils firent tout ce qu'il leur était possible de faire sans lutter : ils s'accrochaient les uns

aux autres, en tas, comme dans les mêlées de rugby, et il fallait que les solides policiers les arrachassent les uns après les autres pour les charger sur les wagons ; à la fin, voyant qu'il n'y avait plus de résistance possible, les derniers se résignèrent en protestant et montèrent docilement dans le train. Ainsi se termina ce pèlerinage extraordinaire qui fit verser des flots d'encre et provoqua même des débats politiques.

A Saltcoates, dans l'est de l'Assiniboia, sur l'embranchement d'Yorkton, se trouve une colonie, plus récente, de Gallois. On se rappelle peut-être qu'il y a déjà pas mal d'années, une communauté de Gallois, persuadés qu'il y aurait avantage à émigrer dans un pays neuf et à sauvegarder, pour leurs descendants, la langue et la nationalité celtes, s'établit en Patagonie. Toutefois, n'étant pas très satisfaits du régime argentin, ils voulurent revenir sous le pavillon britannique ; ils se dirigèrent vers le Canada, en passant par Liverpool, où on leur fit fête.

Régina possède environ huit mille habitants ; c'est un grand centre d'affaires : elle n'a pas de prétention à l'élégance, mais renferme des élévateurs, des usines, des magasins et des manufactures qui commencent à se développer. C'est le quartier général de la police montée, dont les neuf cents cavaliers sont répartis dans toute la région, de la Rivière Rouge aux Montagnes Rocheuses.

C'est surtout à Régina que l'on se trouve en présence d'un des plus grands faits du développement du Nord-Ouest, l'immigration américaine. La région du nord de la Saskatchewan, encore peu peuplée, a attiré les sociétés américaines, qui y ont acquis d'immenses terrains et les ont lotis. Elles ont acheté une section sur deux, et le cadastre ressemble à un échiquier, les

carrés blancs représentant les lots de l'Etat qui ne sont donnés qu'en concessions gratuites, et les rouges, ceux qui leur appartiennent. Elles les achetent, par exemple, au prix de cinq dollars l'acre et, après avoir fait beaucoup de réclame et lancé leurs agents de tous côtés, les revendent avec deux ou trois dollars de bénéfice. Pendant des générations, les Etats-Unis ont pris au Canada une grande partie de ses meilleurs enfants; il y a une quinzaine d'années encore, on aurait considéré comme une bonne plaisanterie l'idée de fermiers américains s'établissant au Canada.

Mais deux causes importantes sont venues dans l'intervalle modifier cet état de choses. L'une est que toutes les bonnes terres disponibles et à bas prix des Etats de l'Ouest sont occupées; la seconde est le développement des voies ferrées dans le Nord-Ouest canadien, la supériorité de son blé sur tous les autres blés de l'Amérique du Nord, et la facilité qu'il offre pour leur vente; enfin, l'abondance de terres accessibles et à bon marché. Depuis 1900 surtout, les Américains affluent en grand nombre : on en a compté déjà plus de 300 000, et les journaux canadiens en annoncent 100 000 pour cette année. Ce sont des gens intelligents, industrieux, habitués à la prairie et apportant des capitaux. Enfin, tous les Canadiens qui les voient à l'œuvre reconnaissent qu'on trouve chez eux un mélange tout particulier d'entrain, d'enthousiasme et d'initiative qu'eux-mêmes, malgré leur énergie et leur activité, ne possèdent pas à un égal degré.

Les sociétés américaines organisent des excursions accompagnées, de gens qui veulent se rendre compte de la valeur des terres avant de s'y installer; on raconte toutes sortes d'amusantes histoires sur la façon dont ces groupes, conduits par des représentants des syndi-

cats américains, sont soigneusement tenus en dehors de tout contact avec les agents du pays. On frète des trains spéciaux, on loge les acquéreurs virtuels bien à l'écart, en veillant sur leurs allées et venues, de peur que des agences rivales ne leur parlent de terres plus avantageuses et plus prospères, et ne leur enlèvent leurs clients. Mais cette émigration dans le Nord-Ouest canadien, qui a atteint, dans la dernière année, le chiffre de 70 000 colons, a fini par émouvoir le public américain, et une campagne se dessine en ce moment à Chicago pour enrayer ce mouvement.

Tous ces Américains n'éprouvent aucune répugnance à vivre sous le drapeau anglais. D'ailleurs, la nationalité a peu d'importance, là où il n'y a pas de différence de race sensible, et il n'est pas douteux qu'ils ne deviennent, dans une génération, de bons Canadiens. Le colon américain trouve à peu près les mêmes lois en vigueur que dans l'Iowa ou le Minnesota, quoique mieux appliquées, ce qu'il reconnaît souvent. Comme il n'est pas de ceux qui manient à tort et à travers le revolver, il manifeste sa surprise et une satisfaction naïve à se trouver dans un pays où tout homme qui se rend coupable d'un homicide volontaire est sûr d'être pendu. Certains même ne peuvent croire la chose possible, quoiqu'ils s'en réjouissent vivement. Ce qui les étonne le plus, c'est de voir les cavaliers de la police, sanglés dans leurs tuniques rouges, trotter dans la prairie ou monter dans le train. Le simple fait qu'il existe des individus qui peuvent leur donner des ordres arbitrairement, en cas de besoin, et en même temps les protéger, cause une sensation bizarre à ces Américains de l'Ouest ; car, chez eux, la sécurité dépend ordinairement du caractère paisible de leurs voisins, et leurs juges sont souvent d'anciens assassins, sans qu'on



Palabres indiennes.

attache autrement d'importance à cette particularité.

Cette question a aussi un côté grotesque; les publicistes américains affligés d'un spread-eagleisme aigu, exagèrent l'américanisation du Nord-Ouest canadien : des journalistes, qui sont à peine capables de distinguer le blé de l'avoine, et qui n'ont jamais passé la frontière, se creusent leurs cerveaux fertiles pour prédire ce que feront les colons américains au Canada, et comment ils arriveront à ébranler le loyalisme canadien; ils citent des statistiques invraisemblables, décrivent le fermier du Manitoba comme un être plus arriéré que l'*habitant* du Canada français et le montrent tombant en admiration devant le fermier américain; celui-ci lui apparaît comme en rêve, avec une maison à deux étages, une moissonneuse-lieuse toute neuve, pour lui apporter les bienfaits de l'annexion, quand son instruction « l'en aura rendu digne ».

Ces exagérations ont leur contre-partie : un journal d'un des Etats du Sud donnait, il y a quelques années, un tableau renversant des forces militaires canadiennes. L'auteur de l'article racontait qu'il y avait au Canada cinq cent mille tireurs hors ligne, avec des ordres secrets pour l'invasion des Etats-Unis, en cas de guerre. Tous ces gens-là mettaient dans le noir à tous les coups, à cinq cents mètres. Toute la nation passait son temps à s'exercer au tir et tenait dans ses cartouchières la vie de centaines de pauvres citoyens américains inoffensifs. Ce journaliste à l'imagination fertile ajoutait qu'il n'y avait jamais moyen de terminer un concours de tir au Canada, car les concurrents mettaient toujours dans la mouche avec une régularité d'automates et n'étaient arrêtés que par la nuit, et encore, ce n'étaient pas des réguliers, mais des avoués, des commerçants, des fermiers. Les colonnes

du journal, agrémentées de *manchettes* terrifiantes, montraient cette armée lancée par le Canada sur les Etats-Unis mal préparés, balayant rough-riders et milices, et dictant une paix humiliante à Washington.

Tout cela était dit sérieusement ; reste à savoir jusqu'à quel point l'auteur s'attendait à être cru, et s'il y croyait lui-même.

CHAPITRE XIII

Les feux de prairie. — La chasse au buffle. — Le soulèvement de 1885. — Calgary. — Les Rocheuses vues de Calgary. — L'Alberta. — L'élevage du cheval et du bétail. — La police montée. — Les grands ranches. — Macleod. — Avenir du Nord-Ouest.

A soixante-quatre kilomètres à l'ouest de Régina se trouve Moosejaw (Mâchoire d'élan), petite ville d'environ six mille habitants, qui est loin d'être agréable. Son nom était, à l'origine, *Le ruisseau où l'homme blanc répara une charrette avec une mâchoire d'élan*, mais on comprend que l'on ait abrégé ce nom, longtemps déjà avant que le chemin de fer n'arrivât jusque-là. On passe de la région du grain dans celle des ranches. Les pluies sont moins abondantes, le pays est plus aride, et l'on commence à apercevoir, dans la plaine ondulée et morne, des troupeaux de bétail et de chevaux. Les fermes deviennent plus rares, et l'on y sent ce mépris du confortable qui est assez fréquent chez les ranchmen.

La plaine s'étend maintenant tristement à l'infini ; on ne voit plus de récoltes sur pied ni de meules, plus de charrues ni de batteuses, ni de routes noirâtres parcourues par des buggies ou des chariots ; le paysage n'offre plus de teintes variées : seuls, les effets de

soleil et de nuages apportent quelques changements de couleur aux étendues infinies d'herbages. Pour la première fois depuis Winnipeg, le voyageur qui n'a pas quitté le train se sent saisi par une sensation vague d'oppression devant ce désert immense, d'où la vie semble absente. C'était, autrefois, une région favorite des buffles, et l'on voit encore distinctement dans la prairie les pistes qu'ils ont parcourues jadis par centaines de mille, et pendant des siècles. Les lacs et les marais ont la teinte laiteuse de l'alcali. De temps à autre, on aperçoit un troupeau perdu au loin, comme un point dans la plaine.

Pendant plus de deux cent cinquante kilomètres, à une allure de trente à l'heure, on traverse cette solitude mystérieuse dont le Pullman, malgré son agrément et la société qu'il fournit, ne réussit pas à diminuer l'impression pénible. Il arrive parfois que tout le pays soit en feu ; il nous fut ainsi donné une fois de rouler pendant une après-midi et la moitié de la nuit à travers la prairie, brûlant sans discontinuer. Hâtons-nous d'ajouter que l'herbe y est très courte, et que la flamme ne dépasse pas soixante ou quatre-vingts centimètres sur les plateaux, mais les pâturages incendiés demandent deux ou trois ans pour reprendre. Des zones de protection, sous forme de terre labourée, suivent la voie de chaque côté et entourent ranches et stations.

Mais nous ne sommes pas près d'oublier le magnifique spectacle qu'offrirent, à la nuit, ces kilomètres de prairie en feu Ces incendies causent de tels ravages que l'Etat nomme des surveillants dans tout le Canada, chargés de guetter dans les bois et la prairie, et de donner l'alarme. Une allumette ou un feu allumé par un chemineau peut détruire des lieues de pâturages et

ruiner des centaines de gens. Cette fois-là, les traînées de feu se détachaient au loin en lignes convulsives, projetant dans les airs des nappes de flammes et des gerbes d'étincelles, chaque fois qu'elles atteignaient un carré de hautes herbes ou un taillis de saules rabougris; dans le lointain, des collines, couvertes d'une végétation plus abondante, probablement de petits bois broussailleux, brûlaient en flamboyant et étincelaient à distance, comme des charbons ardents; la prairie et le ciel avaient disparu dans la nuit, mais sur ce noir rideau couraient des serpents de flammes qui suivaient les contours ondulés du paysage invisible, spectacle impressionnant à contempler du wagon.

Depuis Winnipeg, le terrain s'élève par de longs degrés. La Saskatchewan et l'Alberta forment le troisième et dernier palier jusqu'au pied des montagnes. Dans toute cette région, les pluies ne sont plus aussi abondantes, mais les pâturages sont excellents, et l'influence des vents Chinook, durant l'hiver, favorise l'élevage, en particulier celui du mouton. Les troupeaux, qui sont de deux mille têtes en moyenne, hivernent dans la prairie sans avoir besoin de fourrage.

Cette région, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, était encore couverte de buffles dans les années qui précédèrent immédiatement leur extermination. Ces vieux monarques de la prairie sont maintenant passés au rang d'animaux préhistoriques, et l'on peut difficilement se représenter les troupeaux immenses qui s'étaient réfugiés dans ce pays, quand la colonisation les chassa du Nord-Ouest des Etats-Unis. On ne les voyait pas, comme on pourrait le croire, par petits groupes timides, mais en foules : ils ne bougeaient même pas pour quelques cavaliers. Il arrivait à des

troupes de chasseurs de passer, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, à travers un même troupeau, disséminé dans la plaine, mais ininterrompu et très dense.

Les cavaliers, environ une centaine, se formaient sur une longue ligne et s'enfonçaient au galop dans la masse. Quand les plus vieilles bêtes étaient dépassées, le massacre commençait ; chacun tirait successivement sur celles qui s'offraient à quelques pas devant lui, ne s'arrêtait pas pour voir si elles tombaient, continuait de galoper et de tirer jusqu'au moment où le commandement de halte lui parvenait. C'est alors que les plus endurcis avaient quelquefois mal au cœur en achevant ce massacre De malheureuses bêtes se traînaient encore, saignant et renâclant ; d'autres se précipitaient sur le chasseur, dont le cheval était dressé à éviter le choc ; d'autres gisaient déjà mortes dans la plaine. Les peaux, que l'on commençait à rechercher alors, se vendaient pour moins de cinquante francs, et elles en valent maintenant mille. Quand on s'aperçut que c'était la meilleure fourrure contre la rigueur des hivers américains, on équipa des expéditions qui en tuèrent des *millions*, et parfois si inconsidérément qu'il en restait à pourrir dans la plaine, avec leur peau. Si incroyable que cela puisse paraître, trois ou quatre années suffirent à l'extinction de l'espèce. En 1877 ou 1878 disparurent les derniers représentants aux Etats-Unis ; et il n'en reste plus que deux petits troupeaux, en captivité au Canada, l'un près de Winnipeg, l'autre, comme nous le verrons, à Banff. Pendant des années, leurs os blanchirent la plaine et furent ramassés pour faire de l'engrais. Mais leurs pistes ne disparaîtront pas de sitôt. Loin vers le nord, au delà des régions civilisées et de la rivière Mackenzie, on trouve dans les

bois une race de buffles que tuent les Indiens qui vont chasser sous ces latitudes extrêmes.

Nous arrivons à l'embranchement de Dunmore, où la ligne sud du C. P. R. se détache à travers les régions méridionales de l'Alberta, du côté des districts miniers des Montagnes Rocheuses, vers Nelson et d'autres centres industriels, pour remonter ensuite vers le nord. et rejoindre la grande ligne à Revelstoke.

On aperçoit de loin en loin, rencontre peu fréquente dans le Manitoba, un éleveur solitaire sur son broncho, trottant dans la plaine déserte, accompagné de collies; ou des troupeaux de bétail parqués, autour desquels galopent des cavaliers. De blanches tentes d'Indiens, Cris ou Pieds-Noirs, indiquent le voisinage des réserves qui leur sont encore imposées; on distingue aux alentours de ces campements des hommes et des squaws montés sur des poneys, et conservant presque intact leur accoutrement voyant d'autrefois. C'est dans le nord de la Saskatchewan que se produisit d'ailleurs le dernier soulèvement des Indiens au Canada, en 1885.

Les métis de cette région, naturellement hostiles à la colonisation, se révoltèrent et invitèrent Louis Riel, qui avait dirigé l'insurrection de 1870 et dont la vie avait été épargnée, à quitter le Montana, où il s'était réfugié, et à venir se mettre à leur tête. Ce qui était pire, ils appelèrent aussi beaucoup d'Indiens à leur aide, et l'on eut la plus grande peine à contenir les autres. Les colons et la police montée furent cernés et assiégés à Battleford, Edmonton, Prince-Albert et dans quelques autres villes; des groupes isolés furent massacrés. Environ deux mille guerriers formidables se mirent sur le sentier de guerre et les secours les plus voisins ne pouvaient venir que des provinces de l'Est; or, le C. P. R. n'avait pas encore établi la liaison, à

l'est de Port Arthur. Cependant, avec une promptitude remarquable et méritoire, on dépêcha dans la Saskatchewan plusieurs milliers de volontaires, dont aucun n'avait jamais combattu : après plusieurs engagements, où ils perdirent environ cent cinquante hommes, la rébellion fut écrasée. Riel, qui ne méritait plus de merci, fut pendu cette fois, avec quelques autres.

Ce fut un moment critique, non seulement parce que les deux mille et quelques rebelles partis sur le sentier de guerre étaient des guerriers de valeur et des tireurs hors ligne, en face de Canadiens inexercés, mais surtout parce que tous les Indiens du Nord-Ouest étaient surexcités à un tel point qu'en cas d'un sérieux échec des troupes canadiennes, il y aurait eu certainement un soulèvement général. Tout a bien changé depuis ce temps, et une nouvelle révolte serait maintenant absolument impossible, même si les causes qui l'avaient amenée n'avaient pas cessé depuis longtemps d'exister.

Aux approches de Calgary, un incident comique nous revient à l'esprit, qui se rattache aux désagréments que présentent inévitablement les Pullman. Les enfants mal élevés, ou pas du tout élevés, beaucoup plus fréquents au Canada et aux Etats-Unis qu'ailleurs, y sont quelquefois parfaitement insupportables. On est disposé naturellement à beaucoup de patience en songeant à l'épreuve que constitue un voyage de trois ou quatre jours pour les nerfs des enfants, et aussi pour leurs parents, mais il y a des plaisanteries et des façons de torturer les voyageurs qui sont inexcusables de la part de petits garnements de trois à dix ans.

Lorsque certains d'entre eux sont lâchés dans un Pullman, il n'y a rien à faire qu'à se réfugier dans le fumoir, ce qui peut être gênant, surtout pour une

dame. Le domestique nègre qui garde le sleeping est toujours prêt à rendre service, mais on ne peut guère lui demander, connaissant son tempérament, de faire acte d'autorité. Pourtant, nous en vîmes un, une fois, réclamer auprès d'une dame, qui persistait à tricoter avec sérénité, pendant que ses quatre rejetons faisaient des courses dans le couloir du wagon, agrémentées de steeple-chases par-dessus les banquettes. Elle faisait le voyage de Montréal à Calgary, aussi la perspective était-elle sombre pour les voyageurs. A la fin, le gentleman de couleur ne put y tenir plus longtemps : après plusieurs avertissements inutiles, la petite bande disparut soudain. Il la déposa sans doute dans la prairie. En tout cas, personne ne chercha à pénétrer ce mystère, car tout le monde remerciait intérieurement notre sauveur.

Calgary, cette petite capitale de la région des ranches du Nord-Ouest, diffère des autres villes nouvelles que nous avons vues : elle se trouve, en effet, dans une situation unique au point de vue pittoresque. Bâtie sur les bords d'une large rivière, qui a les allures d'un gros torrent, froid, limpide et bondissant, elle est entourée de collines sillonnées de cours d'eau rapides, avec, au fond, le décor des Montagnes Rocheuses dont les sommets, couverts de neige et abrupts, se découpent sur le ciel.

Calgary, dont la population a passé, en cinq ans, de 10 000 à près de 30 000 habitants, se développe rapidement ; la ville est construite, en grande partie, avec une pierre grise, extraite des environs et qui, très douce à travailler, durcit complaisamment avec le temps. Les magasins sont suffisants, les succursales de banques nombreuses. Elle possède deux ou trois hôtels relativement convenables, bien que, comme tous les hôtels de

la prairie, ils soient trop souvent, le soir, le rendez-vous d'individus grossiers, affligés d'un excédent de salive, qui encombrent les meilleures places près du poêle dans les salons et font, de temps à autre, un tour au bar le plus voisin. Le besoin de renvoyer ces flâneurs ou le manque d'une pièce spéciale pour la clientèle plus relevée se fait désagréablement sentir dans tout l'ouest de Winnipeg, jusqu'aux montagnes.

Le prix de ces hôtels varie entre deux dollars et deux dollars et demi. La cuisine y est partout mauvaise, et le service des chambres capricieux, souvent nul. Ils sont de beaucoup inférieurs à ceux du Canada Oriental et surtout aux hôtels américains. Ce n'est pas là une plainte personnelle, mais une opinion à peu près générale, même chez les Canadiens. Elle ne vise naturellement pas les grands établissements, qui font, au contraire, ressortir par contraste l'insuffisance des autres.

Les quartiers non commerçants de Calgary s'éparpillent dans tous les sens sur la plaine étroite qui s'étend entre la rivière et les collines; comme il est habituel aux alentours des villes de la prairie, la plupart des maisons y sont peintes coquettement. Les quartiers bas, dans l'angle formé par les deux rivières, le Coude et l'Arc, ont eu souvent fort à souffrir des inondations de ce dernier. Calgary renferme les usines habituelles, scieries, minoteries, fromageries et brasseries, avec un abattoir et des magasins frigorifiques; comme toutes les villes de la prairie, il est éclairé à l'électricité. Calgary possède aussi une grande et agréable caserne pour la police montée, dont c'est le second dépôt après Régina.

La première chose à faire en arrivant de l'Est à Calgary est de se rendre sur l'une des hauteurs qui

dominent la ville, petite ascension de cent cinquante à deux cents mètres, car on découvre, de là, un superbe panorama des Montagnes Rocheuses. Semblables à une longue muraille découpée, elles se dressent à une distance d'environ 125 kilomètres, avec leurs pics neigeux, ou plus impressionnantes encore avec leurs cimes déchiquetées, semblables à des dents, et rayées de bandes de neige.

En temps normal, tous les innombrables ranchmen de l'Alberta et les habitants des villes et des villages ont devant eux ce magnifique spectacle. On raconte souvent, dans la région, qu'un Anglais, nouvellement arrivé, se mit en marche dans la direction des Rocheuses, le matin, après le premier déjeuner, comptant les atteindre et être de retour de son excursion pour dîner. Après avoir marché plusieurs heures sans que la distance parût diminuer, il rencontra un habitant qui lui dit que les montagnes étaient encore à plus de quatre-vingts kilomètres, sur quoi notre Anglais rebroussa chemin, stupéfait et plutôt fâché. Le lendemain, au cours d'une promenade qu'il faisait avec un ami dans un ranch voisin, ils rencontrèrent un ruisseau; l'ami, qui était du pays, se mit à ôter ses bottes et à relever aux genoux son pantalon, pour le traverser, mais il fut tout étonné de voir l'Anglais commencer à se dévêtir, comme pour prendre un bain. Lui demandant pourquoi il se déshabillait ainsi, l'autre lui répondit, en continuant d'ôter ses vêtements, qu'ayant été pris une fois avec les distances, dans ce pays, il pensait, d'après sa course de la veille, qu'il y aurait une bonne longueur à nager et, cette fois, il n'avait pas l'intention de rester en route.

Calgary est le centre et le marché de la partie moyenne de l'Alberta. Dans toute cette région, l'herbe

en touffe (1) qui sèche et se transforme en foin sur le terrain est d'excellente qualité; c'était autrefois l'endroit favori des buffles pour passer l'hiver. L'influence des vents Chinook en tempère la rigueur et coupe le froid, sec et vif comme dans le Manitoba, de périodes tièdes. Il nous est arrivé, après avoir traversé les montagnes où régnait, avec beaucoup de neige, un froid de 30 degrés au-dessous de zéro, de nous trouver à Calgary au moment où les Chinook y soufflaient. Avec l'aide du soleil, ils faisaient fondre la neige presque à vue d'œil. On nous a montré aussi la photographie d'une partie de tennis à Calgary, le jour de Noël. On y voyait tout le monde en complets de flanelle et en costumes légers. L'influence des Chinook, tièdes et parfumés, se fait sentir, au nord, jusqu'à Red Deer, c'est-à-dire à peu près à moitié chemin d'Edmonton, à environ 130 kilomètres de là. Vers le sud, ils se font sentir encore davantage.

La région de Calgary est plutôt un pays de ranches de moyenne étendue, tandis que celle de Macleod, à environ 150 kilomètres au sud, est le pays des grands élevages. On voit bien pousser de belles moissons autour de Calgary, mais il faut, pour cela, une année humide, et l'on ne peut planter du grain que si l'on fait en même temps de l'élevage. Dans la région de Macleod, qui est encore plus sèche, on a recours à l'irrigation, en utilisant les nombreux cours d'eau qui descendent des Rocheuses. L'Alberta, quoique très occidental, est très recherché des colons, car les hivers y sont généralement plus doux que dans les pays de blé;

(1) *Bunch grass :* l'herbe en touffe forme une sorte de boule isolée et retenue au sol par une seule racine; à l'automne, elle sèche sur place et le bétail, qui reste l'hiver sur la prairie, la mange en fouillant sous la neige. (N. du t.).

c'est, enfin, la meilleure contrée pour l'élevage en grand ou sur de moindres proportions, bien que ce soit, peut-être, dans le district de l'Alberta septentrional et aux environs d'Edmonton que la culture des céréales et l'élevage se trouvent, de toutes les régions de l'Ouest, le plus heureusement combinés.

Depuis la frontière américaine jusqu'au 55e parallèle, la province forme une large bande, ayant à peu près la longueur de l'Angleterre, et qui va en s'évasant à mesure que les montagnes obliquent vers le Nord-Ouest. Une ligne de chemin de fer la traverse en ligne droite en son milieu, de Macleod à Calgary, où elle coupe la ligne transcontinentale du C. P. R., pour s'enfoncer ensuite vers le nord, dans la direction d'Edmonton. Les stations qui s'échelonnent sur la ligne, pendant ces quatre cents kilomètres, correspondent chacune à des genres différents de pays et de culture.

Au-dessus de Calgary, surtout en approchant de Macleod, la prairie s'étend au loin, sans arbre et unie, les troupeaux de chevaux, de bœufs ou de moutons qui s'y dispersent sont énormes et appartiennent généralement à de grands propriétaires ou à des sociétés. Les collines qui forment les premiers contreforts des Rocheuses s'approchent tout près, et les ranchmen se logent, nombreux, entre leurs ramifications. Au nord de Calgary, au contraire, on voit de la culture mixte et des propriétés de moindres dimensions. A Red Deer, on sort de la zone d'influence des Chinook ; la moyenne des pluies augmente ; on arrive dans la région d'Edmonton, dont le climat rappelle, à tous égards, celui du Manitoba ; le sol y produit autant de grain, mais, plus arrosé et plus couvert d'herbages, il est plus propre à l'élevage que celui du Manitoba. Edmonton est, sans aucun doute, le principal centre d'attraction de tout

le Nord-Ouest canadien, pour la moyenne des émigrants venant d'Europe ou des Etats-Unis. Si l'on descend à l'une de ces stations de la ligne d'Edmonton, qu'aperçoit-on devant soi ? Les Rocheuses, quoique à plus de cent cinquante kilomètres, se dressent toujours là, élevant dans le ciel leurs cimes aiguës et découpées comme les dents d'une faucheuse, imposantes, même à cette distance, et tachées de plaques de neige.

La prairie, cependant, a un peu changé d'aspect ; elle n'est plus aussi unie, elle est mouchetée de plantes variées et de teintes diverses. Des champs de saules nains mêlés à des églantiers, alternent avec des étendues d'herbe et des taillis boisés. Rien, cependant, ne vient rompre ces vastes perspectives, qui sont le charme de tout le Nord-Ouest. L'ombre et le soleil se jouent sur des terrains plus ou moins variés et accidentés, mais toujours d'une infinie étendue, dont les seules limites sont les sauvages sentinelles de roc et de neige qui se dressent à l'horizon. Des centaines de meules sont disséminées par la plaine, car le bétail, dans cette région, demande un peu de fourrage en hiver. De loin en loin, on aperçoit une ferme, généralement rudimentaire, construite par le premier colon, et dont le soleil caresse les murs blanchis à la chaux. Quelquefois, une ferme plus importante, avec sa grange, digne du Manitoba ou de l'Ontario, s'élève au bord de la route noire et poudreuse, que ne longe aucune clôture.

L'émigrant qui s'établit dans l'Alberta ne cherche qu'à avoir un terrain assez grand pour ses troupeaux ; par suite, un quart de lot de terre lui est très suffisant. Il peut y construire sa maison et ses étables, planter en même temps du grain selon ses besoins, faucher sa prairie ou le foin qu'il a semé. La végétation pousse à

merveille dans ce terrain noir et profond. Le bétail que l'on voit courir sur la plaine appartient aux plus belles races. Les shorthorns, les herefords et les aberdeens sont les espèces qui se sont disputé la préférence des éleveurs ; pourtant, il n'est pas douteux que les shorthorns n'aient triomphé de leurs rivaux. On voit dix durhams, fortement membrés, aux teintes rougeâtres, contre un hereford, un aberdeen ou un galloway. Le hereford, solide malgré son aspect un peu mou, a regagné un peu de terrain, mais c'est le shorthorn qui prend le plus de poids et donne le plus de lait ; c'est, à tous égards, le plus parfait représentant de la race bovine.

Dans l'Alberta, on élève souvent des chevaux en même temps que le bétail ; on en compte à peu près un quart sur l'ensemble des troupeaux. Avec son climat très sec, ses ruisseaux limpides, ses pâturages d'herbe en touffe séchant sur place, c'est une contrée idéale pour le cheval : toutes les races se trouvent représentées, suivant les préférences personnelles des éleveurs. On voit surtout des clydesdales et des shires, et les bêtes de trois ans atteignent de 375 à 500 francs. Les races plus légères se vendent, au même âge, de 200 à 250 francs.

Mais l'élevage du cheval est une question assez complexe, et les différents marchés d'exportation varient fréquemment dans leur choix. De plus, la viande de cheval ne trouve qu'un débouché restreint ; seul, un district des Etats américains du Sud-Ouest expédie des chevaux pour cet usage en Belgique et en France. Enfin, il n'est pas exagéré de dire que cet élevage demande une sorte de don ou de goût naturel, et que certaines gens ont la vocation de ce métier, quoiqu'il y en ait peu sur lesquels les amateurs se fassent plus

facilement des illusions. Pour la moyenne, l'élevage du bétail, bêtes à cornes et moutons, est plus sûr. En général, les nouveaux arrivés réussissent mieux dans cette voie que comme fermiers.

Il fut un temps où Calgary avait, dans le Canada tout entier et même en Europe, une réputation spéciale pour la vie tapageuse que menaient les jeunes gens dans ses bars. De jeunes Européens, avec une dizaine de mille francs placés dans de petits ranches, perdaient la tête en se voyant tout à coup propriétaires de chevaux et possesseurs d'un compte de banque éphémère; ils passaient la moitié de leur temps dans la ville, paradant dans des tenues de cowboys extravagantes, s'entraînant au whisky, jouant au billard et au polo, jeu admirable, il est vrai, mais peu approprié pour quelqu'un qui doit vivre, à force de travail, sur les produits d'un petit revenu. Cet élément a maintenant disparu.

Quoi qu'il en soit, beaucoup d'éleveurs sérieux, réellement actifs, et munis de capitaux, venus dans l'Alberta dans les premiers temps, n'y réussirent pas. Il y avait beaucoup à apprendre au point de vue du climat et de l'élevage lui-même, exactement comme pour la culture dans le Manitoba, où les premiers venus devaient acquérir de l'expérience à leurs propres dépens, pour en profiter eux-mêmes plus tard ou en faire profiter les autres. De plus, les moyens de transport par la voie ferrée étaient très mal commodes; enfin, les cours étaient bas. Cependant, l'élevage est devenu un métier assez régulier et lucratif. Il n'y a, en effet, ni ouragans, ni maladies du bétail ni insectes nuisibles dans l'Alberta. Les loups ont été détruits; le coyote rusé, que l'on aurait pu prendre pour un chien de berger perdu, errant dans la prairie, n'est plus à



Les Trois Sœurs, Canmore.

craindre maintenant. Aucune maladie sérieuse du bétail n'a fait son apparition.

C'est certainement, des métiers du Nord-Ouest, le plus intéressant et, somme toute, le plus rémunérateur; toutefois, il exige plus de capitaux que la culture du blé, que l'on peut commencer sur de modestes proportions, avec une concession gratuite ou en achetant la terre à tempérament. Pour l'élevage, au contraire, plus grande est la mise de fonds, dans une certaine mesure, mieux cela vaut. On surveille aussi facilement trois cents bêtes qu'une seule, et bien que les cours soient évidemment sujets à des fluctuations, il ne semble pas, dans les conditions présentes du marché mondial, qu'il doive se produire encore de ces terribles crises de marasme qui paralysaient autrefois les affaires dans l'Ouest américain. Les facilités des transports par voie ferrée, les magasins frigorifiques, le perfectionnement des races, l'augmentation de la consommation de la viande dans le monde entier, semblent devoir prévenir d'autres fluctuations que celles auxquelles il faut s'attendre normalement, et, contre celles-là, l'éleveur, grâce à la moyenne des bonnes années, peut lutter facilement.

Les rues de Calgary offrent un spectacle très pittoresque : on sent tout de suite que l'on est dans le pays des ranches. On voit de tous côtés des cabriolets, des dogcarts, des sulkeys, des phaétons attelés de poneys, sans parler des chariots et des buggies que l'on retrouve partout. Absents dans l'Est, les cavaliers sont ici nombreux et variés. On ne rencontre plus, toutefois, les cowboys amateurs, aux allures de bandits (desperado), que l'on y voyait autrefois : l'accoutrement le plus fantaisiste que l'on puisse se permettre maintenant, se compose du feutre brun à bords larges et raides, la

chemise de flanelle, avec le foulard rouge noué autour du cou, le pantalon dans les bottes; toutefois, la selle anglaise de chasse, employée par les cavaliers, à Toronto, est remplacée par la selle du Texas, qu'accompagnent les étriers suspendus par le bout.

Du reste, on serait plutôt malvenu à se donner des allures de *desperado* dans l'Alberta, car la loi défend même de porter un revolver et, si l'on en faisait un usage effectif, on serait sûr d'être pendu haut et court. Les choses ne se passeraient pas comme dans le Montana ou le Texas : on ne verrait pas le juge ou le jury intervenir amicalement, ni les « amis » de l'assassin venir à son secours en employant l'argent, l'influence ou l'intimidation. Cela ne lui réussirait pas mieux que s'il était en Angleterre, et la police montée aurait bien soin de ne pas le laisser s'échapper, dût-elle le poursuivre jusqu'au Mexique.

On croise beaucoup d'Indiens, car il y a, dans le voisinage, des réserves de Stoneys et de Pieds-Noirs, venus à la ville pour leur plaisir ou pour affaires, montés sur leurs robustes poneys; les hommes portent les guêtres de cuir à franges et les mocassins; les squaws, montant à califourchon, sont drapées dans leurs manteaux aux voyantes couleurs. Les rues de Calgary sont constamment parcourues par des cavaliers de la police montée, coiffés du feutre, et portant la tunique rouge et le pantalon noir à bande jaune. Le Canada est fier de cette arme, et à juste titre; les Etats-Unis pourraient bien la lui envier. Comme ces cavaliers ont le privilège de poursuivre les criminels au delà de la frontière, les bandits du Montana et du Dakota en ont une sainte terreur. Ils surveillent surtout les voleurs de chevaux et les Indiens tapageurs; grâce à la terreur qu'ils inspirent, le meurtre et la violence ont presque

complètement disparu de la surface d'un pays grand comme l'Angleterre, l'Espagne et la France réunies, et ils ne sont que neuf cents. De l'autre côté de la frontière, il n'y a d'autre police que des postes de cavalerie dispersés à de longs intervalles, qui réussissent rarement à venger les meurtres qui y sont si fréquents.

On raconte, à ce propos, une histoire typique. Un détachement de cavalerie américaine ayant réussi, par exception, à capturer un criminel échappé du Canada, prévint le gouvernement canadien pour qu'on envoyât une escorte. On dépêcha un sergent et un homme de la police montée, à l'endroit de la prairie du Montana où l'on devait leur remettre le prisonnier. Là, ils trouvèrent tout un peloton rangé en ligne, gardant le prisonnier; les officiers demandèrent aux deux Canadiens où était l'escorte attendue. Le sergent répondit simplement que l'on croyait avoir assez de deux hommes pour cette besogne et, se mettant de chaque côté du prisonnier, ils s'éloignèrent, au grand ébahissement des cavaliers américains. La vie de ces rudes soldats est souvent bien solitaire; seuls ou par deux, ils sont dispersés parmi les territoires, chacun ayant sa zone de surveillance. Ils doivent faire des rondes dans les fermes pour demander s'il n'y a rien de nouveau aux ranchmen, qui signent sur un papier. Leur engagement est de sept ans; leur solde, de deux francs cinquante au début, augmente légèrement ensuite; ils sont déchargés de leur entretien. Leurs casernes, à Régina, Calgary et Macleod, sont très confortables; des terrains de sports les entourent.

Le bétail et les grains ne sont pas les seuls produits du pays. La laiterie s'y développe chaque jour; on y expédie du beurre jusqu'en Colombie-Britannique. Les

légumes poussent à profusion, et le chanvre est cultivé avec succès. Enfin, presque tout le sous-sol contient de la houille; beaucoup de fermiers extraient même le charbon pour leur consommation personnelle.

L'immigration américaine devient considérable dans cette région, surtout le long du chemin de fer, entre Calgary et Edmonton. Nous y avons trouvé beaucoup de fermiers et de ranchmen du Montana et du Dakota; l'un d'eux nous a raconté comment s'était passée, il y a une vingtaine d'années, l'*ouverture* de l'Oklahoma aux colons. L'Oklahoma était un territoire indien encore réservé, que le gouvernement américain avait décidé d'ouvrir aux amateurs, à une heure donnée, un jour donné. Le fermier en question vint s'installer à l'avance sur une hauteur, pour jouir du spectacle. Il nous a assuré qu'il n'oublierait de sa vie le coup d'œil extraordinaire du départ quand, à midi, sur le signal d'un coup de canon, une foule d'une trentaine de mille hommes que l'on avait fait mettre en ligne se rua sur le terrain et se mit à piqueter les surfaces choisies. Les uns étaient à cheval, d'autres en buggy, d'autres couraient à pied. Il y eut, naturellement, des bagarres; les plus faibles étant souvent expulsés des lots qu'ils avaient marqués, et cinq ou six hommes furent tués. Quelques-uns, contrairement au règlement, s'étaient glissés sournoisement sur les terres pendant la nuit et avaient jalonné les meilleurs endroits, comptant passer inaperçus. Trois furent pris et pendus : on mit sur leur poitrine un écriteau : Trop pressés !

On ne saurait manquer de visiter la région de Macleod et environs, qui devient de plus en plus active : de petits villages prospères se groupent autour des stations; on voit des ranches perchés sur les hauteurs;

des étendues de terres cultivées ou de pâturages jalonnés de meules de foin. Puis, ce sont les ondulations allongées sur lesquelles on aperçoit, à l'automne, le rassemblement (round-up) d'énormes troupeaux de shorthorns parsemés d'aberdeens et de herefords; ils forment des masses épaisses et mouvantes dans la plaine; des cavaliers tournoient autour d'eux ou, immobiles, se dressent à la crête des collines comme des statues équestres, prêts à ramener les bêtes vagabondes. Il arrive parfois qu'il s'en égare au delà de la frontière, dans le Montana, mais les éleveurs ont un point d'honneur très scrupuleux à cet égard. Les marques de chacun d'eux sont enregistrées et connues de part et d'autre : les membres de leur association prennent les bêtes égarées, vérifient la marque, avisent le propriétaire et les lui réexpédient contre une faible redevance.

Quoique plus près des Rocheuses, on ne les distingue plus, en approchant de Macleod, car de hautes collines, leurs premiers contreforts, les dérobent à la vue.

Beaucoup de cours d'eau traversent la voie ou la suivent en serpentant. Ce sont des rivières aux eaux limpides et murmurantes, dont les bords sont couverts de saules, de frênes, de peupliers : elles forment de charmantes échappées, des petits coins boisés, au milieu de l'étendue uniforme de la prairie. On trouve de la truite dans tous les cours d'eau, et elle se laisse prendre facilement. Mais la truite de ruisseau du versant oriental des Rocheuses, quoique peu différente extérieurement de celle du Canada oriental, lui est, comme chair, de beaucoup inférieure. Près de Cayley, à peu près à moitié chemin entre Calgary et Macleod, se trouve un lac d'aspect triste, longue et étroite nappe d'eau, non bordée de roseaux ni de broussailles, et qui

vient baigner le pied de collines doucement arrondies. Le chemin de fer le suit dans toute sa longueur, un peu plus de trois kilomètres; à l'automne, on y aperçoit des canards en quantités tellement innombrables qu'on a peine à s'en rendre compte si on ne les a pas vues et surtout si l'on songe qu'elles sont rassemblées là, non pas dans des régions sauvages, mais à deux pas de la voie ferrée, au milieu de pâturages d'où l'on expédie du bétail directement en Europe.

Il nous est arrivé, un soir, de longer les bords de ce lac, au moment où la pleine lune se levait derrière les collines et l'éclairait à demi. Le coup d'œil était féerique, mais ce qui ajoutait à l'effet du paysage, c'était le spectacle extraordinaire de ces innombrables oiseaux, dérangés par le passage du train, tournoyant dans l'étroit rayon de lune que laissait passer la crête des collines, comme ces insectes que l'on voit dans un rayon de soleil oblique.

Macleod, situé au pied de ces collines, au bord de la rapide rivière du Vieillard, n'a pas d'embellissements ni de constructions d'agrément ou d'affaires dont il puisse se vanter. Toutefois, malgré son air assez calme, cette ville a une certaine importance; il y circule beaucoup d'argent, car c'est le principal centre de réunion des gros ranchmen de l'Alberta; on y a fait et perdu autrefois de grandes fortunes.

On ne peut guère, au total, exagérer l'avenir du Nord-Ouest. On y produit tout ce qui est de première nécessité, viande, grains, légumes de la meilleure qualité, et à profusion; les races du Nord y prospèrent à merveille, et même les Galiciens et les Italiens, car ils trouvent, dans son atmosphère, un stimulant qui redouble leur vigueur. On a beaucoup parlé du froid, dans les premiers temps, mais les jeunes générations

qui ont grandi sous ce climat prouvent, par leur énergie et leur santé, que c'est bien là celui qui convient à une race active et vigoureuse. Quant aux étés, ce sont les meilleurs de toute l'Amérique du Nord. Aux Etats-Unis, ils sont habituellement trop chauds, amollissants et souvent malsains. D'ailleurs, peu de régions des Etats-Unis peuvent entrer en ligne avec le Nord-Ouest canadien ; beaucoup d'Etats, en effet, renferment d'énormes étendues de terres pauvres et stériles ; leurs récoltes, même de blé, leur bétail, ne peuvent se comparer avec le grain et le bétail canadiens. Les routes sont, en général, inférieures ; enfin, les terres fertiles sont déjà toutes occupées.

D'immenses régions de la Saskatchewan et de l'Alberta, et les contreforts des Rocheuses, recèlent de la houille et des minerais variés et non encore exploités ; en outre, la limite septentrionale de la culture et de la vie humaine normale a été considérablement reculée, par une connaissance plus approfondie du pays. Edmonton, naguère considéré comme une avant-garde perdue, maintenant capitale de l'Alberta, devient le centre de vastes régions où le blé pousse aussi bien qu'au Manitoba, régions grandes comme la moitié de l'Europe.

Il faut, évidemment, compter sur les mauvaises années dans le grand nombre des bonnes, et il peut se produire beaucoup de mécomptes et d'échecs, dus à des causes variées, dans une contrée vers laquelle se dirigent des milliers de gens sans expérience, mais on ne peut dire d'une contrée aussi riche en grain et en bétail, qui possède de la houille, du bois, de la force hydraulique et des minerais en abondance, qu'elle soit surfaite : un pays qui produit tous les articles nécessaires à la vie ne peut pas être trop peuplé.

CHAPITRE XIV

Dans les Rocheuses. — Banff. — Le lac du Diable. — La ligne de partage des eaux. — Field. — Le col de Roger. — Une solitude incomparable. — Les avalanches. — Sicamous. — La vallée de Spallumcheene. — Le ranch Coldstream. — L'Okanagan.

Calgary est à environ cent kilomètres du défilé profond par où le C. P. R. s'engage dans les Rocheuses, à une altitude de treize cents mètres. La voie monte le long de contreforts ondulés et lents, traversant une région occupée par des fermes de grandeur moyenne, avec quatre ou cinq cents têtes de bétail. C'est une brusque transition pour quiconque a parcouru, pendant des semaines et des mois, les prairies unies et ensoleillées, de se trouver tout à coup, en deux ou trois heures, au milieu des montagnes, dans l'ombre que projettent leurs cimes écrasantes et altières. L'effet produit est peut-être encore plus impressionnant si l'on quitte Calgary dans la nuit et qu'on se réveille à l'aube parmi les masses brunâtres des hautes terres, pour se voir bientôt, lorsque le jour paraît, en pleine montagne. Il semble presque, dans la pénombre, que la plaine, comme une mer naguère calme, aux ondulations dormantes, a été soudain balayée en vagues énormes contre la muraille neigeuse qui lui barre la route du Pacifique.

Le train a dépassé Cochrane, centre fermier très

connu, et Morley, réserve des Indiens Stoney, autrefois les plus braves, et maintenant les plus industrieux. Des murailles de calcaire gris pâle s'élèvent à pic de toutes parts; leurs sommets sauvages, durs et nus, revêtent toutes sortes d'aspects d'une grandeur abrupte et fantastique; les pics isolés et les arêtes dentelées se succèdent rapidement et se découpent sur le ciel. C'est la fin d'octobre : les premières neiges ont déjà étendu leur manteau sur la cime et les épaules des grands pics, et soulignent de bandes blanches les corniches qui contournent l'abîme effrayant de la montagne. Le fond de l'étroite vallée est une sombre mer de pins et d'épinettes serrés, qui essaient de grimper sur les premières pentes et s'éclaircissent bientôt.

Entre la voie ferrée qui suit tous ses détours et les bois, l'Arc, gris verdâtre encore comme au sortir du glacier, rejaillit sur les rocs ou tourbillonne en de larges remous sur lesquels les pins jettent leur ombre profonde. En cette saison, dans les Rocheuses, chaque heure du jour amène des surprises : un ciel bleu se cache soudain derrière des flots de brouillard; à une matinée grise et froide succède une belle et tiède journée d'*été indien* (1). Au pied de ces sommets aux découpures étranges, on comprend maintenant pourquoi ces montagnes avaient, dans le lointain, cette silhouette si fantastique, qui surprend les voyageurs habitués aux pics harmonieux et comme symétriques de l'Amérique Orientale et même de la Suisse.

Le train dépasse Canmore et Anthracite, deux localités qui exploitent une houille excellente; à Canmore se dressent, sur la gauche, les pics fameux des Trois

(1) Nom que l'on donne, aux États-Unis et au Canada aux beaux jours de l'automne. (N. du t.)

Sœurs, puis la longue crête découpée du Mont Rundle, enfin la masse puissante du Mont Cascade; il tourne brusquement vers l'ouest et arrive à Banff, station favorite, dans ce désert impressionnant, qui offre de grands espaces, où l'on peut excursionner sans avoir à monter réellement, et sans que le panorama perde rien de sa grandeur, et une variété remarquable de paysages.

C'est le cœur du Parc national canadien auquel on ne doit toucher sous aucun prétexte. Le fond de cette cuvette où se trouvent dispersées les habitations s'étend dans chaque direction sur cinq ou six kilomètres; il est traversé par les eaux vertes et limpides de l'Arc qui bondissent, jaillissent et s'endorment tour à tour, et dont les aspects varient à l'infini. De belles routes serpentent à travers des bois de pins et des prairies où l'on peut se promener en voiture ou à bicyclette. D'innombrables sentiers suivent les bords des eaux rapides ou s'enfoncent dans la sombre profondeur des bois.

Il y a deux hôtels à Banff : le plus grand, appartenant au C. P. R., domine, dans un site superbe, la jonction de la rivière et d'un de ses affluents; l'autre est le Sanatorium. Le village, qui comprend quelques coquettes maisons en bois, échelonnées le long de la route de la gare, renferme aussi un musée qui possède une belle collection de la faune des Rocheuses. Le panorama, dans toutes les directions, est superbe, mais il est surtout impressionnant de la spacieuse véranda de l'hôtel du C. P. R. A cent mètres au-dessous, on voit les deux rivières unir leurs eaux d'un bleu verdâtre, puis s'éloigner vers l'est en un large ruban d'argent parmi les bois touffus, au pied d'immenses précipices.

Les touristes trouvent toutes sortes de distractions,

pêche et sport, à Banff; situé dans le Parc National canadien, la chasse y est interdite : en se promenant dans les bois, on voit des grouses voleter sans crainte d'un coup de fusil, et l'écureuil bondir, avec une égale confiance, d'une branche à l'autre. Rien, aux alentours, comme cela a été voulu par l'Etat, ne vient gâter ce magnifique tableau de montagnes; aucune usine, aucun défrichement; tout le pays est consacré au plaisir des yeux, au repos et à l'agrément.

La masse énorme du Mont Cascade s'étend au nord. Au-dessus de la lisière des forêts de résineux qui, comme partout dans l'Ouest, s'accrochent opiniâtrément à ses flancs, là où elles peuvent trouver prise, les rocs dénudés, d'un gris pâle ou légèrement brunis, se dressent à pic de toute part, sauf sur un côté; là, ils ne présentent pas grand obstacle aux ascensionnistes, et c'est l'excursion favorite des gens un peu endurcis.

Le Mont Cascade doit son nom à un ruisseau qui, jaillissant de son flanc, retombe de saillie en saillie, comme un fil d'argent, pour se perdre dans les bois. La montagne voisine, que l'on appelle, assez mal à propos, Vermillon, est moins imposante.

Comme nous nous trouvions à Banff, un jeune commis voyageur du Canada Oriental, aussi novice que celui dont nous avons raconté la mésaventure à Calgary, quitta un matin notre hôtel, à l'insu de tout le monde, sauf de son compagnon de voyage qui sans doute, bien sûr de son affaire, avait parié contre lui un billet de cinq dollars, pour faire l'ascension de la montagne. Vers midi, nous trouvâmes le jeune homme affalé sur un fauteuil, dans le hall de l'hôtel, les pieds couverts d'ampoules, les bottines toutes déchirées, les vêtements salis, attristé mais assagi, et soulagé, sans doute, de ses cinq dollars. Il nous montra la corniche jusqu'à

laquelle il était parvenu avec beaucoup de mal, — c'était pourtant un garçon solide, — et qui semblait bien encore à trois cents mètres du sommet. Là, son nez avait commencé à saigner et sa tête à tourner ; ce qu'il avait pris, de loin, pour un tapis de neige était une couche de cinquante centimètres, et les petits buissons qu'il avait cru voir étaient une impénétrable forêt de pins. Se contentant de déposer là une bouteille avec sa carte, au lieu de la porter triomphalement au sommet, comme il en avait eu l'intention, il était redescendu dans ce triste état vers les sphères inférieures, avec des notions plus exactes sur celles qu'il quittait.

Les monts Rundle et du Soufre leur font face, et d'autres encore complètent le cercle.

Banff doit être, en été, un endroit délicieux pour le naturaliste, l'alpiniste, le pêcheur, et aussi pour tous ceux qui ne rentrent dans aucune de ces catégories, et c'est, après tout, la majorité. En automne, le temps et l'impression produite peuvent varier brusquement : on se promène un jour, sous un bon soleil, à travers les forêts, on flâne au bord des eaux qui reflètent leur sombre verdure et les rocs rouges qui les surplombent ; le lendemain, tout est gris et froid : les précipices et les montagnes, au milieu des nuages, semblent vous menacer d'un air sauvage. C'est peut-être ce dernier aspect qui convient le mieux au caractère des Rocheuses. Nous nous rappelons avoir fait, par un de ces temps sombres, une promenade en voiture au lac Minnewanka, à une douzaine de kilomètres de Banff, nappe étroite d'eau glacée, longue de trente kilomètres, que surplombent des montagnes dénudées. C'est un endroit très fréquenté des touristes, en été, et les pêcheurs prennent

dans ses eaux profondes des truites monstres qui l'ont rendu célèbre.

Après être sortis des bois de pins, à trois ou quatre kilomètres de Banff, nous suivions une route assez convenable, si l'on songe qu'on ne l'a construite que pour mener, à travers un désert, au lac du Diable, comme on l'appelle dans le pays, et nous roulions au milieu de rangées innombrables de perches nues qui avaient été des pins, avant qu'un incendie les eût laissés dans cet état parmi les peupliers et les bouleaux dont les feuilles jaunes s'agitaient sous un vent aigre. Le ciel était gris, mais clair : il convenait bien à ce décor sauvage. Nos chevaux, qui avaient retrouvé toute l'ardeur qu'ils avaient perdue à la fin de la saison des touristes, et stimulés par l'air très vif, donnaient beaucoup de peine à notre cocher, tandis que nous roulions sur les premières ondulations des contreforts du Mont Cascade, dont la muraille grisâtre et vertigineuse se dressait à trois cents mètres au-dessus de nos têtes.

Nous franchîmes le Cañon du Diable sur un pont de bois, du haut duquel nous aperçûmes le pâle torrent bleuté qui s'échappe du lac et bondit furieux entre deux précipices rougeâtres. Après avoir traversé des bois d'épinettes épargnés par l'incendie, nous arrivâmes sur la grève qui borde les eaux froides et claires du Minnewanka. La petite cabane qui sert, en été, de rendez-vous de pêche était fermée et déserte, et les bateaux à l'abri, sous des hangars. Tout le paysage nous appartenait : le lac, vaste étendue limpide mais sombre, ondulée sous la brise ; la longue cime acérée du Mont Inglismaldie, s'élevant d'un côté comme un mur ; de l'autre, des montagnes non moins sauvages et menaçantes, dont la plus haute, le mont Peechee, nom d'un chef indien, dépasse trois mille mètres.

En revenant, au pied du Mont Cascade, nous contournâmes de grandes prairies, semées d'arbres et de couverts, entourées de solides barrières : la réserve des derniers buffles, une vingtaine environ. Ces anciens rois du désert, au poil brun hérissé, malgré la beauté du décor qui les entourent, ne semblent pas heureux ; il est certain qu'ils aimeraient mieux errer dans l'herbe grasse de l'Alberta, où les ont remplacés leurs successeurs dégénérés : le shorthorn et le hereford. A deux kilomètres du village se trouvent les sources sulfureuses auxquelles on accède par une belle route traversant des bois charmants. On y a établi une piscine d'eau chaude sulfureuse en plein air, qui est très fréquentée ; des canalisations amènent également l'eau au sanatorium.

A quatre-vingts kilomètres de Banff, on peut faire une halte très agréable à Field. Pendant tout le trajet entre les deux localités se déroule un long panorama d'une magnificence sévère : c'est un fond de montagnes aux sommets d'un gris pâle ou d'un brun rougeâtre, couverts ou sillonnés de neige, qui tombent souvent à pic dans la vallée. La ligne remonte l'Arc presque jusqu'à la crête qui partage les eaux des deux versants de l'Atlantique et du Pacifique. Au pied de la dernière montée se trouve Laggan, station d'où l'on se rend à Lac Louise, où un chalet-hôtel, au milieu d'un décor imposant, reçoit, en été, quelques pensionnaires. En arrivant au dernier sommet, on découvre le miroitement de glaciers éloignés : l'un d'eux envoie des cours d'eau non seulement vers le Pacifique et l'Atlantique, mais encore vers l'Océan Arctique.

Il est difficile de faire une peinture générale des Rocheuses, et qui corresponde aux sensations de tous les touristes. Pour certains, c'est un véritable cauche-

mar, dont ils rêvent encore pendant des semaines. Les deux chaînes des Rocheuses et des monts Selkirk, dont l'aspect se confond, se traversent en douze heures, mais le nombre de pics, de précipices, de rochers escarpés, de cascades qui défilent devant les yeux est prodigieux. La vitesse est assez lente, ce dont le voyageur ne se plaint pas, à cause du spectacle et s'il songe aux abîmes que le train frôle ou franchit à chaque instant.

Comme tous les trains transcanadiens comportent un wagon d'observation à l'arrière, le touriste, même lorsqu'il les traverse sans s'arrêter, emporte des Rocheuses un souvenir inoubliable. Il serait fastidieux d'énumérer tous les pics et les sites entrevus pendant la route; citons, pourtant, la descente dans la vallée de la rivière du « Cheval qui rue », car elle laisse une profonde impression. Ce nom étrange dépeint admirablement le torrent qui force son chemin à travers les cañons; il a une sorte de poésie sauvage, et c'est une déception de songer qu'il est dû simplement à quelque incident banal qui s'est passé sur ses bords aux premiers temps de l'exploration. Après s'être plongé dans cette gorge, sur des ponts de pilotis, sous des tunnels, on éprouve une sorte de soulagement à rouler sur la plaine étroite qui, resserrée entre le Mont Stephen et le Mont Field, contient le village du même nom, avec un agréable et confortable hôtel du C. P. R. Dans un endroit perdu comme celui-là, même les touristes les plus exigeants ne s'attendraient à trouver qu'un bâtiment simple, et une table rudimentaire. Il n'en est rien : ces hôtels de montagne du C. P. R. ont l'aspect d'élégants chalets, sont meublés confortablement et décorés avec goût. La cuisine est à l'avenant : on ne vous présente pas, comme dans les hôtels de l'Ouest,

des quantités de plats mal cuits, froids et méconnaissables, et l'on ne cherche pas à vous donner le change par un menu compliqué : les mets sont bien accommodés, servis successivement comme dans une maison particulière, et le personnel est bien stylé. L'hôtel est ouvert toute l'année, et tout le monde s'accorde à en apprécier l'agrément.

Nous avons fait bien souvent de charmantes promenades, par de belles et douces journées d'octobre, dans les bois qui l'environnent, parmi les troncs géants des épinettes, des pins et des cèdres, suivant parfois la route unique des voitures, parfois des sentiers en pleine forêt, où le grouse des bois au plumage bigarré et moucheté de noir nous observait de très près, avec le plus grand calme. Nous avons flâné aussi sur l'arche naturelle de calcaire rose qui, à cinq kilomètres environ du village, enjambe les eaux bleuâtres du « Cheval qui rue », à l'endroit où elles se précipitent dans un tourbillon qu'entourent des roches grises. Contemplant les pics voisins couronnés de neige, nous essayions de nous représenter qu'au nord de l'endroit où nous nous trouvions il n'y avait plus rien, absolument rien, pendant des centaines de milles, que des pics succédant à des pics et des vallées à d'autres vallées. On compare souvent la Suisse et les Rocheuses, mais, en Suisse, on n'éprouve presque jamais cette sensation effrayante de l'infini qui vous étreint toujours, de quelque côté que l'on contemple ces hautes chaînes de la Colombie.

Field se compose d'une cinquantaine de maisons, généralement modestes, habitées par des employés du chemin de fer ; on y trouve aussi des terrassiers de la voie, surtout des Galiciens et des Italiens, qui logent dans des hangars ou de vieux wagons de marchandises.



Banff. — Panorama de la vallée.

À onze kilomètres de là se trouve le lac Emeraude, derrière le Mont Burgess; il attire beaucoup de visiteurs, ainsi que les grandes chutes de Takakkaw, cataracte de près de 400 mètres de haut, et la vallée de Yoho. Toute cette région est admirable pour la pêche à la truite.

En descendant vers Golden, la voie suit les gorges sauvages et les rapides impétueux du « Cheval qui rue » : elle accomplit des prodiges, au moyen de travaux d'art variés, tunnels, ponts de maçonnerie et pilotis. Golden, situé au pied des Rocheuses proprement dites, est un grand centre pour les mineurs; on gagne de là, en vapeur sur la Columbia qui coule vers le nord, un monde actif et encore sauvage d'industrie minière; on y extrait surtout de l'or, car la Colombie Britannique, dans laquelle nous avons pénétré en franchissant la ligne des deux versants, renferme d'énormes gisements aurifères.

Le train traverse la Columbia, s'engage dans les monts Selkirk par l'étroit cañon de la rivière des Castors et grimpe lentement sur le flanc à pic de la montagne, à une vitesse de 15 à 16 kilomètres à l'heure. A trois cents mètres plus bas, au delà de forêts de cèdres et de pins Douglas, la rivière serpente, tortueuse et ralentie par des troncs abattus et d'anciens barrages de castors. C'est un des points les plus intéressants de tout le parcours : le train, s'élevant lentement vers les sommets, traverse, sur des ponts de fer, des précipices effrayants où de petits torrents se jettent impétueusement dans l'abîme. Les avalanches constituent un grave danger sur ces corniches longeant le flanc de la montagne. Très rapprochés les uns des autres, des tunnels-abris, longs parfois de cinq cents mètres, protègent la voie. En approchant du col Roger, la vitesse

tombe à cinq kilomètres à l'heure; au point culminant (1 400 mètres), on peut, si l'on a l'intention de s'arrêter à l'hôtel du Glacier, descendre du train et faire la route à pied en suivant la voie. Il se trouve à cinq kilomètres plus bas, et l'on peut contempler à loisir, en marchant, les Monts Tupper, Macdonald (3 200 mètres) et Avalanche, les Monts Grizzly et Chéops, tout en aspirant l'air vif qui descend de leurs sommets glacés. L'hôtel du Glacier, dans la vallée, est très fréquenté par les ascensionnistes; un groupe de guides suisses y séjourne tout l'été à leur intention.

Les tunnels de protection sont fort nombreux dans cette région. Lorsque les avalanches se précipitent avec un grondement de tonnerre dans la vallée, elles ébranlent l'hôtel et secouent ses pensionnaires. Des piquets, plantés dans la montagne aux endroits où elles se produisent le plus fréquemment, avertissent de leur approche les travailleurs de la voie. Le C. P. R. a adopté aussi, ce qui montre bien les difficultés qu'il a vaincues, un système spécial de voies de garage, placées de loin en loin sur les pentes rapides : si un train arrivait à rompre ses freins et à s'emballer, le mécanicien signalerait son approche à des gardes, qui veillent nuit et jour, et qui l'aiguilleraient sur la première voie de garage dont la pente montante le forcerait à s'arrêter.

A trois heures de là, en descendant la fameuse vallée de l'Illecilliwaet, où la voie forme des boucles extraordinaires, se trouve Revelstoke, centre minier de deux mille habitants, où nous retraversons la Columbia. Tout le pays renferme, dans ses vallées profondes, de petites villes de mines, mais le relief de la Colombie est si compliqué qu'il est impossible d'en donner une description. On peut dire, pour résumer sa conforma-

tion, qu'elle contient une série de chaînes parallèles dont les ondulations se succèdent des prairies de l'Alberta jusqu'au Pacifique, et qui sont séparées par d'étroites bandes cultivées et habitées. C'est une mer de montagnes couverte de forêts, riche en minéraux, avec quelques poches de terre fertile, de bois et de prairies.

En sortant des Selkirks, la ligne pénètre dans la chaîne de l'Or, puis, après avoir traversé une vallée semée de lacs, elle arrive à la station de Sicamous d'où se détache l'embranchement de Vernon et de la célèbre vallée Okanagan, le district agricole le mieux connu, et peut-être le plus agréable de la province, et qu'on appelle souvent le jardin de la Colombie.

Cette ligne de Sicamous à Vernon traverse d'abord une région à demi sauvage et raboteuse, longeant les bords du lac étroit mais superbe de Mara, dont la rive occidentale est couverte de hautes montagnes boisées. La vitesse du train ne dépasse guère vingt kilomètres à l'heure et, à ce propos, il est bon de remarquer combien le voyageur aurait tort de s'impatienter de la lenteur des chemins de fer dans ces pays neufs. Tout finit, d'ailleurs, par s'améliorer.

Il y a des difficultés physiques et autres à surmonter dans ces contrées peu peuplées, qu'on ne rencontre pas ailleurs. Ce qui importe à la plupart des gens, c'est que leurs produits et leurs marchandises puissent être expédiés, et non de voyager à telle ou telle vitesse. Les trains sont peu nombreux, pour des raisons trop apparentes, et s'il y a des colis à embarquer pendant une heure à une station, les voyageurs s'y résignent et se consolent en se rappelant le temps où l'on allait en voiture. De plus, la voie est souvent très dure pendant les premières années, et ne permet pas de faire de la

vitesse. En tout cas, le touriste ne doit pas se plaindre de la lenteur des trains, car elle lui permet de voir le pays comme s'il était en diligence ou en buggy.

A Enderby commence la vallée fertile. On voit partout des champs de blé ou d'avoine, de foin, de légumes, car les pluies sont suffisantes, et l'on n'a pas besoin de recourir à l'irrigation. Les fermes se succèdent sans interruption, et bientôt apparaît une petite ville de marchés, Armstrong. Le sol, d'argile noire, y était renommé autrefois pour ses récoltes de blé, qui égalaient les meilleures du Manitoba. Vernon, terminus de la ligne, se trouve près de l'extrémité du lac Okanagan que parcourent des vapeurs du C. P. R. jusqu'à Penticton, à cent dix kilomètres de là ; c'est, avec la vallée Spallumcheene et les cantons voisins, le centre d'une région sans égale, dans la Colombie Britannique, au point de vue agricole et, en même temps, l'une des localités les plus agréablement situées de tout le Dominion. L'immigration, il est vrai, est loin d'y être aussi rapide, même dans les districts favorisés, que sur la prairie. En effet, les régions agricoles de cette province n'offrent pas au colon sans argent ou presque sans argent, les mêmes facilités que celle-ci.

La main-d'œuvre est bien payée, mais les grandes exploitations qui donnent de bons salaires exigent des hommes adroits, et ne se soucient pas d'embaucher des amateurs. Les petits fermiers n'engagent des ouvriers que d'une façon intermittente. Pourtant, il faut qu'une immigration régulière se répande dans l'Okanagan. Tout ce qui se cultive, en effet, depuis le tabac jusqu'à l'avoine, et depuis les pommes jusqu'aux abricots, et tout ce qui aime une terre grasse, prospère dans ce pays favorisé. Le profil du paysage est charmant : des collines doucement arrondies, tapissées d'her-



Les derniers buffles.

bages que parsèment des bouquets d'arbres; de larges vallées, légèrement ondulées; des lacs limpides, aux rives couvertes de cailloux brillants, s'allongent en chapelet entre des prairies et des bois, rappelant certains des lacs anglais, Buttermere ou Ulleswater. C'est une contrée délicieuse à habiter. Il y tombe beaucoup de neige en hiver, mais le climat est très sec et très sain : c'est, peut-être, le meilleur de tout le Canada, ce qui est beaucoup dire. Les fermes varient considérablement d'importance : la plus grande exploitation de la région est le fameux ranch Coldstream.

Il appartient à lord Aberdeen; c'est le plus intéressant au point de vue des méthodes que l'on y pratique, et comme modèle de bonne administration. Il occupe toute une vallée, pendant plusieurs kilomètres, et ses prés s'étalent sur le versant des collines qui le limitent, pour se perdre ensuite dans les bois qui couronnent celles-ci. Les bâtiments sont nombreux et vastes, car on y fait en grand tous les travaux de ferme : on y plante du houblon et des grains, on y élève du bétail, des moutons, des porcs et de la volaille d'après les méthodes les plus rémunératrices; mais les vergers à pommes constituent la principale caractéristique du domaine, ce sont les plus grands de la Colombie. Le coup d'œil de ces rangées régulières de pommiers bien taillés et de belle taille, s'alignant sur un terrain soigneusement labouré, est un spectacle que l'on ne voit guère en Europe où, pourtant, les pommes se vendent beaucoup plus cher.

Les fruits de la Colombie anglaise, comme ceux de Californie, ont une saveur moins estimée que ceux du Canada oriental. Ils ont à lutter sur place avec les premiers et avec ceux des provinces de l'Est, de l'autre côté des montagnes. Le succès est naturellement sur-

tout une question de choix avisé, d'emballage soigné et de vente judicieuse. On peut dire, ici encore, qu'on naît pour ce métier, comme on naît éleveur de chevaux ou de volaille. Le ranch Coldstream occupe, d'une façon permanente, trente à quarante ouvriers, avec un contremaître et un comptable : depuis des années, il augmente son rendement et la qualité de ses produits, sous la direction de son habile régisseur.

CHAPITRE XV

Le Fraser. — Une ferme au bord du Fraser. — Dernière étape. — Vancouver. — New-Westminster. — Les fabriques de conserves de saumon. — Une ville qui se tient bien. — Les blanchisseurs chinois. — L'industrie du bois.

A l'embranchement de Sicamous se trouve un bon petit hôtel, réputé parmi la clientèle de la côte ; il est au bord du lac Mara, dans un site superbe, c'est le rendez-vous favori des pêcheurs et des voyageurs, en été. Kamloops, à cent quinze kilomètres à l'ouest, est le centre le plus rapproché. Le train suit, avant d'y arriver, les bords d'un des bras du lac Shushwap, ainsi appelé du nom d'une tribu indienne qui y a sa réserve, pour monter sur de hautes collines boisées et redescendre ensuite dans la vallée du Thompson. On y retrouve toute une série d'établissements datant des mineurs de 1850 à 1860. Kamloops, petite ville de deux mille habitants environ, située au confluent des deux Thompson, est un centre d'élevages et de mines. Pendant une trentaine de kilomètres, la ligne longe le lac du même nom, puis le Thompson, qui se précipite dans de sombres canons où brillent ses eaux glacées et verdâtres, sur le fond rougeâtre ou jaune des rocs sur lesquels il bondit. Après une succession de vallées, de cañons et de précipices, le Fraser rencontre le Thomp-

son à Lytton; c'est, en somme, la dernière étape de ce long voyage.

Depuis quelque temps déjà, le paysage, bien que pittoresque et imposant, diffère de celui des Rocheuses et des Selkirks. Ce n'est plus le même écrasement, la même désolation; on sent partout la présence ou le voisinage de la vie et du travail humains. Mais ce qui frappe surtout le voyageur, c'est qu'il a sous les yeux une rivière comme il n'en a jamais vu auparavant. Pendant quatre-vingts kilomètres environ, la voie ronge le bord d'un précipice au fond duquel le Fraser, dans son lit étroit et encaissé, coule verdâtre et impétueux, mais sans le moindre bruit. Il glisse, toujours silencieux et rapide, l'air perfide, polissant et fouettant les murs de rocs qui l'enserrent : il semble toujours se précipiter vers une cataracte prodigieuse. Pourtant, on ne voit pas de cataracte, bien que ses flots continuent à rouler sans bruit, avec la même vitesse. On pourrait en descendre le cours, mais non le remonter. Enfin, il devient plus fougueux; son lit forme des sinuosités. des coudes brusques où il se brise en écumant; il coule avec impétuosité. Sur l'autre bord passe, à des hauteurs variées, accrochée au flanc de l'abîme, la vieille route, ouverte il y a cinquante ans pour les premiers mineurs. C'est dans cette région que fut découvert l'or en Colombie.

Tandis que nous approchons de Yale, la rivière s'élargit en ralentissant son cours. On aperçoit, sur les hauteurs, des villages indiens avec des tombes bizarres, tandis que les habitants, dans leurs barques étranges, ou postés sur la berge, javelot en main, guettent le saumon qui remonte le courant; de place en place, des Chinois lavent des sables aurifères. Enfin, la rivière coule doucement, sous l'ombrage des grands arbres;

des cultures s'étendent sur ses bords. La vallée s'élargit et permet à la voie de s'écarter de la rive. Après Agassiz, où se trouve une ferme expérimentale de l'Etat, on commence, d'après certains indices, à se sentir réellement sur la côte du Pacifique. On voit partout de l'herbe drue et grasse; du gazon qui témoigne de l'absence de rudes hivers et d'étés trop secs, du trèfle blanc et rouge, de la queue de renard, de l'ivraie. Les pluies sont très abondantes, l'hiver est aussi doux que celui de l'Europe tempérée, le sol est excessivement riche.

Parcourons un moment une ferme des bords du Fraser : une haute colline couverte d'antiques forêts s'élève derrière l'habitation et va rejoindre, en une suite d'ondulations, les montagnes sauvages. C'est ici un pays très neuf, il faut se le rappeler; les forêts qui recouvrent le versant du Pacifique sont si formidables que les frais de défrichement empêchent les colons de s'écarter des bords fertiles du Fraser. Vers le bas s'étendent des pâturages soigneusement enclos et divisés en champs; on y aperçoit un carré de navets; à droite et à gauche, le domaine touche à la forêt; enfin, tout au bas, coule la rivière large de quatre cents mètres et devenue, maintenant, navigable.

Le défrichement a demandé un labeur effrayant, car, entre les rangs serrés de cèdres, de pins Douglas et de sapins noirs, le sol était encombré de troncs abattus, et couvert d'un amas de branches pourries; mais sa fertilité est merveilleuse : le foin, la phléole, le trèfle sauvage y poussent drus et forts et se vendent facilement dans les villes de la côte, où on les expédie en balle. Les vaches laitières, les veaux, les bœufs y prospèrent; les grains et les légumes y poussent en abondance, et les fruits, quoique moins fins peut-être

que ceux de Vernon, y réussissent assez bien. La demeure, en bois, comprend plusieurs pièces et des vérandas sur lesquelles grimpent librement des feuillages. Une pelouse de tennis soignée, des parterres de fleurs forment un agréable premier plan, en avant des prés qui descendent vers la rivière. Des faisans se pavanent dans les champs. La grange, bâtie sur le modèle de celles de l'Ontario, renferme au rez-de-chaussée le bétail ; le premier étage est accessible aux chariots.

Tout ce qui aime un climat doux et moite, un sol riche, s'épanouit et prospère ici. La mousse pend en festons aux arbres de la forêt ; le trèfle envahit tous les coins de terre ; les fougères variées s'étalent dans la forêt et au bord des chemins. Une centaine de poules de race picorent dans la basse-cour, car la volaille, ainsi que les laitages, trouvent un excellent débouché. Les fermes des bords du Fraser n'ont pas de spécialité. Tout, sauf le maïs, y réussit à merveille, et chacun cultive ce qu'il préfère. Mais la terre, en friche ou non, est chère.

On trouve ici des gens de toutes les parties du monde, beaucoup d'Anglo-Saxons de différentes provenances, possédant un petit revenu et ayant le goût de la culture des fruits et de l'élevage de la volaille, qui apprécient un climat doux, un superbe paysage, les facilités de communication avec la ville. On y voit aussi des villages de Norvégiens qui pêchent le saumon pendant la saison, et font de la culture le reste du temps ; des Chinois, des Indiens, des métis, qui pêchent également, et cultivent leurs petits terrains au bord de la rivière. Dans les bois, on chasse le grouse ; sur les lacs et les cours d'eau, le canard, inférieur à celui de la prairie. Dans l'intérieur des forêts vivent

nombre de daims, d'ours et de caribous; les rivières regorgent de saumons et de truites.

Le saumon est le produit auquel le nom de la Colombie Britannique est le plus souvent associé dans le monde entier. Les histoires qui racontent comment les saumons s'écrasent dans les rivières ne sont nullement exagérées. Par le Fraser d'abord, puis par ses affluents, ils remontent loin dans l'intérieur des montagnes. Il nous est arrivé, voulant nous installer pour goûter en plein air au confluent du Fraser et du Stave, d'être obligés d'y renoncer, tellement leurs rives étaient couvertes de carcasses de saumons, et tellement leur odeur était insupportable. Les eaux, très basses, étaient remplies de saumons à demi morts, qu'elles ballottaient.

Il paraît qu'ils ne fraient qu'une seule fois, vers quatre ou cinq ans, et meurent aussitôt après; des bandes d'oiseaux voraces viennent déchirer des morceaux de chair sur les poissons encore vivants, et même les ours les traînent sur la rive avec leurs pattes. Le coup d'œil, en remontant le Fraser, est inoubliable, car on y découvre, dans toute sa splendeur, le Mont Baker, situé dans le territoire de Washington, de l'autre côté de la frontière. C'est le sommet le plus élevé de l'Amérique du Nord : il atteint plus de 3 500 mètres. Quand on le contemple, dominant la rivière, couvert de neige dès l'automne, il semble remplir le ciel. De l'île de Vancouver, à 130 kilomètres de là, il paraît encore énorme. Rentrant, le soir, par les bois obscurs, nous apercevions encore la grande masse blanche du Baker, toujours aussi nette qu'à midi, sur le fond violacé du ciel, bien que tout s'estompât déjà entre nous et lui.

En arrivant aux environs de Vancouver et de la côte, le pays est coupé par de petites fermes aux grasses

prairies, adossées à des collines boisées, derrière lesquelles se dressent parfois de plus hauts sommets; puis le Fraser se détourne vers New-Westminster et son delta. Nous traversons la rivière Pitt, large et profonde, qui vient de sortir du lac du même nom, et nous découvrons les célèbres prairies voisines, pâturages et terres à fourrages, couvertes de troupeaux de bœufs et de vaches laitières. La ligne suit les bords sinueux du chenal de Burrard, qui s'élargit ensuite, pour devenir le port de Vancouver. Le pays est très beau. Les monts, couverts de forêts, se dressent vers le ciel, tandis que les pentes boisées de leurs contreforts se reflètent dans les eaux étroites du fiord. On commence à voir des bateaux : des vapeurs chargés de bois ou remorquant des chalands; des barques de pêche montées par des Indiens ou des Japonais. Tandis que le train pénètre lentement dans Vancouver, on découvre la ville active qui s'étale sur les pentes, au bord de l'eau, les grands vaisseaux et les paquebots mouillés dans cette rade magnifique, un des plus beaux ports du monde, et l'on songe qu'il y a vingt-cinq ans, il n'y avait là qu'une solitude boisée. Son développement vient de ce qu'on y a placé le terminus du C. P. R., achevé en 1887.

L'histoire de la Colombie Britannique, quoique brève, est assez suggestive. C'était un terrain de chasse de la Compagnie de la baie d'Hudson, habité par des Indiens assez redoutables, lorsque, en 1849, la grande *ruée* de l'or en Californie vint troubler jusqu'à ces côtes septentrionales. La Compagnie de l'Hudson acquit le privilège de gouverner et de coloniser l'île de Vancouver, tâche dans laquelle elle échoua. L'île devint alors colonie de la couronne et commença à



Rassemblement de bétail dans le district de Kamloops (Colombie britannique

attirer quelques émigrants anglais, bien qu'elle fût à cinq mois de l'Angleterre.

Quelques années plus tard, on découvrit de l'or dans l'île et sur le continent. Comme la côte américaine débordait de mineurs, beaucoup se précipitèrent en Colombie. Il en arriva, en un seul jour, deux mille à Victoria, et, dans l'été de 1858, il y eut jusqu'à trente-trois mille mineurs fouillant les cañons aurifères du Fraser, que nous venons de parcourir en descendant sur la côte. Le gouverneur de la province institua à Hope, sur le Fraser, une sorte d'embryon de gouvernement se rattachant à la couronne. Deux ans plus tard, New-Westminster était fondé, à dix-neuf kilomètres au sud de Vancouver, sur le delta du Fraser, et aussitôt choisi comme capitale de la province continentale qui formait, dès lors, une colonie indépendante. En 1866, elle fut réunie à l'île sous un même gouvernement, Victoria devenant la capitale. En 1871, la Colombie Britannique entra dans la Confédération canadienne.

Jusqu'alors, circonstance qu'il ne faut pas oublier, elle n'avait rien eu de commun avec le Canada, ni même avec les Canadiens. Elle n'avait de rapport avec la métropole que par mer ou par les Etats-Unis. Le noyau primitif de sa population est formé d'anciens employés de la Compagnie de la baie d'Hudson et de leurs descendants, et surtout de descendants des chercheurs d'or anglais, du milieu du siècle dernier, qui se sont fixés dans le pays. On les rencontre surtout dans l'île, à Victoria et aux alentours, et à New-Westminster. Ils ont le teint frais comme les Anglais, à cause du climat, qui est à peu près le même que dans la mère-patrie. Leur accent est également différent de celui des Canadiens.

Vancouver est pourtant une ville bien canadienne; c'est déjà un centre, surtout parce qu'elle est le terminus du C. P. R. Après le percement de Panama, elle deviendra le principal port de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, car son accès est plus facile que celui de San Francisco, par exemple, qui est souvent gêné par des brouillards, et l'île de Vancouver forme une haute muraille, qui préserve la ville des tempêtes.

La ville est située sur une longue et étroite presqu'île en dos d'âne, entre le havre de Burrard qui forme le port et la baie Anglaise, bras plus court qui s'en détache : en vingt ans, sa population a atteint plus de 35 000 habitants; c'est une belle cité, bien bâtie. Les quartiers d'affaires sont construits généralement en pierre grise, et s'étagent le long de la pente qui domine le port. Les rues sont, naturellement, éclairées à l'électricité et desservies par des trams électriques; presque toutes les maisons ont le téléphone. Le quartier d'habitation au milieu de la presqu'île est rempli d'agréables villas, entourées de pelouses épaisses et revêtues de lierre et de plantes grimpantes.

Dans la même région se trouve le parc Stanley, un des plus beaux qui existent, planté d'énormes cèdres et de gigantesques pins Douglas : il est, en grande partie, dans l'état sauvage des forêts de la Colombie et tapissé de luxuriantes fougères. Des grèves rocheuses qui bordent ce parc entouré par la mer, au bout des échappées que forment ses nombreuses allées, on aperçoit toujours les eaux scintillantes du Pacifique, qui pénètrent ainsi dans les terres. On voit passer de grands paquebots, dont les vergues semblent frôler les hautes branches des arbres, filant le long de l'étroit chenal vers la Chine, l'Australie ou le Japon. Sur le rivage opposé s'élève une masse montagneuse qui

semble sortir de l'eau, et dont la cime commence à se couvrir de neige vers la fin de l'automne.

Le plateau incliné qui porte la ville lui permet d'être toujours très sèche. Quelle que soit l'abondance des pluies, la nature du terrain et la pente des rues permettent à celles-ci de sécher en un clin d'œil. C'est une situation unique en son genre, car, de toutes parts, des forêts touffues l'enserrent encore; dans les terrains vagues, on aperçoit d'énormes arbres, ainsi que sur ses grandes allées. La population est composée, en majeure partie, de gens du Canada Oriental ou d'origine anglaise, appartenant généralement aux meilleures classes de la société. Dans une certaine mesure, Vancouver est une ville cosmopolite; elle possède un excellent club, un hôtel du C. P. R. renommé, un opéra où jouent presque constamment des troupes de passage.

Le port est très actif : on y voit partir les vaisseaux pour la Chine et le Japon, Honolulu et l'Australie; un service régulier le relie à l'Alaska. Pourtant ce port ne comporte ni quais ni bassins : les grands paquebots viennent se ranger au bord des maisons et des jardins. Assis à la fenêtre de votre club, vous avez devant vous, de l'autre côté d'une pelouse de tennis d'aspect et d'un vert absolument anglais, les mâts et la coque d'un paquebot australien, qui semblent toucher la clôture du jardin, tandis que les sommets neigeux du Mont Cascade dominent les eaux bleues de la baie.

Toutefois, les alentours de cette ville si vivante ne sont que forêts en friche; sauf deux routes qui traversent les bois, aucune voie ne se dirige vers l'intérieur : on a, par suite, un peu l'impression d'être emmuré. Au sud de Vancouver s'étend une région de forêts ondulées jusqu'au Fraser et à New-Westmins

ter; l'ancienne capitale de la province est encore le centre de l'industrie des conserves de saumons; sa population dépasse 7 000 habitants. Sa principale rue longe la rivière, qu'elle domine en terrasse; on a, de là, un coup d'œil très pittoresque sur le Fraser dans toutes les directions, jusqu'aux hauteurs couvertes de forêts qui ferment l'horizon. De petits vapeurs le remontent, chargés de passagers et de produits des fermes; d'autres traversent le détroit vers l'île de Vancouver.

La rivière, juste au-dessous, se divise en deux bras enserrant une île fertile. New-Westminster possède plusieurs grandes scieries et une douzaine de fabriques de conserves. Ces fabriques appartiennent, en grande partie, à des compagnies anglaises et marchent avec des capitaux anglais. Il y en a environ soixante-dix dans la province, et environ cinquante sur le Fraser : elles produisent ensemble près d'un million et demi de boîtes. Elles ne travaillent que quelques semaines par an, au moment du passage du poisson, à la fin de l'été et au début de l'automne. La visite d'une de ces fabriques n'est pas à recommander aux touristes qui ont un faible pour le roi des poissons. A voir manipuler à la tonne une friandise favorite, et cela par la chaleur, il y a de quoi troubler un estomac un peu fragile.

Par contre, les plus délicats peuvent visiter sans crainte les magasins frigorifiques : ce n'est pas la même chose, en effet, de voir vider et couper des saumons par milliers, ou de les voir porter, lorsqu'ils viennent d'être pris, du bateau dans les chambres frigorifiques, où ils se changent en blocs de glace. Il y a sept variétés de saumon de qualités différentes, en Colombie Britannique : le meilleur est le saumon de



Les saumons dans une usine de conserves.

printemps, mais il est trop peu abondant; toutefois, le saumon de Colombie est toujours inférieur à celui de l'Atlantique.

A certains moments, on se contente de le faire geler; à d'autres, on le recouvre d'une couche de glace; on en expédie aussi simplement emballés dans de la glace. C'est un spectacle curieux de les voir manier, dans les magasins où règne un froid intense, empilés comme des bûches ou glissant sur les dalles. On les envoie, dans des wagons frigorifiques, vers les grandes villes de l'est, Montréal, Chicago, New-York; on en expédie en Angleterre et même en Australie. Les Chinois et les Japonais consomment les espèces de qualité inférieure. Une importante flotte de pêche, montée par des marins de races diverses, Japonais, Chinois, Indiens et blancs, alimente l'industrie du poisson, qui comprend aussi la pêche de l'esturgeon, de la plie, etc.

Vancouver n'est pas une ville « dans le mouvement » comme ses voisines américaines, Seattle et Tacoma, au sens où on l'entend dans cette région, c'est-à-dire une ville où les distractions les plus bruyantes et les plus grossières, le jeu, etc., sont tolérées, non seulement pendant la semaine, mais même le dimanche; certaines gens, qu'intéresse son progrès matériel, mais peu soucieux de son bon renom, regrettent vivement cette réserve. Ces gens pratiques prétendent que ce genre de villes où l'on s'amuse attire beaucoup plus les mineurs et les travailleurs qui arrivent, les poches garnies, de l'intérieur du pays et du Yukon : ils évitent une ville où règne la pruderie britannique, pour aller dépenser leur argent, sans compter, dans ces gaies cités américaines. En réalité, la jeunesse dorée du pays peut gaspiller son argent à des jeux de hasard, dans des bouges de dernier ordre, aussi facilement à Vancouver qu'ail-

leurs, mais la ville ne s'abaisse pas à en tirer un revenu.

Les cowboys et les mineurs ont l'habitude de ne considérer leur salaire que comme un moyen de faire, pendant quelques jours, une fête stupide : très âpres et retors en affaires, parlant sans cesse de la valeur des dollars, on se demande à quoi leur sert cette expérience si vantée, s'ils viennent enrichir d'une façon si enfantine débitants et tenanciers. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que tout le monde, même avec du goût pour le cheval, ne devient pas un bon cowboy ; ceux que leur force physique et leur santé rendent aptes à ce dur métier, mettent du temps à atteindre l'entraînement parfait ; avec leur insouciance et leur folie de dépense, on ne saurait nier qu'il n'y a pas d'hommes plus durs au travail : pendant des mois, ils restent constamment en selle, et par tous les temps, ne prenant souvent que du thé pour tout breuvage. Ils sont très fiers de leur adresse, car ils se rendent compte qu'on n'y parvient qu'à force de courage, de résistance, et avec une longue expérience. Pourtant, ils ne jouissent pas de cette gloire spéciale qui entoure les cowboys américains, héros des romans populaires, car il ne saurait être question de revolvers ; un meurtre est un cas de pendaison au Canada et, à peine avisé du crime, un piquet de police montée ne tarderait pas à survenir, qui poursuivrait l'assassin jusqu'en Montana s'il le fallait.

L'activité commerciale de Vancouver est considérable ; en outre, beaucoup de voyageurs, venant d'Extrême-Orient ou s'y dirigeant, s'arrêtent quelques jours à ce terminus du C. P. R. Les banques privilégiées, les agents de change, d'assurance, de propriétés immobilières, les représentants des maisons de l'Est peuplent ses rues. Plusieurs usines de conserves et fonderies s'y

développent, malgré la rareté de la main-d'œuvre. Les magasins sont bien montés, mais chers. C'est le centre d'équipement pour toute la région minière, le Klondike, les pêcheries et les camps d'abatage. La Colombie est riche en or, et contient des gisements importants de houille, de fer, de cuivre, de plomb et d'argent. L'extraction de l'or a toujours été, et est encore, une industrie active dans la province. Tout le monde se rappelle le *boom* fameux, suivi d'un krach retentissant, qui eut sa répercussion surtout au dehors. Les ressources aurifères du sol sont indubitables, mais la confiance fut momentanément ébranlée par la folie de ceux qui les exploitaient. Ils perdirent la tête et presque tout leur argent dans des spéculations insensées, si bien que les capitalistes étrangers finirent par repousser, *a priori*, toute proposition émanant de la Colombie.

Ainsi fut gâchée, pour assez longtemps, par la faute d'imprévoyants agioteurs, une affaire excellente et sûre.

Vancouver est la plus cosmopolite des villes du Dominion : les Asiatiques y tiennent beaucoup de place. Les domestiques, presque tous Chinois, sont le plus souvent très industrieux et remplacent bien deux ou trois bonnes anglaises. Cependant, chacun sait que le cuisinier chinois est une sorte d'autocrate : il prépare le dîner, mais, souvent, le combine à sa guise et d'après des recettes plus ou moins mystérieuses. Tous les étrangers s'accordent à reconnaitre que c'est un esprit impénétrable. Mais ce n'est pas seulement comme domestiques que les Fils du Ciel empilent les dollars : ils ont, dans tout l'Ouest canadien, le monopole du blanchissage, auquel ils excellent, d'ailleurs. La note du blanchisseur chinois est un document mystérieux, qu'il

présente d'une façon également mystérieuse. Il se glisse doucement à la porte de la pièce où vous vous trouvez et s'annonce tout à coup par un choc ou une exclamation bizarre : sa natte nouée derrière la tête, avec sa veste-sac d'étoffe bleue aux manches courtes et larges, son visage jaune impénétrable et sa voix métallique qui écorche quelques mots anglais, il tend son papier ; on y voit bien les dollars et les cents, mais on ne distingue pas les articles ; à vrai dire, cela a peu d'importance, car on peut s'en rapporter à lui de confiance.

Le Chinois exécute minutieusement tous ses travaux. Il excelle dans la culture des légumes ; il travaille dans les fermes, sur les quais ou dans les bois ; il se fait laveur d'or ou pêcheur, quoique dans ce métier le Japonais lui soit de beaucoup supérieur. C'est un travailleur persévérant et régulier. On se demande ce que ferait la Colombie, déjà à court de main-d'œuvre, sans le Chinois ; et pourtant, les ouvriers blancs voudraient l'écarter.

Quels que soient d'ailleurs les arguments plus ou moins spécieux que ceux-ci mettent en avant, leur véritable raison de derrière la tête est qu'ils voudraient, en supprimant la concurrence jaune, gagner un salaire très élevé pour une courte journée de travail, comme en Australie, ce qui retarderait le développement de la province. Quand leurs intérêts sont menacés, les classes ouvrières de l'Ouest racontent, et se mettent facilement dans la tête, des calembredaines. L'ouvrier de la Colombie Britannique voudrait convaincre le public que le Chinois est sale ; au contraire, il est plus propre que l'ouvrier blanc ; ce dernier se rend parfaitement ridicule par cette prétention déplacée à la propreté, qui est loin d'être une de ses qualités. On a inventé toutes

sortes d'histoires invraisemblables sur les Chinois, et elles sont devenues articles de foi. Personne ne voudrait voir, évidemment, la province regorger de Jaunes, mais tous les gens sensés souhaitent qu'ils continuent à rendre les mêmes services. S'il est vrai qu'ils envoient leurs économies en Chine, où la plupart ont laissé leur famille, leur travail contribue au développement du pays au point de compenser largement cette perte.

Dans le territoire voisin de Washington, au sud de la frontière, il y a une taxe presque prohibitive sur les immigrants chinois; aussi, beaucoup y pénètrent-ils, arrivant du Canada, empaquetés dans des caisses à fruits ou grâce à d'autres subterfuges. Il ne faut pas oublier d'autre part que le Céleste est très libéral : il donne facilement de l'argent aux institutions charitables, par exemple aux hôpitaux.

L'industrie du bois est, naturellement, la plus importante, dans un pays renommé pour ses forêts et la taille de ses arbres. Le pin Douglas, le plus haut de tous, qui atteint parfois quatre-vingts mètres, s'élève couramment à la moitié, avec un diamètre d'un mètre cinquante à deux mètres à la base; les grands arbres du parc Stanley, beaucoup plus gros encore, offrent de beaux spécimens. Les cèdres, rouges et jaunes, très abondants, ont encore plus de valeur. Ce sont eux qu'on abat surtout, et qui alimentent de nombreuses scieries le long du chenal de Burrard. On expédie de là, dans le monde entier, des poutres et des lames de bois pour les toitures.

Ici, comme dans l'Ontario, le propriétaire de l'exploitation achète ou loue des morceaux de forêts dans l'intérieur des terres, près de cours d'eau ou de lacs ayant un écoulement vers la mer, ou près d'une voie ferrée aboutissant à un port. Il y amène son ou ses

équipes de vingt, trente ou quarante hommes, organise le camp, installe les contremaîtres et retourne à la ville : il y a, pendant tout le temps, son bureau où se font, en réalité, ses affaires. Dans l'est du Canada, les hivers longs et rigoureux, l'épaisseur de la neige, le sol moins accidenté, tout facilite le transport des bois au bord de l'eau, au moyen de chevaux et de bœufs; en outre, les inondations régulières, au moment de la débâcle, assurent le flottage. Dans la Colombie Britannique, où le pays est moins plat et les pièces de bois beaucoup plus grosses, on est obligé de recourir à des glissières pour faire descendre les énormes troncs de cèdres ou de pins en grume. En outre, les inondaticns, nécessaires pour les entraîner sur les rivières peu profondes et accidentées, ne se produisent pas toujours; d'autres fois, au contraire, elles causent des ravages désastreux. En revanche, une surface égale de bonne terre boisée, en Colombie Britannique, produit infiniment plus de bois vendable que dans les provinces de Québec ou de l'Ontario.

L'entrepreneur a toutefois de nombreux risques à envisager : les salaires courent, que l'on mette en route beaucoup de bois ou non. Il est obligé de faire de longs voyages par tous les temps, dans la neige en hiver, par des bois infestés de moustiques et de mouches noires en été, sur des sentiers peu praticables, sans compter les rapides dangereux et les lacs gelés qu'il lui faut traverser. Quoique capitaliste, et souvent gros capitaliste, il a besoin d'une grande endurance, et il a fréquemment à vivre à la dure, quels que soient le luxe de sa maison à la ville et le confort de ses bureaux. Mais c'est une vie qui exerce un grand attrait sur beaucoup d'hommes, en dehors de celui du gain. Pourtant, ce n'est pas à la portée de tout le monde de diriger ainsi

des équipes, composées des hommes les plus brutaux, et dans un pays démocratique; enfin, il faut pouvoir estimer d'immenses forêts sur pied, savoir organiser des moyens de transport et rester en relation avec les différents débouchés.

Jusqu'à ces dernières années, en général, on n'a guère vu d'Européens à la tête d'exploitations de bois au Canada, mais on commence à mettre des capitaux anglais dans cette industrie, en Colombie. Il semble que ce métier soit dans le sang de certains Canadiens, qui en saisissent d'instinct les détails assez compliqués. En tout cas, le bon bois est de plus en plus recherché, et les risques sont plutôt moindres qu'autrefois; mais on assure que les frais d'exploitation ont augmenté de soixante pour cent, depuis une dizaine d'années, dans l'Ontario. Le négociant en bois canadien d'un certain âge est généralement quelqu'un d'intéressant; il a une ample moisson d'aventures à raconter, de récits d'exploits et d'anecdotes humoristiques sur la classe d'individus plutôt sauvages qu'il a eus sous ses ordres, dans les bois et sur l'eau, enfin, d'extraordinaires histoires de pêche et de chasse.

CHAPITRE XVI

La traversée du détroit. — L'île de Vancouver. — Victoria. — L'accent anglais à Victoria. — Un coin de campagne anglaise — Les colons à Vancouver. — Une vie saine. — Conclusion.

Il semble curieux, au premier abord, d'apprendre que la capitale de la Colombie Britannique se trouve sur l'île de Vancouver, située à environ quatre-vingts kilomètres du continent, et soit distante elle-même de cent trente kilomètres, en vapeur, de Vancouver, son principal port. Mais il n'y a pas moyen de remédier à cette anomalie, et l'on se demande à quoi pensaient les gens qui ont baptisé Vancouver la ville naissante, dont nous avons vu le développement rapide, alors que la grande île de ce nom s'allongeait devant eux. Le nombre d'erreurs postales causées par suite de confusion d'adresses, sur des lettres arrivant même du Canada, est incalculable ; à plus forte raison doit-on excuser l'Européen, qui ignore qu'il y a Vancouver-île et Vancouver-city, et que la capitale est, non pas Vancouver-city, mais Victoria, beaucoup moins importante, dans l'île. On ne saurait imaginer semblable maladresse, volontaire et imprévoyante, et dont les désagréments se produiront indéfiniment, surtout pour la poste.

Lorsque le vapeur sort du port de Vancouver, on découvre un superbe panorama. Au fond de l'estuaire de Burrard, on voit se dérouler et s'étager les mon-

tagnes au milieu desquelles nous avons suivi le cours du Fraser. Sur la presqu'île où la ville est construite, on découvre le promontoire de verdure du parc Stanley. Le long du rivage voguent des bateaux bizarres, à deux mâts, où rament des Indiens, couverts de châles aux couleurs criardes. Ce sont surtout des Siwash, au teint presque rose, très actifs et excellents pêcheurs.

Aussitôt après la sortie du port, d'un côté, les rivages escarpés s'éloignent vers le nord; de l'autre, au contraire, une côte plate s'abaisse vers le delta du Fraser. On dépasse, à droite, l'entrée très large du How Sound, qui s'enfonce dans les montagnes comme un fjord; à gauche, on aperçoit des bas-fonds très étendus sur lesquels, en été et au début de l'automne, sont disséminées des flottilles de pêche. Au-dessus de l'estuaire du Fraser s'élève la chaîne majestueuse des Monts Olympiens, avec sa longue rangée de pics neigeux, tandis qu'en avant de nous, vers l'ouest, les plateaux indécis de Vancouver barrent l'horizon, comme une digue qui retient les flots du Pacifique.

Les abords de l'île de Vancouver sont assez difficiles dans la direction de Victoria, qui est située à son extrémité sud. Le chenal que suit le bateau, parmi les îles qui la frangent, est si resserré que, par moments, on pourrait lancer une pierre sur la rive. La plupart sont couvertes de bois; même, sur un certain nombre d'entre elles se détachent des prairies et des clairières défrichées par les colons; ceux-ci sont assez nombreux, et l'on voit leurs demeures abritées au bord du rivage. Ce ne sont pas des habitations primitives de simples squatters, mais de gens d'une certaine culture qui demandent à l'élevage des moutons et à la récolte des fruits, les ressources nécessaires pour vivre tranquillement, avec un petit revenu, loin de l'agitation

des villes. Pour l'élevage, l'absence de bêtes de proie, encore nombreuses sur la terre ferme, est très appréciable; en outre, le climat est aussi bienfaisant qu'agréable.

Certaines îles atteignent des altitudes considérables, d'autres sont plus plates; un quart environ de la surface de ces dernières est fertile. En tout cas, elles sont très jolies à l'œil, et elles ont l'avantage, comme l'île de Vancouver, d'être à l'abri du fléau des moustiques et des terribles petites mouches noires qui, partout au Canada, depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'en Colombie, sont, à certains moments, une vraie peste dans les bois et sur la prairie.

Après une heure de route autour de la côte, le bateau sort de l'archipel par le détroit de Haro, et entre dans la rade abritée de Victoria, située à l'extrême pointe méridionale de l'île. Celle-ci, parallèle à la côte, a environ 450 kilomètres de long, sur une largeur moyenne de 20 lieues; la partie sud, assez plate, est défrichée et cultivée; des routes s'étendent jusqu'à une trentaine de kilomètres dans l'intérieur. Sur la côte est s'allonge une bande, en partie colonisée, jusqu'à Nanaïmo, en face Vancouver; c'est un port et un centre minier important. Le reste de l'île, c'est-à-dire sa majeure partie, est sauvage, montagneux, couvert de forêts et, dans certaines régions, inexploré. Son sol renferme de grandes richesses minérales.

Victoria, dont la population a passé, ces derniers temps, de 10 000 à 30 000 habitants, a un caractère à part entre les villes anglaises de l'Amérique du Nord. Sa population descend des employés de la Compagnie de la baie d'Hudson et des chercheurs d'or du milieu du siècle dernier. L'essor inattendu et surprenant de Vancouver lui a causé beaucoup de tort, mais les

paquebots y font toujours escale dans les deux sens. De plus, elle est le point de départ de lignes directes pour les Etats-Unis et l'Alaska : c'est un grand centre d'équipement pour les mineurs et les pêcheurs. L'industrie du fer y a une certaine extension. Enfin, c'est la capitale de la Colombie : elle possède de magnifiques palais gouvernementaux, ce qui empêchera sans doute encore longtemps que l'on se décide à transporter sur le continent le centre administratif. Mais ce dont les Victoriens sont le plus fiers, c'est que leur cité et les environs ont un aspect plus anglais qu'aucune autre ville du Dominion. Les gens de Vancouver ajoutent même ironiquement que leur accent est plus anglais que celui des Anglais d'Angleterre, et nous devons reconnaître que la voix et le ton des classes instruites, à Victoria, rappellent absolument le *vieux pays*. La ville offre, en outre, un lieu de résidence agréable pour celui qui, pourvu de ressources moyennes, aime le monde et veut jouir d'un climat admirable ; aussi beaucoup d'officiers et de marins s'y retirent, ainsi que des négociants enrichis du pays.

Victoria est station navale, ou du moins son port, Esquimault, situé à 5 kilomètres ; une batterie et un détachement du génie y tiennent garnison ; enfin, le lieutenant-gouverneur de la Colombie y réside, dans une propriété située sur la colline qui domine la ville ; c'était, jusqu'à ces dernières années, un Canadien français, Sir Henry Joly de Lothbinière, vénérable représentant de la vieille école et excessivement populaire.

Les quartiers d'affaires sont bâtis, comme dans la plupart des villes canadiennes, en pierre grise ou en brique rouge, mais beaucoup de maisons particulières et de villas sont en bois. La rivière, sinueuse et étroite, pénètre au cœur de la ville ; une de ses rives, sur laquelle

s'étend surtout la cité, s'élève en pente douce vers les collines; sur l'autre se dressent les superbes bâtiments du gouvernement, au milieu d'un petit parc. Ils abritent le Parlement proprement dit, consistant en une seule assemblée élue, d'environ quarante membres, et les départements d'État : agriculture, mines, instruction publique et justice. De belles galeries y renferment des expositions de minéralogie, de céréales et de bois, ainsi que des spécimens de la faune de la province.

Les habitants de Victoria sont également très fiers de leur parc, qui est orienté vers le continent. De nombreux chênes s'y dressent, au milieu de vertes prairies, comme en Angleterre, noueux, solitaires et vénérables, alors qu'il n'en pousse pas dans la Colombie orientale; lorsque la brise douce et moite agite leurs feuilles jaunes et que l'atmosphère grisâtre d'un tiède jour de novembre baigne la terre et la mer, on y sent, pour ainsi dire, un parfum anglais, comme nulle part ailleurs dans l'Amérique du Nord. En errant le long de charmantes allées de cèdres ou de pins, traversant parfois des éclaircies accidentées de rocs ou tapissées de gazon, on peut se trouver au bord de la côte découpée, sur une route sinueuse qui donnerait bien le mal du pays à un Anglais forcé de se fixer dans la région, si toutefois il était possible d'avoir le mal du pays dans une ville aussi agréable que Victoria.

Sur la côte, en face, les pins énormes et sombres, les forêts impénétrables, envahissantes et accablantes, enserrent tout ce que l'homme n'a pas dégagé pour y construire une ville, un village ou une ferme. Ici, au contraire, pendant un certain nombre de kilomètres tout au moins, on a l'impression d'être dans un pays découvert, où l'on respire. On n'a conservé que les bois indispensables ou décoratifs et construit des maisons

de campagne pittoresquement perchées sur le flanc des collines ou des plateaux. Des champs couverts de chaume, ou des prés sur lesquels sont disséminés des chevaux ou du bétail, s'étendent agréablement d'une ferme à l'autre. Le paysage, ondulé, est semé de potagers et de vergers. Parmi les bois de pins épars, des érables et des saules réchauffent cette verdure sombre des dernières lueurs de leur parure d'automne.

Le décor rappelle tout à fait celui de certains comtés anglais, le Hampshire ou le nord du Devon ; mais cette vision s'efface bien vite, si l'on se tourne vers la mer et qu'on lève les yeux au-dessus du détroit, car on découvre une longue rangée de pics étincelants de neige se découpant sur le ciel. De tous les panoramas grandioses qu'offre l'Amérique du Nord, il n'y a que les Rocheuses, vues de la prairie, que l'on puisse comparer au merveilleux spectacle des Monts Olympiens surgissant ainsi de la mer. Bien que la largeur du détroit de Juan de Fuca dépasse un peu, en cet endroit, celle du Pas de Calais, la transparence parfaite de l'atmosphère ne le fait pas paraître plus large qu'un simple bras de mer. Mais ce n'est rien encore, car, en se tournant vers la gauche, on revoit encore la masse écrasante du Mont Baker, aussi imposant que lorsque nous le contemplions, à la moitié de cette distance, sur le Fraser. Il serait curieux de savoir jusqu'à quel point il faut naviguer vers l'ouest, pour voir disparaître à l'horizon cette cime extraordinaire.

A Esquimault, relié à la ville par un service de trams électriques, s'ouvre une rade profonde, très abritée et excessivement pittoresque, point d'attache de l'escadre anglaise du Pacifique. Il y a là aussi une cale sèche, un arsenal maritime et des casernes où loge la garnison anglaise.

Les grandes banques canadiennes ont des agences à Victoria, ainsi que les grandes maisons de commerce de l'Est. Les magasins sont fort bien montés, mais tous les articles sont naturellement plus chers; même la nourriture, particulièrement la volaille, les œufs, le beurre, est beaucoup plus chère qu'à Toronto. D'ailleurs, il n'y a pas, dans la Colombie anglaise, de pièce de monnaie inférieure à cinq cents (25 centimes).

Les rues, pleines d'animation, sont larges : on y voit beaucoup de matelots, de soldats, de marins de toutes les nations, des Chinois, des Japonais, des Indiens, sans parler des Anglais et des Canadiens. Il y circule donc une foule tout à fait cosmopolite. Le quartier chinois, avec ses rues et ses habitants aux allures mystérieuses, est curieux à visiter, mais ce n'est qu'un morceau de ville chinoise transplanté en Colombie; mieux vaut parcourir les fraîches campagnes de l'île.

Celle-ci est assez accidentée, couverte de forêts, surtout de résineux, mais moins difficile à défricher que la Colombie continentale. Beaucoup de vallées, plantées de saules et d'aulnes, ou encore les forêts de chênes sont très faciles à coloniser, et la terre y est d'excellente qualité. Des quantités de lacs et de rivières regorgent de truites, et le saumon abonde là où reflue l'eau salée.

La région la plus connue et la plus appréciée est le district de Cowichan, avec Duncans pour chef-lieu, à mi-chemin de Nanaïmo. La plupart des propriétaires de fermes sont des Anglais, et beaucoup d'entre eux sont d'anciens officiers de terre ou de la marine : on peut les définir sous le nom général de cadets de famille. Comme presque tous ont des revenus ou une pension, ce qui représente une aisance relative, en

raison de la simplicité de la vie qu'ils mènent, le produit des fermages est plutôt, pour eux, un appoint qu'un moyen d'existence ; Vancouver est, du reste, de tout le Dominion, l'endroit le mieux approprié pour ce genre de vie, encore qu'il y ait, dans cette région, des exploitations fermières sérieuses et exclusivement de rapport. Le district de Cowichan possède une fromagerie qu'alimentent plus de cinquante fermes avec cinq cents vaches, une coopérative agricole et une association pour la garde des moutons. Le blé et l'avoine sont assez répandus et donnent de bonnes récoltes. Le trèfle et le foin réussissent bien et arrivent à point avant le début de la saison sèche. Enfin, les fruits sont cultivés avec le même succès que sur la côte du continent.

Pour se donner une idée de ce pays agréable, on peut faire une jolie excursion dans la presqu'île Saanich : on traverse de charmants paysages au bord de l'eau. Les routes sont excellentes, et un petit chemin de fer, dont les locomotives brûlent encore du bois, vous descend à Sydney, localité sur la côte Est, dotée d'un hôtel, d'où part un bateau à vapeur qui fait le service des îles voisines.

A une trentaine de kilomètres plus au nord, sur la ligne de Nanaïmo, se trouve cette région de Cowichan, pays favori des gentlemen émigrants, qui semblent constituer le principal élément des fermiers que l'Angleterre envoie à Vancouver. La plupart ont des ressources indépendantes des revenus de leurs fermes, qui sont généralement petites et confortablement installées. Un Anglais, chasseur en même temps qu'écrivain de talent, qui habite depuis longtemps l'île, estime que l'on peut vivre ici beaucoup mieux, se donner plus de plaisir et plus d'agrément à la chasse, avec

5 000 francs par an qu'en Europe avec 25 000, et nous sommes parfaitement de son avis.

Malgré son éloignement, Vancouver offre plus d'attrait pour ce genre d'émigrants que n'importe quelle autre région du Canada, si ce n'est peut-être le district d'Okanagan. Le climat ne subit pas d'extrêmes. Le paysage est superbe ; le pays très sain ; il n'y a pas de moustiques ; le sol y est bon et la vie facile. La pêche, le canotage, la chasse, ne laissent rien à désirer ; à peu de distance, dans de vastes espaces déserts, on peut tirer le gros gibier. Enfin, un chemin de fer commode permet de se rendre, en deux heures, à Victoria qui, nous l'avons vu, est l'une des villes les plus agréables du Canada.

Nanaïmo, le terminus septentrional du chemin de fer, est le grand entrepôt des mines de charbon voisines : c'est maintenant un port de 6 000 habitants.

Les chaînes de montagnes de l'île, qui s'élèvent en moyenne à six ou neuf cents mètres, atteignent parfois dix-huit cents à deux mille ; elles sont semblables à celles de la Colombie proprement dite et enserrent, dans leurs vallées, de longs lacs et des rivières rapides. Le détroit qui sépare l'île du continent va en se rétrécissant vers le nord ; il est semé, dans cette partie, d'un si grand nombre d'îles que c'est un vrai dédale ; mais de grands vapeurs peuvent circuler sans danger parmi cet archipel, jusqu'aux côtes de l'Alaska. L'avenir de l'île de Vancouver, au point de vue minier, est certainement très grand. Le charbon de Nanaïmo approvisionne l'escadre anglaise du Pacifique. Malheureusement, les capitalistes étrangers intéressés au développement de la colonie envoient toujours, pour les représenter, des gens inexpérimentés, non seulement en ce qui concerne le pays lui-même mais souvent en

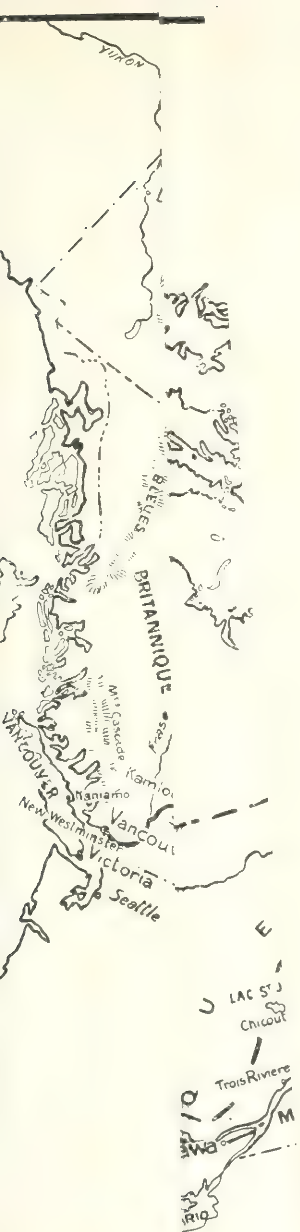


L'ancienne route du Klondike.

ce qui concerne les affaires en général. Si les sociétés européennes se décidaient à envoyer d'abord des agents se renseigner sur place, auprès de gens sûrs qui leur indiqueraient à qui confier leurs intérêts, elles éviteraient ainsi des pertes sérieuses, sinon des ruines; mais il y a peu d'espoir que ce vœu se réalise et il est probable que les Américains continueront longtemps encore à monopoliser, au Canada, toutes les bonnes affaires que les Canadiens ne peuvent pas conduire eux-mêmes.

C'est en arrivant à cette extrême limite de la civilisation nord-américaine, et au bout de ce voyage, en face du Pacifique, qui étend de plus en plus son commerce vers les mers d'Asie et d'Autralasie, que l'on se sent surtout impressionné par l'immensité de l'empire canadien. Les prés du Canada français sont déjà à demi effacés dans le souvenir, les fermes de l'Ontario sont bien lointaines aussi. On ne sait trop ce qui laisse le voyageur le plus rêveur, d'une excursion au jour le jour, pendant des mois ou des semaines, de l'est à l'ouest du Dominion, par tout ce qu'elle y fait entrevoir pour l'avenir, ou du trajet de retour que l'on peut faire en une seule traite, de Vancouver à Montréal, et qui demande cinq jours.

Quoi qu'il en soit, ces pages n'auront pas été écrites en vain, si elles persuadent quelques lecteurs d'entreprendre le même voyage, ou si elles réussissent à mettre sous les yeux des autres une sorte de panorama de ce magnifique empire.


YUKON
BLEUES
BRITANNIQUE
Fras
Mts Cascade
Kamlo
VANCOUVER
Naniamo
New Westminster
Vancou
Victoria
Seattle
LAC St J
Chicout
Trois Riviere
M
wa
RIO


GROENLAND
TERRE DE BAFFIN
KLONDIKE
Dawson
COLOMBIE
BRITANNIQUE
MONTAGNES ROCHEUSES
ALBERTA
Edmonton
SASKATCHEWAN
MANITOBA
Winnipeg
Regina
TERRITOIRES DU NORD-OUEST
TERRE NEUVE
MONTREAL
Quebec
N^{le} BRUNSWICK
LAC MACDOUGAL
Baie
d'Hudson
Seattle
M O N T A N A
D A K O T A
Portage la Prairie
Port Arthur
Ottawa
LAC ST JEAN
MANITOBA

Table des Matières

CHAPITRE PREMIER

Paquebots américains et canadiens. — En vue de la terre. — Belle Isle. — Les pêcheries de Terre-Neuve. — Le *French Shore*. — Dans le golfe du Saint-Laurent. — Débarquement à Québec. — Les hôtels. . . 1

CHAPITRE II

Fondation de Québec par Champlain. — Le régime français. — Perte du Canada par les Français. — Québec. — Richesse de l'Eglise canadienne. — Deux monuments historiques. — Point de vue de la terrasse Dufferin. — La citadelle. — La Confédération. — Les touristes américains. — Le siège de Québec. — Le monument de Wolfe. 12

CHAPITRE III

Aux portes de Québec. — Les chutes de Montmorency. — Sainte-Anne de Beaupré. — En descendant le Saint-Laurent. — Une station estivale très fréquentée. — Modes américaines. — Histoire de Murray Bay. — En villégiature sur les bords du Saint-Laurent. — En remontant la Murray. — Scènes champêtres. — L'église paroissiale. — Le clergé canadien. 36

CHAPITRE IV

Une population attachée à son sol. — L'émigration franco-canadienne. — La pêche au saumon et à la truite. — Les pulperies. — Les ouvriers des chantiers. — Les *Cantons de l'Est.* — De Québec à Montréal. — Trois-Rivières. 59

CHAPITRE V

Montréal. — Ses banques. — Les hivers canadiens. — Les Ecossais au Canada. — Français et Anglais à Montréal. — Les Franco-Canadiens et l'Angleterre. — Agréments de la vie mondaine. — La vie de campagne autour de Montréal. — Les rapides de Lachine. 74

CHAPITRE VI

L'Ontario. — Les Loyalistes de l'Union. — La guerre de 1812. — Le développement de l'Ontario. — De Montréal à Ottawa. — Ottawa. — Son climat. — La vie mondaine. — Le Canada et la métropole. — Problèmes de l'avenir. — Les forces militaires. . . . 91

CHAPITRE VII

Le paysage de l'Ontario. — Les villes. — Transformation de la vie. — L'activité manufacturière. — Rareté des domestiques. — Le chauffage. — La question douanière. — Les hôtels. — Les distractions. 107

CHAPITRE VIII

Les districts fermiers de l'Ontario. — Son pittoresque. — Les fermiers : une race industrieuse. — Transformation de la culture. — La vie dans les fermes. — Origine des fermiers de l'Ontario. — L'émigra-

tion dans l'Ontario. — Les fermiers et le *gentleman émigrant*. — Les colonies collectives. 121

CHAPITRE IX

Toronto. — Absence d'indigents. — Les intérieurs à Toronto. — La vie mondaine. — L'Université. — Le droit et la politique. — Les placements canadiens. — Les journaux. — La littérature. — Les vacances et le camping. 142

CHAPITRE X

En route vers le Nord-Ouest. — Le lac Huron. — Sault Sainte-Marie. — Fort William et Port Arthur. — Le Nouvel-Ontario. — De Fort William à Winnipeg. — Le développement du Nord-Ouest. — Winnipeg. 162

CHAPITRE XI

La prairie. — Portage-la Prairie. — Brandon. — La chasse dans le Nord-Ouest. — Souris. — Une excursion en voiture dans la prairie. — Colons prospères. — Les dimensions des fermes dans le Manitoba. — Le problème de la récolte ininterrompue. — Conditions favorables au blé. — La terreur des premières gelées. — Le soir dans la prairie. 181

CHAPITRE XII

Les commis-voyageurs canadiens. — Villages dans la prairie. — Mennonites et Doukhobors. — L'exode des Doukhobors. — La colonie galloise. — Sociétés américaines de colonisation. — Colons américains et fermiers canadiens. — Ce que racontent les journalistes américains sur le Canada. 197

CHAPITRE XIII

Les feux de prairie. — La chasse au buffle. — Le soulèvement de 1885. — Calgary. — Les Rocheuses

vues de Calgary. — L'Alberta. — L'élevage du cheval et du bétail. — La police montée. — Les grands ranches. — Macleod. — Avenir du Nord-Ouest. 211

CHAPITRE XIV

Dans les Rocheuses. — Banff. — Le lac du Diable. — La ligne de partage des eaux. — Field. — Le col de Roger. — Une solitude incomparable. — Les avalanches. — Sicamous. — La vallée de Spallumcheene. — Le ranch Coldstream. — L'Okanagan. . . 232

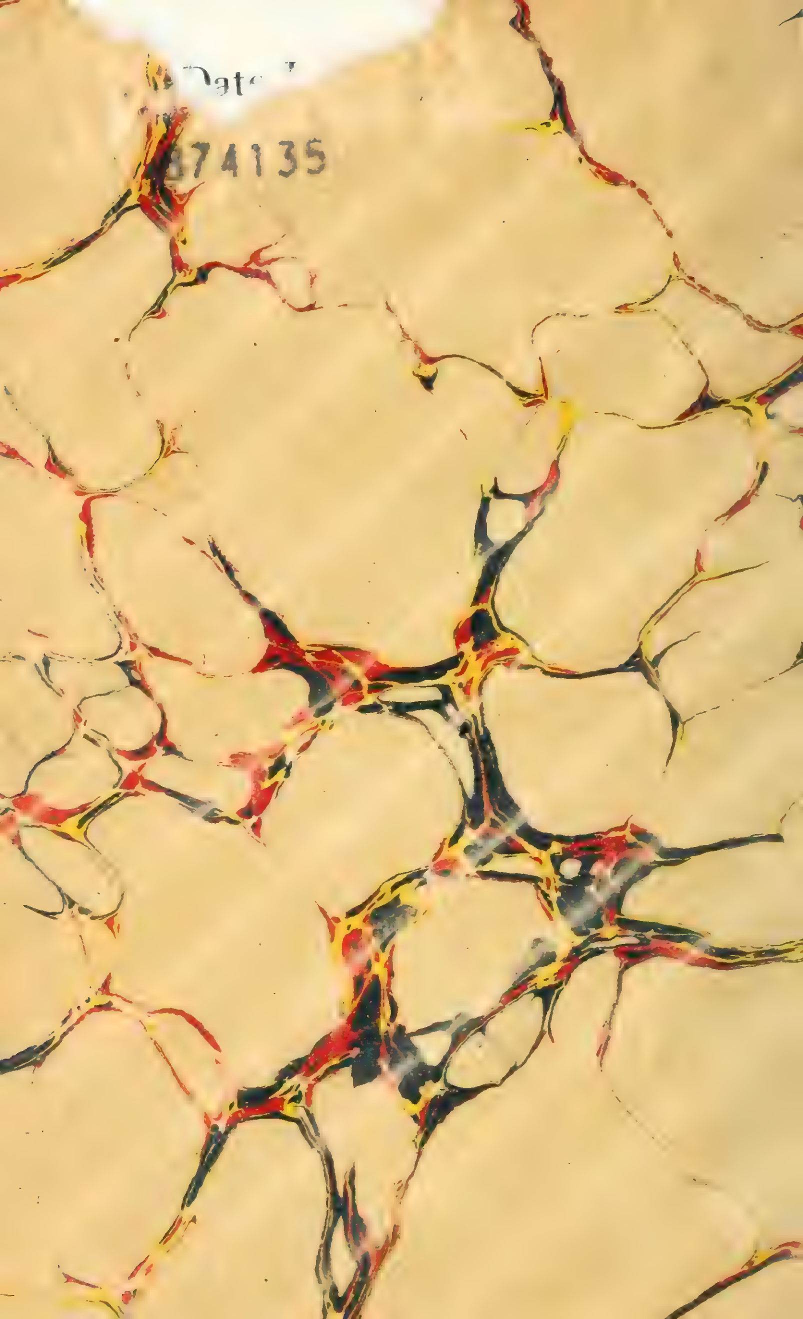
CHAPITRE XV

Le Fraser. — Une ferme au bord du Fraser. — Dernière étape. — Vancouver. — New-Westminster. — Les fabriques de conserves de saumon. — Une ville qui se tient bien. — Les blanchisseurs chinois. — L'industrie du bois. 247

CHAPITRE XVI

La traversée du détroit. — L'île de Vancouver. — Victoria. — L'accent anglais à Victoria. — Un coin de campagne anglaise. — Les colons à Vancouver. — Une vie saine. — Conclusion. 264

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris. — 64.6.10


874135